

FNA 0374
Métalikus

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

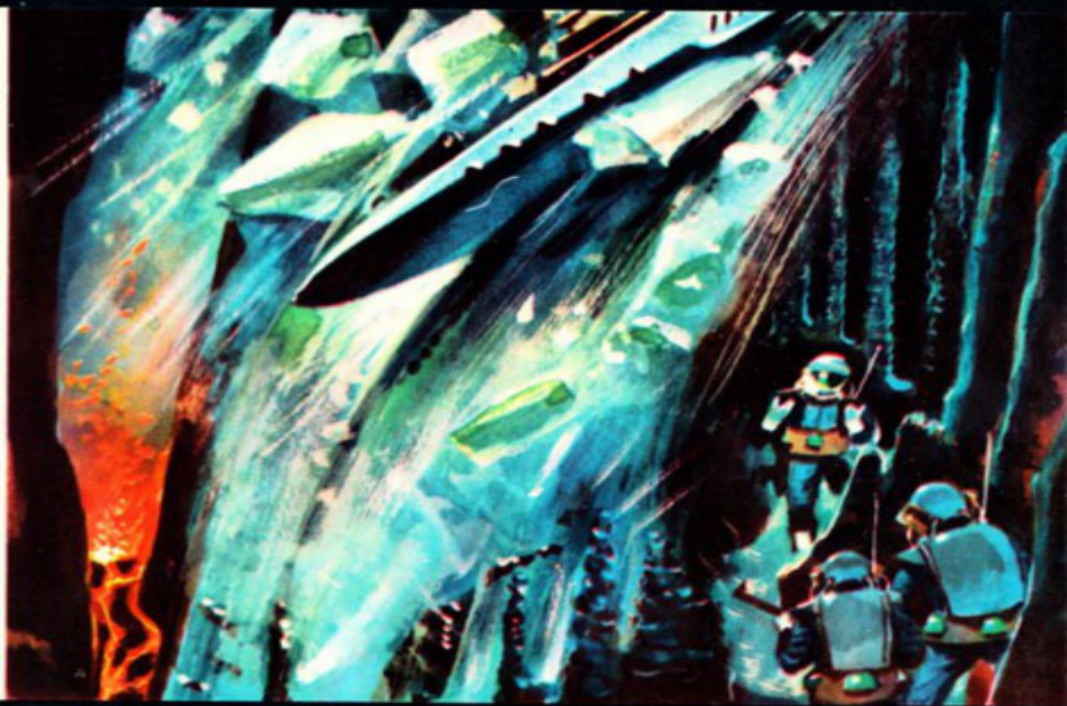
ANTICIPATION



FICTION

MAURICE LIMAT

METALIKUS



F L E U V E N O I R

MÉTALIKUS

MAURICE LIMAT

MÉTALIKUS

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

© 1969 « Editions Fleuve Noir »,
Paris. Reproduction et traduction,
même partielles, interdites. Tous
droits réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S. et les pays
scandinaves.

PREMIERE PARTIE

DE CHAIR ET D'ACIER

CHAPITRE PREMIER

C'était, sur la planète Terre, la douceur d'un beau crépuscule d'été.

Corinne et Igor, la main dans la main, escaladaient la colline où les arbres fruitiers exhalaient leurs senteurs, tandis que sur les derniers rayons du soleil, des insectes attardés s'enfuyaient.

— Tu crois que nous le verrons, de là-haut ?

— Sûrement, dit Igor. Je suis déjà venu avec les copains. Par-dessus la vallée, on aperçoit les toits des hangars et la tour de contrôle de l'astrodrome, là-bas, derrière Palaiseau.

Il gambadait, courant devant sa sœur, avec toute la fougue de ses dix-sept ans.

Parvenu, un peu avant elle, à l'orée du petit bois qui dominait, avec la vallée de la Bièvre à ses pieds, il cria, montrant une flèche de feu qui s'élevait :

— Le courrier martien. Regarde !... On le voit bien...

Comme tous les jeunes, il ne rêvait que de voyages spatiaux et bûchait ferme son examen d'entrée à l'E.H.E.I. (Ecole des hautes études interplanétaires).

Corinne, légère, mais tout de même moins rapide que son diable de frère, parvenait, elle aussi, au sommet.

Les premières étoiles s'allumaient. Ces étoiles qu'Igor espérait bien approcher un jour.

La jeune fille, très belle, très droite, dans sa robe à l'ancienne mode, levée comme une flamme rose dans les feux du couchant, contemplait le décor.

La vallée... Les arbres magnifiques... Le bois de Verrières.

Et ces pavillons charmants, désuets, vestiges d'un monde révolu auquel quelques Terriens s'accrochaient encore.

Plus loin, les cités. Palaiseau, Choisy, Orly, avec leurs tours fantastiques.

Et, tout là-haut, les astres.

Le monde d'où Lancelot allait revenir.

— Dis donc, cria l'insupportable Igor, il a du retard, le bauf'...

Le charmant visage de Corinne se crispa un peu. Ses sourcils délicats se froncèrent et l'œil bleu jeta un éclair :

— Je t'ai déjà interdit d'employer cette expression...

— Bon ! Pouce !... On le fera plus. Je disais donc que mon beau-frère n'était pas à l'heure.

— Igor... Lancelot n'est pas ton beau-frère...

— Pas encore, cocotte. Mais dis donc, qui c'est qui serait feintée s'il n'était pas en passe de le devenir ?...

Corinne, irritée, lui tourna le dos, mais le petit frère, en riant, vint l'embrasser :

— T'en fais pas... Ça sera bien pire d'ailleurs pour toi, quand lui et moi on filera vers les autres galaxies...

— Ecoute, tu vas trop vite. Nos astronefs traversent déjà en grande partie notre univers... Ce n'est pas si mal... Tu vois trop grand.

— Je vois loin. Comme dit papa, c'est de mon âge...

Corinne n'écoutait plus le verbiage de son frère.

Elle était inquiète. Ce qui était bien légitime. Lancelot Scott, son fiancé, qui exerçait le délicat métier d'astronaute, de cosmatelot, comme on disait communément (mais il était ingénieur-pilote) était en mission autour de la Lune.

En principe, il devait rentrer ce soir-là sur la Terre, ce 27 juin de l'an 2993.

Comme autrefois les épouses, les fiancées, les amantes des marins attendaient leur retour, les femmes des planètes guettaient le retour de ceux des étoiles.

Igor bavardait, un peu pour lui seul, puisque sa sœur n'écoutait guère, tout à ses pensées :

— Ce qu'il fait bon, ce soir... On a le pot de ne pas être du côté de l'Australie... Ou au Transvaal... Tu te rends compte, Corinne ? Des pays où en principe il y a des étés formidables, voire des hivers encore tièdes, et où les banquises s'accumulent, où le sol se craquelle, où les tremblements de terre se multiplient, on ne sait pas pourquoi ? Moi, je pense qu'il y a un mystère là-dessous... Un mystère du centre de la Terre...

Corinne, arrachée malgré elle à ses réflexions moroses, tenta d'endiguer le verbiage de son frère, qui venait de faire allusion aux phénomènes incompréhensibles qui, depuis plusieurs semaines, désolaient certaines zones terrestres, le plus souvent réputées pour leur climat torride, ou tout au moins assez chaud.

— Prends la télé... Il y a peut-être du nouveau...

Igor ne se le fit pas dire deux fois et tira de sa poche un petit appareil duquel il extirpa un écran dépliant, et il plaça le tout devant sa sœur :

— Mademoiselle est au mezzanine... Si mademoiselle veut admirer...

Corinne souriait malgré elle.

Un spectacle de music-hall se terminait. Pendant quelques minutes, elle regarda, sans voir, des acrobates vénusiens, des magiciens venus des mondes du Centaure, des danseuses d'une étrange beauté, expertes en lévitation, originaires des abords de Sirius, et qui semblaient s'envoler, créant un merveilleux ballet aérien.

Igor se régalaît du spectacle, mais, comme sa sœur, il attendait le journal télévisé.

Ils eurent droit aux informations politiques, au dernier reportage sur la guerre qui opposait deux planètes de la constellation du Centaure, au discours du président de la Confédération des Trois Planètes, enfin, une ravissante speakerine commenta les dernières images venues du continent austral de la Terre.

La baie de Sydney... disparue sous une accumulation d'icebergs. Le désert de Kalahari... La tourmente de neige y faisait rage. Une glaciation spontanée, fait très rare, avait été observé au large de la Californie et deux grands paquebots marins, plusieurs navires, avaient été saisis dans l'étau glacé, qui les avait immobilisés et gravement endommagés en broyant leurs carènes.

Des hélico jets allaient évacuer les passagers de cette banquise géante brusquement née sur le Pacifique.

Bien que son cœur demeurât inquiet quant à l'astronaute Lancelot, Corinne, comme son frère, était fascinée par la vision de ces étranges événements géologiques.

— T'y comprends quelque chose, toi ? demanda Igor.

Corinne n'eut pas le temps de répondre. D'autres images, tout aussi stupéfiantes, apparaissaient.

— Mais c'est l'Auvergne... Je reconnais, cria Igor.

Muets, tous deux, devant la télé portative, comme des millions de Terriens à cette minute, apercevaient en effet la splendeur auvergnate.

Mais un immense nuage de flammes montait vers le ciel d'un bleu sombre (l'émission, cette fois, était en direct) et la fumée couronnant le tout, tache noire, impressionnante comme une nuée atomique, s'étalait hideusement.

— Corinne... Corinne...

— Mais c'est épouvantable...

Un speaker avait pris la relève et sa voix, angoissée, offensait la sérénité de ce doux soir d'Ile-de-France :

...Catastrophe sans précédent... Réveil spontané du Puy-de-Dôme... La population en détresse... La terre tremble sans arrêt... Demande des secouristes volontaires... Donneurs de sang..., vivres..., médicaments..., couvertures ; des centaines... Peut-être des milliers de victimes...

Instinctivement, Igor et Corinne s'étaient repris par la main, en ce geste puéril et charmant qui les avait unis depuis leur enfance.

— Quelle horreur !... En France...

Pendant quelques instants, ils purent contempler l'ampleur de la catastrophe.

Et puis, l'image changea. On fut transporté cette fois à Pékin, où le chef d'état-major des forces astro-aériennes tenait son Q.G.

Brièvement, en langue spalax, cet idiome devenu universel qu'on apprenait sur les bancs de l'école électronique, non seulement aux petits Terriens, mais à leurs frères humains du Martervénux (Vénus, Mars, satellites) et aux jeunes des peuples connus dans la galaxie, l'officier général s'adressa au monde :

...Pas de panique... Secousses sismiques trop fréquentes ont provoqué diverses éruptions... Kilauea... Vésuve... Stromboli... Pelée... Kituro... Laki et d'autres, éteints depuis longtemps... On organise les secours... Les autorités se penchent sur le cas des victimes... Recommande à tous le calme...

Haletants, sans doute comme tous les auditeurs du monde, Corinne et son jeune frère écoutaient le général d'Asie :

— Les globes rouges, reprit celui-ci, viennent de nouveau d'être signalés... Au-dessus de la Malaysia..., de l'Espagne..., de l'Alaska...

Corinne jeta un cri de désespoir et, sanglotant, le visage dans ses mains, cessa de regarder et d'écouter la télé.

— Ma petite sœur...

Igor ne savait comment la consoler.

Elle hoquetait, la tête sur l'épaule fraternelle :

— Ils reviennent... Eux... toujours eux... Et Lancelot qui doit enquêter. Je le savais bien que ça finirait mal...

— Mais non, mon petit chat... Ma cocotte en sucre... Ce n'est pas parce qu'il y a des globes rouges et des volcans qui se réveillent...

Il parlait, parlait, bafouillait un peu et, finalement, en dépit d'une langue généralement très bien pendue, ne savait plus comment consoler sa sœur.

Les globes rouges...

Sphères d'un écarlate aveuglant, dont les apparitions en divers points du ciel avaient inquiété les Terriens.

On signalait leur présence dans certaines régions où, un peu avant ou un peu après, quelques heures ou quelques jours, la glaciation stupéfiante se manifestait.

Diverses missions avaient échoué dans leurs recherches et les engins aéro-spatiaux les plus perfectionnés n'avaient pas pu les approcher.

Trois jets et deux astronefs avaient mystérieusement disparu. Puis des épaves avaient été retrouvées, soit sur le sol de la planète, soit satellisées autour de la Terre ou de la Lune, vestiges des appareils évanouis.

De là à accuser les énigmatiques globes rouges, il n'y avait qu'un pas.

Depuis trois jours en durée terrienne, on en avait revus dans les parages du satellite de la Terre. Et c'est pour cela que Lancelot Scott avait été envoyé, chargé de piloter un astronef d'un modèle absolument nouveau, le VZ-79 dont il n'y avait encore qu'un seul prototype.

Une équipe scientifico-militaire, munie de moyens formidables, avait pris place à bord. La plongée sub-spatiale était permise, ainsi que des vitesses pouvant frôler celle de la lumière.

L'armement était exceptionnel, avec les formidables rayons infrarouges, auxquels rien ne résistait.

Lancelot Scott avait la tâche délicate de piloter le VZ-79.

L'engin avait donné régulièrement de ses nouvelles et sa trajectoire sub-lunaire avait été aisément observée des stations sélénites.

Ce soir, il redescendait vers la Terre. La mission assurait, aux derniers messages, avoir observé certains phénomènes intéressants relatifs aux évolutions des globes rouges.

En principe, les résultats de l'expérience étaient tenus secrets. On savait cependant une chose, les stations lunaires en ayant été les témoins effrayés et émerveillés à la fois.

Un duel avait eu lieu entre un des globes écarlates et le VZ-79.

Une chasse, plutôt, la sphère rouge se déplaçant subitement en zigzags avec une vélocité inouïe.

Finalement, le tir d'inframauves l'avait atteinte et elle avait littéralement explosé dans l'espace COMME UNE ERUPTION VOLCANIQUE.

Tels étaient les termes du seul rapport diffusé officiellement.

On attendait le VZ-79. On espérait que la mission donnerait des précisions sur la nature de l'événement, et que cela aiderait à éclaircir, voire à combattre, la désolation glaciaire qui s'étendait sans cesse.

Corinne attendait Lancelot.

Soudain, Igor qui avait replié l'écran et remis le poste de télé dans sa poche, bondit sur ses pieds, se mit à sauter sur place, en montrant un point du ciel :

— Le voilà !... Le voilà !... Je te dis que c'est lui...

Corinne se sentit pâlir. Elle se leva, elle aussi, son beau visage tourné vers le firmament, qui noircissait et où les étoiles s'accumulaient.

Un point de lumière semblait tomber vers la Terre, laissant une traînée de feu.

— Igor... Es-tu sûr ?... A cette heure, il y a les courriers des planètes voisines... Le Saturne... Le Neptune... Sans compter les cargos... Les cosmavisos...

— Non... Non... Je te dis... Je le reconnais. Oh ! Je l'ai assez observé, et notre prof nous a fait un cours spécial sur le VZ-19... Le voilà, ton Lancelot..

Corinne était bouleversée, sans savoir si c'était de joie.

Mais elle se convainquit rapidement que son frère avait raison et que c'était bien l'astronef de mission qui revenait des parages de la Lune et de la chasse au globe rouge.

Il piquait sur l'astroport, là-bas, au-delà de Palaiseau.

Avec l'hélicoptère d'Igor, qui les avait amenés là pour mieux voir dans le soir, ils y seraient en quelques minutes et rejoindraient le pilote.

Alors, ce qui se passa fut très rapide.

Le VZ-79 (c'était bien lui il n'y avait pas d'erreur) descendait vers l'astroport, laissant cette traînée de feu produite par le frottement de la carène pénétrant à une allure insensée dans l'atmosphère terrestre.

Le feu s'estompait, au fur et à mesure qu'il ralentissait.

Seulement, piquant de l'horizon, venant de la direction de Paris-sur-Terre, la grande cité proche, une sphère de feu, immense, éclatante, venait de se manifester.

Et Igor et Corinne, comme sans doute des milliers et des milliers d'observateurs, Jetaient un cri terrible :

— Un globe rouge !...

Il venait de survoler Paris, venant on ne savait d'où, il fonçait en direction de l'astroport.

Surtout, il semblait vouloir couper la route au VZ-79.

Le vaisseau spatial réagit immédiatement.

Des Jets d'inframauves, éblouissants, terribles, traversèrent le ciel en direction du globe rouge, qui les évita avec une habileté inouïe.

Et l'énigmatique sphère écarlate, comme un soleil de mort, se rua littéralement sur le navire spatial. Qui explosa.

Corinne jeta un cri effrayant, et s'effondra, dans l'herbe.

Igor, comme un fou, s'élança.

Il courait, courait, sans savoir, en un réflexe puéril, en un mouvement irraisonné qui le poussait à se lancer au secours des victimes du vaisseau sinistré qui croulait vers la Terre.

La sphère rouge avait disparu, éclatant au contact du VZ-79.

L'épave en feu tombait et, un peu partout, des débris incandescents striaient le ciel, comme les vestiges d'un orage d'épouvante...

La nuit, sur la Terre, demeurait sereine, fleurant bon la maturité des fruits...

CHAPITRE II

L'hélicoptère fonçait en plein ciel.

Igor pilotait depuis son quatorzième anniversaire. C'est dire qu'il savait admirablement se tenir aux commandes, son permis datant de l'âge pubère, ce qui était tout de même assez exceptionnel, les pilotes d'hélicoptères n'obtenant que rarement licence de se promener ainsi dans le ciel avant leur seizième année.

Corinne, derrière lui, sous la coupole de dépollex qui recouvrait le petit engin volant tout en donnant une visibilité absolue grâce à sa transparence totale, demeurait songeuse, silencieuse.

Les splendeurs du paysage la laissaient de marbre.

Depuis Paris-sur-Terre, ils avaient survolé la vallée du Loing, puis celle de l'Yonne. Il y avait à peine une demi-heure qu'ils étaient partis et, après la Bourgogne, c'était déjà Lyon, le mariage de la Saône et du Rhône.

— Les Alpes... Regarde... Nous approchons...

— Oui. Nous y serons bientôt.

— Dans dix minutes, nous nous poserons sur le toit de la clinique.

Corinne ne dit plus rien. Elle était d'autant plus bouleversée que l'instant fatal arrivait, l'instant où elle allait revoir Lancelot Scott.

Dans la catastrophe du VZ-79, catastrophe indubitablement provoquée par la rencontre du globe rouge, et non moins

contestablement par une volonté mystérieuse qui avait lancé la sphère de feu contre lui, Lancelot Scott était resté le seul survivant.

Mais dans quel état...

M. Agnel, le père de Corinne et d'Igor s'était rendu au chevet du fiancé de sa fille, alors dans un état comateux.

Ce qu'il avait vu l'avait laissé épouvanté.

En dépit des supplications de sa fille, il s'était formellement opposé à ce que Corinne vînt revoir Lancelot.

Et Igor lui-même, bien qu'il eût assuré « Je suis un homme, j'ai le cœur solide » s'était vu lui aussi proscrire toute visite à celui qu'il s'était déjà accoutumé à considérer comme un grand copain.

Trois semaines de cela...

Trois semaines pendant lesquelles une enquête sévère, menée à la fois sur Terre, sur la Lune, dans l'espace, n'avait absolument rien donné.

D'autre part, à partir du moment où un globe rouge avait percuté et détruit le VZ-79, les congénères de la sphère avaient disparu.

Simultanément, on constatait que les mystérieux séismes ne se manifestaient plus et que les glaciations spontanées cessaient, sur les océans.

Les icebergs invraisemblables fondaient, s'effaçaient de la surface des mers.

Le monde respirait.

Mais les parents, les amis, des membres de la mission VZ-79 pleuraient leurs morts.

Corinne, elle, ne pleurait qu'un mort-vivant.

Pendant ce temps, une équipe de scientifiques, réunis autour du malheureux, s'évertuaient.

Lancelot avait été terriblement touché. Pourtant, dès les premières heures, l'équipe pouvait annoncer qu'elle répondait de la vie du blessé.

Plusieurs greffes étaient réalisées : cœur, poumon, rein et foie, sans compter une certaine étendue épidermique.

Mais, si la science chirurgicale, qui progressait sans cesse, était capable ainsi de transplanter des organes aussi essentiels, divers points noirs demeuraient, qu'aucune greffe ne pouvait pallier.

Tout d'abord, Lancelot avait perdu la jambe droite et le bras gauche.

Littéralement broyés, ils avaient pratiquement été détachés du corps proprement dit et les terribles plaies n'avaient pas permis l'apport d'organes « frais », ainsi qu'on avait coutume de les appeler.

D'autre part, Lancelot, frappé en plein visage, était aveugle.

Certes, on greffait fréquemment des globes oculaires. Mais dans des orbites normales, ce qui n'était pas le cas pour le malheureux

fiancé de Corinne.

Les médecins ne s'étaient pas rebutés.

Dans le système des greffes, la partie biologique était réduite. Peu de chair, en réalité, était fournie par les donateurs, sinon certaines cellules que la Nature se réservait farouchement le droit de fabriquer.

Mais de subtils plastiques reliaient les muscles, remplaçaient les nerfs, créaient des réseaux infinitésimaux, formaient des ligaments, suppléaient aux articulations défaillantes.

Quant à tout ce qui relevait du squelette, c'était simple, le métal devenait souverain.

A une vitesse foudroyante, avec l'apport de l'intracorol vénusien et des rayons Alpha-Tau, les cicatrisations pouvaient se poursuivre autour soit des plaies consécutives aux traumatismes, soit lorsque le scalpel électronique du chirurgien avait creusé les terribles sillons indispensables.

Ainsi, d'admirables prothèses avaient-elles été rapportées sur le corps torturé de Lancelot. Un bras, une jambe...

Non pas ces simulacres rigides d'autrefois. Des membres à l'ossature d'acier, munis de chairs et d'épiderme artificiels, mûs par un réseau nerveux synthétique si parfait que le cerveau pouvait commander les mouvements comme s'il s'agissait d'un membre naturel.

D'autre part, la sensation de tactilité avait été minutieusement imitée, si bien que l'homme ainsi reconstitué avait possibilité de sensation exacte, pour tous contacts.

Ce qui avait posé un redoutable problème au monde médical, c'était la cécité qui frappait Lancelot.

La greffe étant impraticable, le professeur Holdwer, originaire de Séléné-City, avait repris les travaux de ses plus illustres prédécesseurs.

Finalement, il avait proposé un système inédit à ses confrères et trois ophtalmologistes distingués avaient accepté de tenter l'expérience.

Il s'agissait de doter Lancelot de globes oculaires de prothèse, ce qui évidemment n'était qu'un jeu pour les scientifiques.

Mais Holdwer trouvait le moyen, lui, de donner à ces apparences de métal, de verre, de plastique, le moyen de communiquer les images au cerveau.

L'œil ainsi fabriqué reconstituait parfaitement l'organe naturel.

Le nerf optique, alors, était mis en contact avec la simili-rétine.

Celle-ci était une sorte de bélinogramme-miniature. On l'avait établie de telle sorte qu'elle puisse être influencée par les simples valeurs lumineuses, allant des ténèbres absolues à l'éblouissement fulgurant.

Un réglage minutieux l'avait amenée à réagir à plus de nuances.

On était ainsi parvenu à montrer à Lancelot, au cerveau de Lancelot, les différences d'intensité.

Poussant le principe plus avant, Holdwer et ses collaborateurs parvenaient à augmenter la sensibilité de la fausse rétine au bombardement des photons. Montant de l'obscur absolu au feu solaire, au blanc total et insupportable pour l'œil, ils avaient dissocié ce blanc selon les données newtoniennes.

Ainsi, par le truchement du nerf optique influencé directement par la rétine artificielle, le cerveau de Lancelot Scott avait été impressionné selon le principe de ces photos publiées au XX^e siècle par la presse quotidienne. Une myriade de points de valeurs infiniment variées.

Les premiers essais avaient été concluants.

Lancelot avait déclaré percevoir des fantômes d'images. A peu près ce que représentaient les premières photographies réalisées sur la planète Terre par Nicéphore Niepce, lors de sa prodigieuse découverte.

Restait donc au professeur Holdwer et aux siens à perfectionner leur propre système, à agir plus délicatement encore, avec une précision de plus en plus grande, sur ce nerf optique qui, providentiellement, demeurait intact dans une boîte crânienne cependant fort endommagée.

L'unité de base, le point-valeur, était puisé par le bélinogramme. De la gamme blanc-noir on avait pu passer à celle de l'arc-en-ciel en décomposant les blancs.

Si bien que Lancelot Scott avait cette fois reconnu les couleurs.

C'était encore vague, brouillé et évoquait pour lui ce qu'on avait appelé l'art abstrait du siècle passé. Le chaos visuel.

Le scrupuleux et tenace Holdwer, encouragé par de tels résultats, poursuivait le réglage de l'appareil de synthèse.

Les yeux factices de Lancelot arrivaient enfin à saisir des points. Ces points composaient une mosaïque, non seulement de simples valeurs (ce qui ne donnait que la gamme lumière-ténèbres) mais encore une myriade de taches microscopiques, de petites flèches photoniques percutant la rétine selon le procédé génial d'Edouard Belin, et finissant par atteindre, dans le cerveau du patient, les neurones convenables à la réception des images optiques.

Le jour où l'hélicoptère d'Igor amenait Corinne à la tour-clinique des Alpes, le professeur Holdwer avait senti ses mains emprisonnées avec un élan de gratitude inouïe par celles de Lancelot Scott, le rescapé du VZ-79.

Une main de chair... Une main de métal...

— Je vois, docteur, je vois... Oh ! Ce n'est pas très net... Mais je vois...

Il pouvait déjà lire un peu, et, par les baies panoramiques de la

clinique, contempler le décor fabuleux de la région dauphinoise.

— Cela s'améliorera encore, affirmait Holdwer. Le réglage de notre hyper-béline n'est pas terminé. Nous ne pouvons le réaliser qu'au fur et à mesure de la cicatrisation de vos plaies, de l'amélioration (en très bonne voie) de votre état général. Mais nous agissons sur les vibrations, nous augmenterons ou réduirons petit à petit les fréquences correspondant aux éléments de visibilité, notre unité étant le point typographique. Alors, les visions s'amélioreront encore et, avec votre collaboration (car j'ai besoin de renseignements extrêmement précis sur vos sensations) je parviendrai à vous redonner une vue, non pas approximative, mais absolument correcte. En quelque sorte, naturelle...

Lancelot soupirait :

— Naturelle... Ah ! Ce mot, docteur...

— Mon cher, nous travaillons. Nous guérissons. Nous reconstituons. Nous ne créons pas. Nous imitons les merveilles de la Nature. Et nous sommes éblouis de ce que, chaque jour, nous enseigne l'œuvre du Maître du Cosmos.

— Comment vous en saurais-je gré ?

— En étant un malade docile. Avec bon moral, surtout.

— La moitié de mon corps, je m'en rends compte, est un ensemble de prothèses.

— Mais vous n'en restez pas moins un homme, cher Lancelot Scott.

Lancelot s'était tourné vers une infirmière :

— Mademoiselle Lise ?... Le miroir m'est toujours interdit ?

L'ophtalmologiste s'était mis à rire :

— Ne tentez pas de séduire Mlle Lise. Elle obéit aux ordres. Vous n'aurez le droit de vous contempler que dans deux ou trois jours, alors que le professeur Serrin en aura fini avec votre visage. C'est, vous le savez, un maître de l'esthétique et il m'a juré qu'il vous modèlerait les traits d'un Apollon antique.

De nouveau, il y eut le soupir du pilote de l'espace :

— Sans vanité, Je me contenterais de mes propres apparences...

Et puis, quant à séduire la charmante Mlle Lise..., ou n'importe quelle femme, dans l'état où je suis...

Il passait mélancoliquement sa main artificielle (on lui recommandait de s'en servir le plus possible, de préférence à la main naturelle, pour éduquer les réflexes de son système nerveux de synthèse) sur son pauvre visage mutilé, où le nez manquait, où les plaies demeuraient atroces, où, déjà, on avait rapporté un pariétal de plastique, soudé des orbites de remplacement pour pouvoir installer l'appareil de miracle qui remplaçait les yeux.

— Ce n'est rien. Dans quarante-huit heures, vous serez en mesure

d'être livré aux bons soins du professeur Serrin. Vous savez d'ailleurs qu'il va travailler d'après vos photos et qu'il reconstituera, au maximum, votre identité intrinsèque. L'histoire de l'Apollon est une aimable plaisanterie.

Quelqu'un pénétra dans la chambre de Lancelot.

— Ah ! Docteur Wilks...

Wilks était le médecin traitant, celui qui surveillait l'état général du malade, et coordonnait les travaux des divers spécialistes acharnés à refaire, de l'infirme, de l'amputé, de l'aveugle, du mutilé, un homme neuf, vivant, quoique partiellement factice.

Wilks, lui aussi, serra la main qu'on lui tendait, la main synthétique.

Il bavarda à la fois avec Lancelot, avec Holdwer, avec Mlle Lise, à laquelle incombait la tâche délicate de demeurer l'infirmière en chef.

Lancelot, soudain, prit un ton grave, pour déclarer :

— Messieurs... Vous savez quelle reconnaissance je vous dois... Grâce à vous, à vos éminents collègues, je peux redevenir, sinon moi-même, du moins... un être humain. Qui sera un peu un autre Lancelot Scott.

— Mais qui pourra voir, marcher, saisir, travailler. Et même, ajouta Wilks en riant, se marier, procréer. Cela, le professeur Martinet, notre plus grand biologiste actuel, l'affirme et on peut lui faire confiance.

Lancelot s'assit sur son lit :

— Oui... Tout cela, vous me l'avez dit et je vous crois tous. Cependant quelque chose m'inquiète...

— Je sais... Votre vie privée... Mais Mlle Agnel continue chaque jour à prendre de vos nouvelles. Certes, le vidéo est interdit car il est préférable qu'elle ne vous revoie qu'avec un visage neuf. Du moins avez-vous pu vous entretenir téléphoniquement. Tous les espoirs vous restent permis.

— Oui, dit Lancelot, amer. Du moins tant que cela se passe de loin. Ma fiancée... restera-t-elle ma fiancée ? Quand elle me verra... Quand elle prendra conscience de ce qu'est un homme à moitié de métal...

— Scott, il est convenu que vous devez garder bon moral et que...

— Pardonnez-moi, docteur. Je vous rebats les oreilles avec mes petites histoires sentimentales, si peu de chose eu égard aux prodigieuses réalisations scientifiques dont je bénéficie. Non, je voulais vous dire... Je crois que j'ai encore vu..., cette nuit...

Les visages, jusque-là souriants et attentifs des deux médecins se rembrunirent.

Mlle Lise, qui rangeait des pansements et des flacons, à côté d'eux, fut stoppée dans son travail.

Un silence pesa sur les quatre occupants de la chambre.

— Je vois, dit Lancelot. Vous ne me croyez pas...

— Cher ami, il est naturel que, en la circonstance, vous soyez sujet à des cauchemars, à des...

— Des visions psychiques... Des hallucinations, n'est-ce pas ?

Les médecins étaient perplexes. Lancelot insista :

— Je sais ce que vous pensez... Traumatismes généralisés et, naturellement, choc cérébral... Non, non, je ne suis pas fou, je suis lucide. J'ai vu cette nuit, comme les autres nuits, de ces choses... Je vous ai raconté...

— Il s'agit peut-être, risqua Holdwer, de visions, nullement psychiques... Mais bien réelles... Enfin, je veux dire : provoquées par un réglage encore insuffisant de l'appareil oculaire. Cela disparaîtra dans quelques Jours, lorsque la mise au point atteindra le point optimal.

Lancelot eut un geste découragé, geste naturel qui, celui-là, étant provoqué par un réflexe, s'effectua de sa vraie main, la droite.

— Je vois bien, vous ne me croyez pas... Et vous allez encore supposer...

C'est à ce moment que l'interphone fit entendre la sonnerie d'appel.

— Un hélicoptère approche. Selon le règlement, il a été prié par radio de décliner son numéro, l'identité de son ou ses occupants, le nom de la personne – médecin, malade, employé sanitaire – qu'il désire voir. Les passagers de l'hélicoptère demandent à être reçus par M. Lancelot Scott...

Le pilote du VZ-79 fit un véritable bond dans son lit :

— Non... Non... Personne... Je ne veux pas... Je ne veux pas... Que personne ne puisse me voir dans l'état où Je suis...

— Calmez-vous, dit doucement le docteur Wilks.

Il fit un signe à Mlle Lise et sortit avec son confrère Holdwer.

Les deux praticiens se rendirent au bureau central de la tour-clinique des Alpes.

— Cher ami, ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'avertir la famille de ce qui se passe ?... Ces hallucinations sont pour le moins inquiétantes ?

En plein ciel, l'hélicoptère tournait, attendant l'autorisation de se poser.

Igor était bouleversé et Corinne sanglotait.

CHAPITRE III

La tour se dressait dans le ciel, à six cents mètres, immense colonne étayée par des piliers obliques et supportant la clinique proprement dite, énorme masse ovoïde entièrement vitrée, orientable, qui pivotait lentement selon le trajet du soleil, ce qui permettait ainsi de profiter de la lumière tout au long du jour.

L'air y était d'une pureté totale, au-dessus des vallées d'oliviers, de mélèzes, avec ça et là les premiers palmiers. Et un peu plus loin, les glaciers mettaient leur note crue, franche, tranchante.

Les malades y étaient merveilleusement exposés, la tour-clinique des Alpes étant équipée des derniers perfectionnements de la science médicale et son personnel, autour des plus grands professeurs, demeurant rigoureusement sélectionné.

MM. Holdwer et Wilks discutaient :

— C'est donc sa fiancée ?

— Oui. Celle qu'il semble redouter de perdre.

— Hum... Il faut bien avouer que, dans son état, plus d'une jeune fille hésiterait...

— Cependant, Lancelot Scott, en dépit de ses multiples prothèses, reste virilement intact. Sans compter qu'il marchera, travaillera..., et surtout verra comme n'importe quel homme normal.

— A cela près, mon cher confrère, que ces troubles...

— Les hallucinations dont il se plaint ? Oui, c'est à ce propos, je vous l'ai dit, que j'ai besoin de votre avis... Vous savez que ce pauvre Scott est sans famille aucune ?

— Certes. Mais il devait épouser Mlle Agnel et je sais qu'il se réjouissait justement de trouver le foyer qui lui manque depuis son enfance.

— Très bien. Nous avons des devoirs, cher ami... Des devoirs moraux à côté des autres. Mlle Agnel, c'est en quelque sorte la seule personne à qui nous pouvons, que dis-je ? nous devons dire la vérité...

— Vous avez raison. Je vais faire signaler à l'hélicoptère qui amène cette malheureuse jeune fille qu'il peut toucher. Nous devons absolument avoir une conversation avec elle...

Corinne, en plein ciel, se désespérait.

— Être venus de si loin..., et ne pas pouvoir seulement l'apercevoir...

— Sans compter, ajouta Igor, pratique en dépit des circonstances, le savon que papa et maman vont nous passer pour être partis malgré leur défense...

— Oh ! Ça m'est bien égal. J'aime Lancelot. Je veux le voir. Et voilà qu'on nous refuse l'accès de la tour-clinique.

Igor, toujours aux commandes de son hélicoptère, toussota :

— Dis donc, Corinne... Je ne veux pas te faire de peine..., mais on ferait peut-être mieux de rentrer...

— Alors on est venu pour rien... Je ne le verrai pas ?...

— Pleure pas. Mais tu connais le règlement des cliniques aériennes. On n'y accède qu'avec autorisation. Et comme on a refusé notre demande...

A ce moment, la sonnerie d'appel-radio du bord se fit entendre.

Un instant après, Corinne et son frère, invités par le docteur Wilks touchaient la plate-forme d'atterrissage et ne tardaient pas à être mis en présence des deux praticiens.

Très posément, ménageant ses paroles, le docteur Wilks expliqua à la jeune fille les raisons qui poussaient Lancelot Scott à refuser de la recevoir :

— ...Le travail du corps médical n'est pas tout à fait terminé. Dès que la question oculaire sera réglée, on procédera à la réfection du visage. Oui, mademoiselle, je sais combien mes paroles peuvent vous être pénibles mais, pour l'instant, votre fiancé n'est pas dans un état tel que vous puissiez supporter une entrevue...

— Il est défiguré, n'est-ce pas ? Horrible à voir ? Ah ! Que m'importe, docteur... Je dois être sa femme, je...

— Calmez-vous, je vous prie. Et vous, monsieur, essayez de convaincre Mlle votre sœur. Je vous donne ma parole, au nom de tous les grands praticiens qui travaillent ici, que Lancelot Scott sera, en

apparence, un homme normal...

— En apparence, docteur ?

Ils se trouvaient dans une petite salle formant salon, éclairée, comme les autres pièces de la clinique, par une immense baie qui s'ouvrait sur la chaîne des Alpes.

Le docteur Wilks hésita un très court instant à répondre.

Une infirmière, derrière eux, traversait le salon, allant sans doute au chevet d'un malade.

Un jeune interne, sortant d'une salle de chirurgie, détachait son masque prophylactique.

Lui et l'infirmière se trouvaient à une dizaine de mètres du groupe formé par Corinne, Igor, et les deux médecins.

Mais tous quatre entendirent nettement l'interne :

— Bonjour, Mlle Chantal. Alors, comment va notre illustre patient, notre fantastique Métalikus, l'orgueil vivant de la Science ?

Wilks et Holdwer avaient tressailli, pâli un peu.

Corinne les regarda et Igor, lui aussi, se sentit mal à l'aise.

Mlle Chantal, ignorant évidemment quels liens attachaient les visiteurs au patient, répondait :

— Formidable, docteur. Ces messieurs sont enchantés. Les organes greffés ou de synthèse fonctionnent on ne peut mieux. Il voit déjà presque normalement. C'est miraculeux... Enfin, presque...

— Il y a un os, si j'ose dire ?

— Oui... Côté cerveau... Des cauchemars obsédants... Il croit voir des choses... Alors, naturellement, ça inquiète les patrons...

Ils disparurent dans les profondeurs de la clinique, sans avoir pris garde aux quatre auditeurs.

Corinne, accablée, murmura :

— Métalikus... C'est lui, n'est-ce pas ? C'est donc ainsi qu'on l'appelle ici...

Un peu embarrassé, le médecin traitant s'éclaircit la voix avant de répondre :

— Oui... Oh ! Un surnom trouvé par les internes... Des jeunes gens spirituels et nullement méchants..., qui admirent, il faut le dire, leurs aînés.

— Et marcheront sur leurs traces, s'empressa d'ajouter Holdwer, pour dire quelque chose.

Igor, lui aussi, paraissait bouleversé.

— Métalikus, fit-il à son tour... L'homme de métal...

— Mais, s'écria Wilks, réjouissez-vous, En d'autres temps, ce malheureux eût gardé peu de chances de survivre. Certes, à la rigueur, on aurait pu lui rendre l'usage de membres artificiels. Seulement, à présent, grâce au professeur Holdwer ici présent (Holdwer salua.), Lancelot Scott va posséder des yeux. La vue, songez, mademoiselle...

Corinne n'écoutait plus.

L'incident intempestif l'avait frappée au cœur. Elle releva soudain la tête :

— Et... On a parlé d'hallucinations... Je veux la vérité. Docteur, je vous en prie... Lancelot a perdu la raison ?

— Corinne... Je t'en prie, dit Igor, effrayé de l'exaltation grandissante de sa sœur.

— Mademoiselle, dit Holdwer, ceci est de mon ressort : en effet, notre malade souffre de légers (je dis légers) troubles cérébraux. Je dis bien : cérébraux. Non mentaux, ne vous y trompez pas. Il affirme voir, le jour et surtout la nuit, des choses inexistantes.

— Quelles choses ?

— Oh !... Cela a trait à son métier. Plus particulièrement à la mission que remplissait l'astronef VZ-79 au moment de la catastrophe. Il pense sans cesse aux drames qui se sont joués et qui ont, Dieu soit loué, cessé depuis quelque temps. Alors il affirme avoir vu des vaisseaux spatiaux d'un modèle absolument fantaisiste, montés par des créatures dont il n'existe vraisemblablement aucun type valable. Des humains translucides dans toute la galaxie. Mais je m'empresse de vous préciser que tout cela n'a pas un caractère alarmant...

— Cependant, fit Corinne, avec une logique inattaquable, alors que mon fiancé me faisait refuser l'accès de la tour-clinique, vous avez jugé utile, messieurs, de me faire venir, de me tenir au courant...

— N'était-ce pas notre devoir ?

— Je n'en disconviens pas et vous en remercie. Mais je vous demande de pousser l'expérience jusqu'au bout. Je veux voir Lancelot.

Le docteur Wilks se cabra :

— Prenez garde. Cela risque de le contrarier.

— Est-ce dangereux pour son état, docteur ?

Wilks réfléchit un instant.

— Physiologiquement ? La vérité m'oblige à dire que non. Les tests sont parfaitement satisfaisants. En dehors de son..., de sa..., enfin de l'état actuel de son faciès, il vit, se nourrit, respire et, je dois l'ajouter, il raisonne, comme un homme parfaitement sain. Ce qu'il est.

— Donc, ma présence ne peut lui nuire. C'est ce que je voulais savoir.

— Je pense, mon cher confrère, susurra Holdwer, que l'expérience de la mise en présence des fiancés vaut d'être tentée.

— Merci. Oh !... Merci...

— N'allons pas trop vite. Prenons quelques précautions.

Mlle Lise, alertée, vint quelques minutes après au chevet du patient étendu, déjà habillé, sur un fauteuil-relax, face à la baie de sa chambre.

- Je vais encore vous faire des misères...
- Vous savez que je suis toujours docile, Mlle Lise...
- Très gentil. Oh ! Ce n'est rien. Un petit pansement.
- Bon. Et où cela ?
- Au visage, simplement.

Elle apportait de la charpie, un liquide aseptique.

- Tiens, que se passe-t-il ?

Prévenue interphoniquement par le médecin, l'infirmière déclara, sur le ton le plus naturel :

- Je commence à vous préparer en vue de la dernière opération.
- Ah ! Oui, soupira, Lancelot Scott. La chirurgie esthétique.

Il se laissa faire. Mlle Lise enveloppa adroitement le haut du visage, laissant dépasser la bouche et le menton, demeurés intacts, et pratiquant dans le pansement deux trous pour les orbites reconstituées.

Un instant après, quatre personnes pénétraient dans la pièce.

Outre les docteurs Wilks et Holdwer, Lancelot vit les silhouettes d'une infirmière, ou d'une interne, et celle, plus mince, d'un autre personnage en blanc qui semblait très mince, un peu frêle.

Il fit un signe d'accueil aux praticiens et ne prêta guère attention à ceux qui les accompagnaient.

Depuis qu'il était revenu à lui, trois jours après la chute de l'astronef de mission, Il était accoutumé à être très entouré, sans se dissimuler que son cas exceptionnel constituait un sujet d'observation et d'études des plus intéressants pour le corps médical tout entier.

Wilks parla de la prochaine opération qui lui rendrait un visage, et Holdwer l'interrogea sur ses possibilités visuelles avec l'apport du pansement.

Les deux autres arrivants, méconnaissables sous les masques prophylactiques (mais presque en permanence, ceux qui venaient en portaient de semblables) devisaient à voix basse, dans un angle, avec Mlle Lise.

Les deux médecins continuaient à discuter avec leur patient, feignant de ne prêter aucune attention à ceux qui avaient pénétré avec eux dans la chambre de Lancelot Scott.

Holdwer embrayait, à propos du pansement :

- Ainsi donc, cela ne vous gêne nullement ?

— Du tout, docteur. Il me semble même que ma vue s'améliore sans cesse.

— Parfait. Tenez... Regardez vers la vallée. Vous voyez cette forêt sombre, dominant un roc allongé et plat ?

- Mais oui, bien sûr.

— En contrebas, que distinguez-vous ?

Lancelot décrivit les bâtiments d'une ferme, précisa les coloris,

exposa succinctement la disposition des bêtes formant un magnifique troupeau de laitières.

— Ici... Un groupe de sept ou huit têtes... Puis une isolée, qui tente de brouter après un arbre, vraisemblablement un pommier... Un peu plus loin, il y en a trois...

Les deux médecins se regardaient, ravis.

— Allons, cher ami, c'est sensationnel.

— C'est à vous, docteur, qu'il faut adresser les compliments.

Holdwer fit un léger signe au médecin traitant. Il convenait à présent d'attaquer dans le vif :

— Vous en verrez, des choses... Certes, un cosmonaute tel que vous, dont la carrière est déjà bien remplie, malgré votre jeune âge...

— J'ai vingt-sept ans et je navigue dans l'espace depuis ma vingt-deuxième année...

— Mais que ne verrez-vous pas encore ? Et puis, aux escales, aux retours sur la Terre, quelle joie de revoir la planète-patrie, d'y contempler des visages aimés...

Bien que le visage de Lancelot fût à peu près invisible sous le pansement, les deux médecins pressentirent la réaction.

Il y eut un très court silence, et Lancelot prononça :

— Je vous saurais gré, docteur, de ne faire aucunement allusion à..., ces choses...

— Mais, mon cher Scott, votre vie n'est pas finie. Loin de là.

— Pratiquement non, je le sais et vous en exprime ma reconnaissance. Il n'en est pas moins vrai que, sentimentalement, c'est autre chose. Et puisque vous avez ouvert le feu... Oui, oui, je comprends votre pensée... Allez jusqu'au bout, docteur... Tout à l'heure, ces visiteurs... N'était-ce pas plutôt une visiteuse ?

Les médecins hésitèrent. Lancelot ne leur laissa pas le temps de se reprendre :

— C'était elle, n'est-ce pas ? Corinne Agnel. Ma fiancée. Non, je ne dois plus dire cela. Celle que j'ai cru devoir épouser un jour..., avec quel fol espoir... Lorsque je filais dans l'espace, son image chérie me hantait heureusement, en permanence, plus efficace que tous les fétiches du cosmos... Tout cela est révolu.

Lentement, le docteur Wilks prononça :

— Il s'agissait en effet de Mlle Agnel. C'est elle que vous avez refusé, assez durement je dois le dire, de recevoir ici.

— Ma vue lui serait insupportable.

— Peut-être. Mais vous aviez le loisir de lui accorder une conversation interphonique. N'avez-vous pas répondu à ses appels-radio, et accepté plusieurs duplex ?

— De toute façon, ce genre de communications est désormais terminé.

— Mais que signifie ce changement d'attitude ?

— J'ai réfléchi. Longuement, docteur, longuement. Ce que je suis, ce que je suis devenu plus exactement, ne saurait convenir à une femme. Non, qu'on n'insiste pas. Je ne suis réellement plus tout à fait un être humain.

— Scott... Vous exagérez...

— Vous méconnaissiez nos bienfaits, s'écria Holdwer, mécontent.

— Je vous en demande pardon à tous les deux. Ainsi qu'à tous ceux qui ont œuvré pour me sauver... Hélas ! il n'en est pas moins vrai que, sur le plan moral, il me semble à présent monstrueux de songer au mariage...

Un cri éclata dans la chambre.

Corinne, sous le masque blanc, n'avait pu tenir plus longtemps.

Lancelot sursauta. Il voyait la jeune femme, dont maintenant la silhouette faisait battre son cœur, son cœur mi-chair, mi-plastique, effondrée entre Mlle Lise et l'autre arrivant, dans lequel à présent il devinait le jeune Igor.

— Lancelot... Lancelot...

— Corinne... Ah !...

Sanglotante, arrachant le masque prophylactique, elle se précipitait vers lui :

— Tu ne m'aimes plus... Voilà la vérité... Tu as cessé de m'aimer...

— Corinne... Je t'en supplie... Tais-toi... C'est atroce...

Il s'était levé, il cherchait à s'écarter d'elle.

Il les regarda tous et c'était effrayant ce visage blanc, ce visage de charpie, avec ces trous derrière lesquels il y avait des yeux artificiels, mais qui voyaient :

— Ce n'est pas bien... Vous n'aviez pas le droit de faire cela...

Corinne pleurait, à genoux près de lui. Il la repoussa, un peu rudement.

— A quoi bon ? Tu m'oublieras... Cela vaudra mieux... Oui, Corinne... L'oubli est souverain... Tu es jeune, tu referas ta vie... Igor, je sais que c'est toi... Emmène-la... Vite... Repartez !...

Corinne s'accrochait à lui :

— Je t'aime... Tu es fou de dire ces choses... Je t'aime... Je sais que tu restes un homme malgré tout... Nous nous marierons... Nous aurons des enfants... C'est possible... Tu verras comme je te rendrai heureux...

— Non, Corinne, je n'ai pas le droit d'accepter.

— Je t'aime.

— Cela finira. Tu te lasseras... Tais-toi, ne dis pas non... Ecoute, il me semble qu'on ne t'a pas tout dit...

— Si, si, affirmèrent les médecins.

— Mais rends-toi compte, hurla Lancelot. Sais-tu comment on m'appelle, ici, dans ce cénacle médical ? Métalikus... Tu comprends ce que cela signifie ? Métalikus... L'homme artificiel... L'homme qui est autant de métal que de chair... On a scié mon thorax pour me greffer un cœur, une partie des poumons, un pancréas tout neuf ? Et le thorax a été refait. En métal. J'ai eu aussi des vertèbres cassées. Et les nouvelles sont aussi en métal. Comme ma jambe. Comme cette main... Regarde...

Il caressait le joli visage avec les phalanges synthétiques :

— Métalikus... Une femme ne peut aimer Métalikus.

— Lancelot...

— Lancelot est mort. Scott est mort. Je suis Métalikus.

Wilks intervint :

— Mlle Corinne... Relevez-vous, je vous prie... Dans votre intérêt à tous deux, je crois qu'il est bon de finir une telle entrevue...

— Nous avons été bien mal inspirés de la permettre, murmura le professeur Holdwer.

Lancelot secoua la tête :

— Non, professeur. Si pénible qu'ait été une pareille scène, elle aura au moins un avantage : celui de rendre à Corinne..., à Mlle Agnel, toute sa liberté de vivre...

Il appela :

— Igor...

Igor s'avança en soupirant sous son masque blanc :

— Merci de ce que tu as fait. Mais, je t'en prie, emmène-la, emmène Corinne !

Mlle Lise prit Corinne par un bras, Igor soutenait sa sœur.

Tous trois sortirent.

— Votre volonté s'accomplit, dit le docteur Wilks. Mais elle est bien cruelle.

— Vous me jugez inhumain... Hé, je suis Métalikus. Il n'en est pas moins réel que je n'avais pas le droit d'accepter une telle union. Corinne aurait fini par me détester, et n'aurait pas eu trop de toute une vie pour regretter d'avoir tenu bon.

— Je crois, dit doucement Holdwer, qu'elle vous aurait aimé quand même.

— Il y aurait eu trop de charité dans un tel amour.

Découragés, les praticiens se retirèrent, après avoir obtenu de leur malade la promesse qu'il serait raisonnable et accepterait le calmant que Mlle Lise viendrait lui apporter.

Un peu plus tard, l'infirmière reparut.

Lancelot avait repris place sur le fauteuil-relax et il semblait regarder le soleil couchant, là-bas, vers la Méditerranée dont on percevait une ligne bleue, sur l'horizon, entre deux contreforts.

Mais il était impossible évidemment d'avoir une idée de son état d'esprit.

Mlle Lise, enjouée, parla d'autre chose, apporta un petit comprimé et le pria de l'avalier.

Il l'absorba, avala une gorgée d'eau. Elle sortit.

Seul, il haussa les épaules, cracha le comprimé qu'il avait conservé au coin de la bouche :

— Comme si j'avais besoin de calmants... De quoi peut-on avoir humainement besoin quand on n'est plus que Métalikus ?...

Il tendit la main, poussa le bouton de commande de la télé.

Délaissant la contemplation du ponant, il se tourna vers ce miroir du monde.

Les images apparaissaient, en relief, très exactement colorées, avec une Incroyable véracité.

Lancelot suivait vaguement l'intrigue d'une pièce dramatique, lorsqu'il y eut une interruption de programme.

Un speaker bouleversé parut, donna la terrible nouvelle :

...Retour des globes rouges... Nouveaux tremblements de terre... Los Angeles... Valparaiso... Melbourne... Très graves dégâts... Victimes nombreuses... Et réapparition des icebergs dans l'Antarctique, mais s'avançant dangereusement vers l'Afrique du Sud...

Lancelot, subitement, penché vers le poste, paraissait prodigieusement intéressé.

Et il gronda, sourdement, pour lui seul :

— Ils reviennent... Ils reviennent... Les ennemis de notre planète..., de notre monde... Je sais ce qui me reste à faire... J'ai trois raisons pour cela...

Il énumérait les trois raisons qui venaient de dicter sa décision :

— J'ai perdu Corinne... J'ai sacrifié mon amour par amour..., pour elle. Pour qu'elle ne soit pas malheureuse... Métalikus doit demeurer seul...

« ...J'ai une mission à accomplir... Purger le cosmos des globes rouges, de ceux qui les dirigent... Je sais... Je vois... Depuis que je possède les yeux synthétiques que m'a donnés le professeur Holdwer, je vois ce que les yeux humains ne voient pas... On me croit halluciné... Mais je ne me trompe pas... Ce sont bien ces destructeurs du monde que j'ai repérés, que j'ai vus passer, alors qu'ils échappent à tout, même aux radars... »

Enfin, cette fois sans timbre, pour lui-même, il articula, avec cette bouche qui était un de ses rares organes encore intacts, encore intégralement humains :

— ...Et puis il faut que je me venge !...

CHAPITRE IV

Le lieutenant de vaisseau Chris Wolf estimait qu'il avait eu de la chance de se voir confier le commandement de l'« Hippocampe ».

Non que ce marin de valeur se fût mésestimé lui-même. Mais il n'en était pas moins vrai que la nomination était enviée. Si la construction s'évertuait à améliorer sans cesse les navires de l'espace, les engins destinés aux déplacements sur la planète bénéficiaient comme les astronefs des multiples progrès de la technique.

Les modèles classiques disparaissaient petit à petit pour faire place à des engins d'un type nouveau. L'« Hippocampe » était l'un des derniers-nés de ce qu'on appelait, en opposition aux flottes spatiales, la flotte terrestre, relevant des forces astro-aériennes dont le Q.G. demeurait Pékin.

En fait, ce cuirassé oblong, évoquant quelque squal, était pourvu d'un champ anti-gravitationnel pour s'élever dans l'atmosphère, et d'un système de ballasts (on n'avait rien trouvé de mieux) pour les explorations sous-marines.

Ajoutons que son armement était formidable. Du canon au simple pistolet, du fulgurant à la mitrailleuse, l'« Hippocampe » pouvait se battre aux rayons infrarouges.

Enfin, son éperon perforant, ses rotatives à dents aiguës, étaient susceptibles de lui permettre l'attaque d'une montagne, la pénétration

jusqu'aux entrailles du globe, par forage instantané, le tout évidemment fonctionnant à l'énergie atomique.

L'équipage, cent hommes triés sur le volet, était digne de l'extraordinaire appareil.

Des cosmatelots parmi les plus anciens, les meilleurs éléments des écoles maritimes, aériennes et terrestres parmi les plus jeunes.

Tel quel, c'était une arme formidable que menait le commandant Chris Wolf.

Il y avait peu d'exemplaires de ces appareils, destinés, depuis que la Terre était une confédération des diverses nations, à combattre dans le cas d'une guerre avec ce qu'on nommait encore l'étranger : soit, comme cela s'était produit à plusieurs reprises depuis les échanges interplanétaires, contre un peuple venu de l'espace.

Il ne fallait pas moins que l'*Hippocampe* pour remplir la mission confiée à Chris Wolf et à ses hommes.

C'était environ trois mois après la catastrophe du VZ-79, la triste fin de l'équipage envoyé vers la Lune à la poursuite des globes écarlates.

Après une courte accalmie, les phénomènes mystérieux s'étaient de nouveau manifestés.

Maintenant, on voyait peu, ou pas du tout, les sphères infernales.

Par contre, de nouveaux réveils de volcans avaient semé la dévastation un peu partout sur la planète.

D'autre part, une kyrielle d'icebergs désolaient les océans, provoquant de nombreux sinistres parmi les flottes, voire jusqu'aux abords des grands ports.

Cette fois, on avait pu situer les origines, du moins localement, d'une telle série de cataclysmes.

La glaciation ne se produisait plus au hasard, sous des climats variés. Cette fois, c'était l'Antarctique qui paraissait le plus frappé. Et les glaces du pôle Sud semblaient devoir partir à l'assaut des continents les plus proches. Les parages du Cap Horn étaient déjà ensevelis. Les icebergs abondaient vers les Falklands, dans le canal de Mozambique, et la Tasmanie n'était plus qu'un désert glacé.

Enfin, les séismes avaient recommencé mais, cette fois, les savants étaient formels. Ils avaient tous un épïcêtre commun, et cet épïcêtre devait se trouver vers le pôle austral.

Les merveilleux navires spatiaux avaient bien des qualités, mais ils étaient peu conditionnés pour ce genre d'expéditions. Alors qu'un *Hippocampe*, conçu pour tout ce qui avait trait aux voyages géologiques pouvait leur rendre des points sur le chapitre de la maniabilité et de l'utilisation planétaire.

Vis-à-vis de ses congénères de l'espace, il ne lui manquait qu'une chose, la possibilité d'envol au-delà de l'atmosphère terrestre et la

licence de plonger dans le sub-espace.

En vol, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'Océan, à quelques milliers de miles au Sud de la Nouvelle-Zélande, l'*Hippocampe* dominait des flots envahis de banquises flottantes.

La vision était exceptionnelle.

Jamais sans doute, depuis que le monde est monde, les yeux humains n'avaient, sinon dans la grande période glaciaire de la préhistoire, contemplé aussi grandiose accumulation d'eau solidifiée.

Ce n'était pourtant que ce simple élément. Mais des Himalayas, des Pyrénées, des Caucases d'icebergs, formant parfois des îles immenses, dérivait de telle sorte qu'on pouvait distinguer qu'ils allaient petit à petit, si on n'y mettait bon ordre, envahir les continents habités, qu'ils rongeaient déjà.

Dans le poste de pilotage, Chris Wolf, en ce moment, n'était pas seul. Un homme se tenait à ses côtés, le chargé de mission spéciale volontaire qui devait, dans le cas où l'*Hippocampe* ne pourrait progresser par ses propres moyens, avancer de façon autonome jusqu'au cœur du problème.

Et le cœur du problème, le mot de l'énigme, on en était persuadé, se trouvait du côté du pôle Sud, indication plus que vague, mais le navire du commandant Chris Wolf avait pour tâche de le situer.

L'homme, celui qui oserait partir à pied, armé certes, bien équipé, mais tout de même bien fragile devant les géants de glace, c'était l'ex-fiancé de Corinne Agnel.

Lancelot Scott, qu'on n'appelait plus que Métalikus.

Sa guérison, grâce au docteur Wilks, aux prestigieux spécialistes qui lui avaient redonné des organes neufs, des membres de remplacement, et surtout des yeux de synthèse, avait marché à une allure surprenante.

Certains tests, menés par Wilks, par Holdwer, et par un neuropsychiatre qualifié, avaient amené les savants à déterminer l'équilibre mental impeccable de Lancelot Scott.

Si bien qu'on avait commencé à prendre au sérieux les révélations qu'il s'obstinait à faire, et à admettre que ses soi-disant visions relevaient de la plus stricte vérité.

La conclusion avait été celle-ci : Scott, depuis qu'il voyait grâce à l'application d'un double béline dans son crâne, percevait, non seulement comme le commun des mortels, mais encore, par un phénomène que les médecins n'avaient pu expliquer, jusqu'au domaine encore interdit aux regards simplement humains.

Ses descriptions, d'ailleurs vagues, de bizarres engins volants, montés par des êtres imprécis mais de lignes humanoïdes, correspondaient avec une rare régularité aux nouveaux assauts des séismes mystérieux, suivis d'éruptions volcaniques et de glaciations

intempestives.

Médiumnité ? Non, assuraient les médecins, mais vision comparable à celle basée sur l'utilisation de l'infrarouge.

Tout portait à croire que les êtres inconnus, mais évidemment d'origine extraterrestre, voire extra-solaires ou même extragalactiques, utilisaient une sorte de ligne continue passant au-dessus de la chaîne des Alpes, ce qui avait permis à Métalikus de les observer à plusieurs reprises, du haut de la tour-clinique, lors de ses nuits insomniaques.

Emmené, en aérojet, jusqu'aux abords du Fuji-Yama, subitement entré en ignition, il avait affirmé (alors que nul ne voyait rien et que les photos n'enregistraient pas, que les caméras refusaient de fixer ce que lui voyait) qu'il percevait ces engins autour du cratère.

Les observateurs avaient douté.

Jusqu'au moment où, à la file, trois globes rouges avaient fait leur apparition.

Trois des fameux globes rouges, issant de la montagne en feu, et s'élançant vers le zénith à une vitesse grand V.

Bien sûr, l'alarme avait été donnée. La flotte spatiale de tout le Martervénus avait tenté, par escadres, de s'opposer à la fuite de ces sphères insolites et désormais réputées dangereuses.

Mais leur allure était telle qu'on ne les avait plus signalées qu'une seule fois : autour de la Lune, comme précédemment.

Tout portait à croire qu'elles se satellisaient ainsi, pour une raison indéterminée, avant de repartir et, cette fois, de s'évanouir dans l'espace.

Dans tout le système solaire, on les cherchait vainement.

Pourtant, partout on était convaincu que les globes, démarrant de la planète Terre, s'enfuyaient bien loin du système-patrie des hommes.

Cette fois, Métalikus était pris au sérieux et, dès que la mission *Hippocampe* était préparée (en quelques jours) il semblait le personnage idéal pour assister le lieutenant de vaisseau Chris Wolf.

Tous deux, du poste de commandement, regardaient vers le Sud.

Le soleil se couchait, à leur droite, immense disque de sang que l'horizon blanc allait bientôt engloutir.

Fréquemment, Chris Wolf, par les interphones, appelait les différents postes du navire :

— Poste C ?

— Le sonaradar est négatif.

— Poste T-2 ?

— Tests nuls, commandant. Nulle vie organique dans les parages, à vingt miles.

— Même les oiseaux, même les poissons, tout est détruit, murmurait le commandant ;

Il se tournait vers Métalikus :

— Votre avis, Scott ?

— Séismes, glaciation, globes rouges, tout est lié. Mais il nous faut approcher de l'épicentre.

— Poste B-4 ?

— Nous sommes à quatre mille miles du point Z.

Le point Z. Le point indiqué par les sismographes, comme étant, très au-delà du cercle polaire, le nadir diabolique d'où émanait l'ensemble de ces phénomènes catastrophiques qui désolaient la Terre.

— Pourquoi la Terre ? demanda encore Chris Wolf. Pourquoi pas nos sœurs de l'espace, Mars ou Vénus ? Les globes rouges (vous continuez à affirmer qu'ils sont la cause de tout cela) ne les ont pas attaquées. Ils tournent autour de la Lune, mais n'y ont causé aucun dégât. Avez-vous une idée, Scott ?

Le visage mi-humain, mi-artificiel, si parfaitement réalisé qu'on distinguait à peine la jonction entre les chairs et le modelage du haut de la figure, esquissa un sourire :

— On m'a interrogé cent fois et vous n'y avez pas manqué, commandant, depuis le début de notre croisière. Je réfléchis, je réfléchis sans cesse. Malheureusement, je ne vois plus, même la nuit, nos mystérieux ennemis. Pourtant, je crois avoir trouvé quelque chose...

— Parlez vite, je vous en prie.

— Je vais vous mettre sur la voie. Ma dernière observation, confirmée quelques minutes après par l'éjection de trois globes rouges hors du volcan japonais, m'a amené à croire que...

De tous les postes d'observation, des appels venaient.

Et de leur place, Chris Wolf et Métalikus, eux aussi, voyaient...

Au loin, devant eux, exactement dans l'axe sud de l'*Hippocampe*, un deuxième soleil se manifestait.

Un disque rouge ! Comme le premier, le vrai, le seul soleil, qui s'abîmait derrière une frange de monts glacés, mais de façon orthodoxe, et orienté très régulièrement vers ce qui, de leur place, correspondait au couchant.

A bord de l'*Hippocampe*, pendant trente secondes, ce fut la stupeur générale.

Cette fois, les sonoradars réagissaient, les hyper-contrôles indiquaient la présence d'une masse fulgurante.

Métalikus avait grondé :

— Un globe rouge...

Ses yeux de prothèse reconnaissaient l'objet abominable qui, quelques mois plus tôt, apparaissait dans le ciel parisien et venait percuter le VZ-79 qu'il pilotait.

D'ailleurs, tous ceux de l'engin amphibie furent bientôt fixés.

Ce soleil surprenant qui paraissait sortir de la masse glaciaire ne restait pas longtemps immobile.

Brusquement, il semblait filer vers le ciel et, à une vitesse prodigieuse, s'évanouissait dans l'azur froid de la mer Australe.

Chris Wolf donnait l'ordre de filer immédiatement en direction du point où le disque rouge avait paru naître.

Métalikus l'arrêta :

— Pardon, commandant... Mais je ne crois pas à un phénomène naturel. Bien au contraire, il doit s'agir d'une volonté agissante. Extraterrestre évidemment. Me permettez-vous de vous donner un conseil...

— De votre part, il sera le bienvenu.

— Ne démasquez pas trop vite l'*Hippocampe*. Nos appareils peuvent déterminer ce qui se passe là-bas, à une trentaine, une quarantaine de miles pour le moins. Si nous pouvions plonger, je suggérerais même de le faire, mais notre navire ne peut s'immerger dans cette mer totalement prise.

— Vous avez raison, s'écria Chris Wolf.

Il donna des ordres en conséquence.

Métalikus, lui, ruminait quelque chose. Mais, bien que son apparence humaine fût parfaitement reconstituée, on ne pouvait lire les pensées sur un tel faciès.

Il portait un masque, en quelque sorte. Un masque merveilleusement modelé, et dont les chairs artificielles, l'épiderme greffé, offraient un aspect très naturel.

Ses yeux mêmes, au premier abord, oscillant parfaitement dans les orbites, imitaient rigoureusement le regard humain.

Mais on ne pouvait y trouver trace d'émotion, de joie, de haine ou de colère. Il était Métalikus.

Suivant ses conseils, l'*Hippocampe* avait perdu de l'altitude et il rasait littéralement la cime des montagnes de glace qui paraissaient s'entasser.

Le téléradar avait été mis en batterie, du poste C.

Les images étaient retransmises dans la cabine du commandant, et ce dernier, en compagnie de quelques officiers et de Métalikus, suivait la recherche des ondes.

Le technicien du poste C cherchait le réglage et l'état-major de l'*Hippocampe* assistait aux recherches.

Après le sonar, qui détectait, enregistrait, analysait, le téléradar captait les mêmes éléments, mais visuellement.

Ainsi, on voyait défiler le paysage glaciaire, chaotique ; un amoncellement d'icebergs plus qu'une banquise proprement dite, ce qui ne correspondait pas à la glaciation normale.

Le téléradar chercha un bon moment, franchit à plusieurs reprises des barrages glacés, enfin montra quelque chose qui, dans le « poste

de commandement, fit pousser aux assistants un « ah » général.

Parmi les formidables glaçons, on découvrait une vaste zone formant échancrure dans la masse.

Et cette zone, large de plusieurs centaines de mètres, rigoureusement circulaire, montrait un gouffre, un cratère, un abîme sombre s'ouvrant sur des profondeurs.

— Il y a là une terre, une île, dit Chris Wolf. Et ce cratère y est pratiqué...

— Sans doute artificiellement, observa Métalikus.

— C'est là qu'il faut chercher, cria un jeune lieutenant.

— Il faut lancer l'*Hippocampe*, commandant, renchérit un autre.

Chris Wolf, qui avait une confiance totale dans le chargé de mission, l'interrogea du regard.

Métalikus sourit. Un sourire naturel, mais un fantôme de sourire, sa bouche et son menton étant une des rares parties de son corps épargnées par la chute de l'astronef.

— Messieurs, dit-il, Je me suis permis de conseiller au commandant d'éviter de nous montrer... Peut-être sommes-nous déjà repérés. Mais nous avons une chance d'être encore ignorés de l'ennemi. Vous pouvez, par le système périscopique du téléradar, continuer à observer ce cratère, sonder ce gouffre, du moins sur une certaine profondeur. Quant à moi, Je sollicite dès maintenant l'autorisation de quitter le navire et d'aller en reconnaissance.

Les officiers saluèrent, d'un respectueux silence, cette prise de position.

Nul n'ignorait que, non seulement Métalikus était parfaitement qualifié pour ce genre d'explorations, mais aussi qu'il avait un compte à régler avec les mystérieux ennemis de la planète qu'il avait été, jusqu'alors le seul à percevoir.

Chris Wolf le pria de se rendre au poste H, où un équipement convenable lui serait remis et il l'accompagna lui-même.

Tandis que deux spécialistes passaient à Lancelot la combinaison-scapandre, véritable armure de métal souple, allergique à la thermie, résistante aux balles et même à un certain degré aux fulgurants, tandis qu'on lui ajustait un équipement semblable à celui des cosmatelots, avec la ceinture anti-gravitationnelle permettant le vol autonome, le commandant de l'*Hippocampe* déclara :

— Vous n'ignorez pas, Scott, quels sont les ordres. Je dois, dans de tels cas, vous donner au moins deux hommes pour constituer votre équipe.

— Je sais, commandant. Deux me suffiront, en effet.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je choisisse Jim Fallo ?

— Jim Fallo ? Jim... Mais oui... C'est sans doute un de ceux que j'aurais choisis moi-même. Et le second ?... Je m'en remets à vous.

Chris Wolf avait une étrange expression :

— Parmi nos jeunes élèves aspirants – les sujets sélectionnés des grandes écoles –, ce ne sont pas les volontaires qui manquent pour les missions périlleuses. Non, vous ne les connaissez pas tous. Moins que l'équipage en tout cas. Jusqu'alors, ils sont restés dans leur département particulier, sous la conduite de leurs officiers. Mais l'un d'eux me semble qualifié...

— Je n'ai pas de préférence, commandant. Vous m'avez offert un matelot que j'apprécie. Je suis sûr que l'élève-aspirant, si jeune soit-il, que vous désignerez, fera parfaitement l'affaire.

Chris Wolf regarda Métalikus, sourit, et donna des ordres.

Jim Fallo parut le premier. Métalikus, maintenant prêt, lui serra la main et, tandis qu'il s'habillait, continuait à parler avec Chris Wolf.

Il ne prêta guère attention à quelqu'un qui entraît, mais le commandant lui fit observer :

— Voulez-vous voir votre second coéquipier ?

— Mais avec plaisir...

Métalikus se retourna, braqua sur l'arrivant ses yeux de synthèse. L'homme de chair et de métal demeura un instant interdit.

— Toi... Toi, murmura-t-il enfin.

L'élève-aspirant se racla la gorge, hésita un peu, et finit par dire :

— Est-ce que tu veux bien de moi..., quand même ?... Oh !...

Pardon... Lieutenant... Est-ce que ?...

Métalikus était figé.

Mais on devinait, derrière ce visage d'impassibilité, de dureté forcée, une tempête intérieure, seulement indiquée par la crispation des lèvres.

Puis le monstrueux personnage tendit ses deux bras, un de chair, un de synthèse, saisit l'aspirant et l'attira, fougueusement, contre sa poitrine.

Le jeune homme se mit à pleurer. Le commandant prononça, d'une voix sévère :

— Elève-aspirant Agnel, cette attitude est indigne de l'uniforme que vous portez...

Métalikus écarta un peu l'adolescent, le regarda de ses yeux glacés :

— Il peut encore pleurer, lui... Je l'envie... Mais le commandant a raison... Habille-toi... Et partons...

Pour un peu, après les larmes, Igor se fût mis à gambader.

Mais il s'empessa de se livrer aux deux techniciens qui lui firent enfiler la tenue des éclaireurs de l'*Hippocampe*.

Métalikus ne demanda rien. Il comprenait.

Igor mourait d'envie de se lancer dans les croisières intersidérales. Il avait bûché ferme et était un des plus brillants élèves de l'école des

H.E.I., à laquelle il venait d'entrer depuis deux mois à peine.

Il s'était porté volontaire, comme beaucoup de ses condisciples, pour l'expédition de l'*Hippocampe* qui était, en quelque sorte, la meilleure préparation aux explorations planétaires. D'ailleurs, on en était convaincu, surtout après les révélations de Métalikus, les globes rouges étaient actionnés par des êtres mystérieux, vraisemblablement venus d'ailleurs.

Un très court instant, mis devant le fait accompli, Lancelot Scott avait eu la tentation de repousser Igor, de dire non au commandant, d'exiger un autre aspirant, un inconnu.

Il n'en avait pas eu le courage.

Déjà, il s'était arraché le cœur en se séparant, par devoir, pensait-il, de la malheureuse Corinne.

Allait-il récidiver en repoussant Igor, cet adolescent, presque encore un enfant, qui lui donnait une telle preuve de fidélité et de confiance alors que lui-même s'y était déjà, au temps des fiançailles, très fortement attaché ?

Cette fois, il ne s'en était pas reconnu le droit et son cœur partiellement de synthèse n'avait pu refuser.

Métalikus, maintenant très calme, s'entretenait avec le commandant.

Tous deux se mirent d'accord sur le plan des éclaireurs.

Puis, très simplement, Métalikus donna ses dernières instructions à ses équipiers, Jim et Igor.

L'*Hippocampe* stagnait, immobile, au-dessus de la banquise.

Trois silhouettes humaines sortirent par un sas et, tels des plongeurs supportés par les ceintures spéciales, s'envolèrent en direction du cratère mystérieux qu'avait détecté le périscope du téléradar.

A ce moment, au-dessous d'eux, la banquise se mit à frémir.

Des icebergs géants croulèrent les uns sur les autres dans un fracas terrifiant. Des courants glacés passèrent dans l'air et faillirent emporter les trois hommes volants qui s'étaient pris par la main sur les ordres de Métalikus.

Un nouveau séisme se produisait et toute cette immensité glacée se fendillait, se craquelait, montrant ici la mer libre, ici le sol d'une île où naissaient des crevasses, d'où montaient des fumées rougeâtres.

Métalikus et les siens continuaient vers leur but.

CHAPITRE V

Une triple flèche vivante fonçait vers l'épicentre, du moins vers le point approximatif d'où naissaient les cataclysmes qui désolaient la planète Terre.

Métalikus, Igor et le matelot Jim Fallo évoluaient, se soutenant toujours mutuellement, dans la tempête glacée.

Une tempête d'ailleurs assez insolite, le ciel demeurant parfaitement clair, serein en apparence, alors que, au-dessous d'eux, les icebergs continuaient leur danse de mort, en un fracas assourdissant.

Instinctivement, dans cette tourmente, les deux hommes s'étaient placés de façon à encadrer le plus jeune des trois.

Igor, entre Métalikus et Jim, volait vers le mystère, vers l'aventure.

Enfin, pour lui, la vraie vie commençait. Il avait été admis parmi l'équipage de l'*Hippocampe*. Maintenant, face au danger, Lancelot Scott, devenu Métalikus, ne s'était pas opposé à ce qu'il vînt en mission. Mieux, il l'avait accueilli fraternellement.

Le jeune Agnel n'en demandait pas plus.

Mais il ne pensait déjà plus guère à toutes ces choses.

Le spectacle demeurerait fantastique et cette curieuse progression en vol permettait aux trois hommes d'apprécier ce qui se passait.

Les micros pour les dialogues rapprochés, les talkies-walkies indispensables en cas d'éloignement, leur permettaient d'échanger leurs impressions.

— Un séisme... Pas d'erreur...

— La glace formée on ne sait trop comment se brise... Nous devons survoler déjà l'île, ou le continent, où s'ouvre le cratère repéré par le téléradar.

— Voyez, fit remarquer Jim, nous observerions d'ailleurs mieux en nous élevant davantage. Les crevasses se forment, dans la masse de glace, selon certaines lignes. Tout me fait croire que ces lignes émanent d'un point unique...

— Vous avez raison, sans doute. Prenons de la hauteur...

A ces mots de Métalikus, chacun régla la ceinture de sustentation de telle façon que les trois hommes volants s'élevèrent à près de mille mètres.

Ainsi, ils voyaient très loin, là-bas, vers le Sud, l'immensité glacée, la mer demeurant libre au Nord. L'*Hippocampe*, stoppé en vol, dans quelque vallée de glace, leur était par contre invisible.

Mais Métalikus constata que Jim avait raison et se félicita du choix par Chris Wolf d'un tel coéquipier.

On distinguait nettement, dans les fissures de la banquise, l'orientation émanant d'un centre situé très en avant et sans doute voisin de la région où s'ouvrait le cratère.

— Pas d'erreur... C'est bien là... Bravo, Jim !...

Ils repartirent.

Non sans peine car le vent était redoutable et, sans la climatisation parfaite des scaphandres, ils eussent été totalement gelés vivants.

La force propulsive, et leur mutuel soutien, leur permirent de résister au vent, provoqué, pensait Métalikus, par un déplacement artificiel de la masse d'air, nul symptôme de tempête ne se manifestant.

Ils se rapprochèrent de la banquise, tout en filant vers l'épicentre.

A plusieurs reprises, ils revirent des portions de terrain découvert entre les blocs de glace qui s'effritaient. Ça et là, les crevasses démasquaient des sillons de feu.

— Des terrains volcaniques par ici... Bizarre !...

Quand ils découvrirent, d'assez loin, le cratère, Lancelot les fit encore se rapprocher du sol froid.

Il redoutait les vues indiscretes et, les trois hommes volants arrivant à quelques centaines de mètres seulement du gouffre, ils cessèrent la progression aérienne, mirent pied à terre et, à partir de ce moment, s'avancèrent pédestrement, ce qui, en raison de la nature du sol, n'était pas une mince affaire.

— Ça va, Igor ?

— Ça va, lieutenant.

Le visage sans expression cachait-il de la sympathie, voire quelque tendresse inquiète ?

Igor ne voulait pas en douter. Désormais, Lancelot était ainsi, il fallait s'y accoutumer.

Le frère de Corinne marchait bravement, auprès de Jim, lequel était un solide fils de l'Amérique, expert en navigation et qui, pour des raisons familiales, avait renoncé aux voyages spatiaux.

Père de trois enfants déjà grands, il était fait, lui aussi, pour comprendre et soutenir l'adolescent, un peu fragile pour une telle expédition.

Grimpant, glissant, chutant, se relevant, repartant, dégringolant encore, se heurtant parfois rudement, sentant sous leurs pieds des abîmes s'ouvrir lorsque les séismes, à vrai dire maintenant de faible fréquence, se produisaient à nouveau, les trois hommes approchèrent péniblement des abords du cratère.

Maintenant, ils rampaient, ils se défilaient aux regards toujours possibles, ils se glissaient entre les failles de glace, brisaient les aiguilles en quantité, s'aidaient mutuellement à s'extirper des crevasses et repartaient toujours, mais épousant le terrain au plus près.

Enfin, d'un sommet de glace, ils contemplèrent l'abîme.

Il était bien tel que le téléradar de l'*Hippocampe* l'avait montré. Mais si régulier dans sa forme, offrant un cercle si parfait qu'Igor en fit la réflexion tout haut :

— Oh !... Mais ce n'est pas un cratère naturel, ça...

— Sûrement pas, dit Jim.

Métalikus releva la tête :

— D'ici, on s'en rend parfaitement compte. Ce trou, car c'est un vulgaire trou, a été creusé. Foré, devrais-je dire. Par quels moyens, c'est une autre question...

— Par les..., les gens que vous avez vus, lieutenant, dit Igor.

Métalikus lui mit sur l'épaule sa main artificielle :

— Mon petit Igor, veux-tu, je te prie, quand nous ne sommes pas à bord, m'appeler Lancelot, et me tutoyer, comme... avant ?

Igor ne dit rien, mais ses yeux brillèrent.

Jim, lui, observait ce travail de titans :

— Vous aviez donc repéré ces êtres ?... Vous les avez vus... Vous êtes le seul à les avoir vus... Mais ils existent. Ils font trembler le sol. Ils en extirpent des globes rouges capables de broyer un astronef. Ils provoquent un gel à démolir toute la planète... Qui sont-ils ?

— Le seul moyen de le savoir, dit froidement Lancelot, c'est d'y aller voir. D'accord ?

Jim, très simplement, dit qu'il était d'accord et Igor, lui, était tellement joyeux que, pour un peu, il eût battu des mains.

Mais cette démonstration enfantine étant peu en accord avec la dignité d'un élève-aspirant, il sut se contenir et se déclara simplement prêt à plonger dans le gouffre.

Métalikus, par prudence, exigea une heure d'attente.

Pendant un tour de cadran, ils demeurèrent là, étendus sur la glace, l'œil et l'oreille aux aguets, entretenant parfois un bref dialogue avec l'*Hippocampe*, par leurs radios personnelles.

Rien ne parut. Les séismes semblaient mourir lentement. Aucun globe rouge ne s'éleva, à leur grand dam, car ils eussent donné cher pour en observer un de très près.

Derrière eux, autour d'eux, la banquise se désagrégeait toujours et on apercevait, par endroits, la mer libre qui reparaisait. Il était difficile, en raison de leur position, de déterminer le contour de l'île, ou même de savoir s'il s'agissait vraiment d'une île.

Enfin, l'heure étant passée, Métalikus, après avoir rendu compte au commandant Chris Wolf, donna le signal du départ.

Ils escaladèrent la barrière de glace, la dernière les séparant du bord même du cratère rond. Ils glissèrent sur les pentes blanches et atteignirent l'orifice.

Un instant, ils demeurèrent silencieux, immobiles, songeurs.

Ce trou, comme disait Métalikus, en effet rigoureusement circulaire, avait bien un demi-mile de diamètre.

Il était foré dans le terrain, par quel instrument formidable ? On voyait ce puits immense s'enfoncer et, à deux cents mètres, l'obscurité l'envahissait petit à petit et on ne distinguait plus grand-chose.

Métalikus s'avança, suivi de ses coéquipiers.

— *Go !...*, dit-il simplement.

Et il s'envola littéralement. Jim et Igor le suivirent.

Comme en vol plané, les trois hommes commencèrent à descendre dans l'abîme.

Ils descendaient, ils descendaient.

Tout était sombre, impressionnant. Un silence total régnait et on n'entendait guère que la vibration légère des appareils propulseurs.

Et puis, au-dessous d'eux, une lueur parut.

Une lueur écarlate, vague tout d'abord, puis plus intense.

Ils crurent, au premier abord, qu'ils survolaient vraiment le cratère d'un volcan, que c'était le feu central qui leur apparaissait ainsi.

Ils commençaient à ralentir, et Métalikus allait donner l'ordre de stopper la descente, lors que Jim cria :

— Cela monte... Cela vient vers nous...

La lumière rouge devenait de plus en plus vive et jetait des feux

inconnus sur les parois bien lisses du puits titanesque.

Les hommes volants, comme trois malheureux insectes perdus, tournoyaient dans le gouffre, éblouis par cette clarté qui devenait insoutenable.

Il leur semblait qu'un rubis fantastique, une gemme à l'échelon des géants, s'élevait vers eux, montait à leur rencontre.

Métalikus, dans ce qu'il lui restait de chair, sentit l'horreur qui le hérissait.

— Vers la paroi, cria-t-il, vers la paroi. En remontée. Vite...

Une fois encore, il avait saisi Igor par le bras et l'entraînait. Jim les suivait.

Métalikus, soudain, avait compris ce qui se passait.

— En haut !... En haut ! hurlait-il.

Les hommes volants s'élevaient à la vitesse maximale.

Mais, déjà, cela était insuffisant. Dès l'abord, Lancelot l'avait redouté, c'est pourquoi il avait ordonné de refluer vers la paroi.

Maintenant, baignés de la lueur rouge qui les noyait littéralement, ils fonçaient, à toute vitesse, vers le mur circulaire du puits.

— Inutile de chercher à monter encore, cria Métalikus.

Il se plaquait au mur circulaire, y poussait Igor, y attirait Jim.

Et puis ils n'eurent plus le temps de penser.

Ils étaient là, immobiles maintenant, glacés d'épouvante, inondés de la clarté écarlate.

Ils virent la chose immense venir de l'abîme qu'elle emplissait presque dans sa totalité, passer devant eux, à les frôler, et ils fermèrent les yeux, les yeux de chair de Jim et d'Igor, les yeux synthétiques de Lancelot Scott, parce qu'un cerveau humain ne pouvait supporter de près une intensité lumineuse semblable.

Il y eut un temps, très court sans doute, mais qu'ils ne pouvaient déterminer.

Lancelot, le premier, osa regarder.

La chose passait, montait, filait vers le haut du puits géant, s'élançait vers le ciel qu'on apercevait, très au-dessus d'eux.

Igor et Jim, eux aussi, percevant que la « chose » n'était plus devant eux, regardaient.

— Un globe rouge !...

C'était encore un des mystérieux météores, jaillis des entrailles de la Terre, et qui partait vers le ciel, tandis que le sol vibrait, tandis que le froid régnait chaque jour davantage.

Mais, vers le fond du gouffre, on ne distinguait plus rien. Tout était noir, neutre, comme avant.

Ils respirèrent, glacés de sueur dans leurs scaphandres.

— Ainsi donc, les globes sont originaires de notre planète, murmura Jim. Mais c'est fou, c'est impossible...

— Pourtant, c'est la vérité. Ils viennent de là, d'en-bas...

— On aurait dit une masse de feu, fit Igor, d'une voix étranglée, encore sous le coup de l'émotion.

— Du feu, oui, fit Jim. Mais alors...

— Vous allez demander pourquoi nous n'avons eu aucune sensation de chaleur, n'est-ce pas ? Toujours le froid, le froid, même autour de cette sphère de feu. C'est bien cela ?

— Oui, lieutenant. Comprenez-vous ?...

— Pas encore, Jim. Mais je suis décidé à savoir, à comprendre...

Et Métalikus, réglant sa ceinture-sustentateur, plongea littéralement vers le fond du gouffre noir.

Igor et Jim, sans un mot, le suivirent.

CHAPITRE VI

— Eteignez les lampes, avait dit Métalikus.

Jim et l'élève-aspirant, sans répliquer, obéissaient. Ils stoppaient l'éclat du minuscule fanal que chacun portait à son casque.

Ainsi, ils effectuèrent la descente à peu près à l'aveuglette, les ténèbres augmentant au fur et à mesure qu'on s'éloignait de l'orifice ouvert à plein ciel.

L'obscurité devenant inquiétante, Lancelot, qui redoutait les vues indiscretes, jugea bon de héler ses compagnons et, comme on l'avait fait au moment de la tempête glacée, de se réunir à eux.

Cette fois, il flottait au milieu, tenant Jim par un bras et Igor par l'autre.

— Laissez-vous guider, j'y vois pour vous...

Ils s'enfonçaient dans l'abîme sombre. Jim murmura :

— C'est là le ventre du diable... Comment pouvez-vous ?...

— Je vois, répéta doucement Métalikus, dans l'ampli de son casque.

Igor, lui aussi, s'affolait de cette descente aux enfers.

— Lancelot...

— C'est un fait. Je vois. Je ne sais pas comment cela se fait. Mes médecins n'ont pas compris. Je n'ai plus mes yeux. Ils les ont remplacés par des prothèses géniales. Et j'ai vu de nouveau. Dans le

jour. Et aussi dans la nuit. Et jusqu'à ces choses que les yeux humains ne perçoivent pas...

Le matelot et l'élève se turent.

Pourtant, la descente arrivait à sa fin et ils constatèrent, là aussi sans comprendre pourquoi, qu'il y avait un peu plus de visibilité.

Au-dessous du puits, qui trouait littéralement l'écorce terrestre sur trois mille mètres au moins, on avait accès à une formidable caverne dont les dimensions demeuraient inévaluables.

Une vague lueur rougeâtre flottait, éclairant des rochers bizarres, des stalactites et des stalagmites gigantesques, au nombre incalculable.

La voûte, cent mètres peut-être au-dessus d'eux, était percée de l'immense puits.

En se plaçant au-dessous (ce qui était facile en raison de son diamètre) on apercevait, très haut, très loin, un peu de ciel déjà foncé car la nuit venait sur la Terre.

— Où sommes-nous ?

— Sans doute à l'entrée d'une des voies que nos ennemis utilisent pour faire jaillir les globes rouges.

— Ce n'est pas un volcan, pas un cratère naturel ?

— Non, dit Lancelot. Cela a été fait... Je n'ose dire de main d'homme. Mais exécuté artificiellement.

— Pourquoi ici ?

— Comme au sein des volcans, la matière première nécessaire à la confection des globes se trouve..., par ici..., ou au-dessous encore de nous. Et ils les extirpent par ces issues immenses. Lorsque la nature ne leur fournit pas l'orifice, ils le fabriquent. Observez, je vous prie, les parois du puits qui nous a permis de venir jusqu'ici...

— Oh ! s'écria Igor, content de pouvoir faire montre de ses dons d'observation, la paroi est lisse, impeccablement lisse. On dirait même qu'elle a été... (Comment dirais-je ?), vitrifiée.

— C'est ce que j'ai observé, grogna Jim. Que le ciel écrase les démons qui ont fabriqué tout cela !

— Des démons... Oui, vous devez avoir raison, Jim...

Métalikus demeura songeur un instant.

Igor fit encore remarquer que le puits semblait avoir été colmaté sur toute la surface de sa paroi alors que, sous cette pellicule transparente, on voyait nettement les couches géologiques et même des lézardes, des fissures de plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de mètres.

— Qu'est-ce que tu en conclus, garçon ? demanda Lancelot.

— Mais... Sans doute la terre a-t-elle tremblé...

— Et le puits devait demeurer intact. Tout a été prévu.

Cependant, ils ne pouvaient demeurer là. Il importait à présent d'explorer l'immense caverne.

Métalikus ordonna de garder les lampes éteintes. D'ailleurs Jim et le jeune Agnel assuraient que la vague lueur rouge leur suffisait.

De plus, leurs yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité.

On partit, après avoir avalé quelques pilules vitaminées et une gorgée de cordial.

Métalikus y voyait comme en plein jour et, au fur et à mesure qu'ils progressaient, il décrivait à ses compagnons l'imposante splendeur de ce monde souterrain.

Des piliers naturels, des colonnes aux torsades mille fois dentelées et fantaisistes, semblaient soutenir la voûte géante.

Les murs proprement dits étaient très éloignés et on découvrait, çà et là, des rochers constituant de véritables collines, d'un seul bloc.

On avançait avec précautions, évitant autant le bruit qu'on évitait la lumière.

— Ce monde est habité, dit Jim. Je le sens. Je ne saurais dire pourquoi... Mais il me semble deviner des présences.

— Vous ne vous trompez sûrement pas, Jim. Soyez prêts à tirer, à la moindre alerte.

Ils marchèrent pendant deux heures environ, sans rien trouver.

Maintenant, la lueur était plus intense et Métalikus n'avait plus besoin de décrire le décor.

Igor admirait, bouche bée, saisi devant la majesté du spectacle.

Jim, plus prosaïque marchait, le sourcil froncé, son fulgurant en main.

Ils contournaient des gouffres, des abîmes, naturels ceux-là.



Les uns étaient sombres, affolants d'obscurité, si dense qu'elle leur paraissait compacte. D'autres, au contraire, devaient donner vers le feu central, pourtant bien lointain, ou vers des poches pyrogènes inconnues, car ils étaient, ceux-là, violemment éclairés et jetaient des halos sanglants dans l'univers cavernicole.

Et puis il y eut encore un de ces gouffres, si vaste, semblait-il, qu'on ne pouvait guère le contourner.

Sur une centaine de mètres de profondeur, on voyait à peu près les parois mais, ensuite, c'était le noir total.

— Ce qu'il fait froid, ronchonna Jim.

Il avait un peu dégagé sa tête du casque du scaphandre, pour se donner – comme il disait – un peu d'air.

Igor, qui l'avait imité, claquait des dents.

— Je vous conseille, dit paisiblement Métalikus, de rester prudemment dans vos coquilles individuelles.

— Comment se fait-il, demanda le frère de Corinne, que la température soit telle ? Nous avons vu des lueurs... Il y a des feux souterrains...

— Et pourtant, tu le vois... On gèle... Regarde !... Des aiguilles de glace pendent un peu partout... Il y a là des torrents gelés, des cours d'eau totalement pris...

— Oui... On entend un bruit d'eau... Mais tout gèle... C'est incompréhensible.

Igor leva soudain la main :

— Mais... Mais il neige !...

— La condensation, en haut de la voûte, produit en effet de la neige. Le nuage de vapeurs est maintenu par ce ciel de pierre. Et se change en ces flocons qui te surprennent...

Ils repartirent.

Sous la neige.

Un vent glacé soufflait et des tourbillons se créaient.

A plusieurs reprises, ils passèrent sur des rivières complètement envahies par la glace.

Quelquefois, l'eau reparaisait, entre deux blocs gelés. Et sur tout cela, sous la voûte formidable, les nuages, invisibles, au-dessus d'eux, pleuraient leurs flocons blafards, que les vents du centre de la Terre rabattaient sur les intrus.

Ils suivaient le bord du précipice formidable, ne pouvant aller plus avant.

Cela formait corniche, suivant, à quelques dizaines de mètres seulement, la paroi proprement dite de la grande caverne.

Igor fit remarquer que, en dehors du puits, évidemment conçu par une volonté agissante, aucun indice de vie ni de technique n'avait encore été repéré.

— Patience, dit Lancelot. Nous trouverons. Mais il faut aller plus loin encore. Plus bas aussi, plus en profondeur...

Jim avançait, résolu, de son pas lourd et sûr de matelot, d'homme fort et conscient de son devoir.

Il ne disait rien. Il suivait les ordres. Il remplissait sa mission et Métalikus se félicitait du choix du commandant Chris Wolf.

Tout en cheminant, les trois hommes scrutaient le plus souvent l'abîme qu'ils longeaient.

Des bruits montaient, parfois, tantôt le grondement caractéristique de l'eau tombant en cascade, tantôt des chocs émanant, soit de chutes de pierre, soit, peut-être, ils purent le croire, de heurts métalliques.

Mais le noir absolu empêchait de voir quoi que ce soit.

Ils commençaient à être las, il y avait des heures, à présent, qu'ils avaient quitté l'*Hippocampe* et la progression avait été rude.

Métalikus songeait à prendre quelque repos lorsque Igor, qui marchait intrépidement en tête, s'écria :

— Lancelot... Regarde... Un pont...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— L'élève-aspirant a raison, fit Jim. Mais c'est un pont naturel.

Ils s'approchèrent, regardèrent l'arche de pierre, étroite et torturée, qui semblait s'accrocher à la corniche et s'élançait au-dessus du gouffre noir.

Elle paraissait blême, sa nature étant sans doute de formation sédimentaire, par apport alluvionnaire et le calcaire dominant dans la masse. Des lueurs traînaient sur cet ouvrage, celui-là naturel, y éveillant comme des larves de feu.

Igor voulait s'élancer, bien que, à soixante mètres, la nuit enveloppât le pont, dont l'extrémité se perdait on ne savait où.

— Non, dit Métalikus. Tu n'en peux plus ! Et nous non plus. Nous allons nous reposer.

Igor brûlait d'aller plus avant mais, en fait, il était bien las et il fit la pause avec plaisir.

Ils se dégagèrent un peu des scaphandres mais ne tardèrent pas à les remettre.

Il ne neigeait presque plus, mais le froid était encore très vif.

On se restaura un peu et on décida de dormir. Mais à tour de rôle.

Lancelot Scott et Jim se partagèrent les premières veillées, pour laisser à Igor le temps de se reposer sérieusement.

L'adolescent s'endormit tout de suite. Lancelot veilla, ne vit rien d'anormal et, au bout de deux heures, passa la main à Jim.

Au début de la cinquième heure, le matelot réveilla Igor qui, après lui avoir souhaité bonne nuit, prit bravement sa garde.

Mais son attitude fut quelque peu insolite.

Il s'assura d'abord que Lancelot dormait vraiment, et que Jim somnait, lui aussi, dans les bras de Morphée.

Pendant quelque temps, il fit les cent pas, dans la neige qui recouvrait la corniche, observant scrupuleusement les alentours, mais ne découvrant toujours rien de suspect.

Enfin, quand il fut sûr que les deux hommes reposaient, il s'éloigna du camp, près du pont fantastique et là, il régla son poste-radio personnel, sur une longueur d'ondes particulière.

Pendant un moment, il appela, sans avoir de réponse.

Enfin, le micro grésilla et une voix, qu'il étouffa au réglage, se manifesta.

Igor commença la conversation.

Ce fut assez bref, chuchoté, en phrases rapides. Il semblait répondre à des questions que lui posait l'interlocuteur lointain.

Soudain, un véritable hurlement s'échappa de sa bouche.

Il se débattit, lâcha le poste-miniature qui lui échappa et disparut dans le gouffre, au bord duquel il se tenait toujours.

Igor roula dans la neige, se releva en criant, regarda autour de lui. Rien.

Mais, presque aussitôt, deux voix angoissées l'appelaient :

— Igor... Igor... Où es-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Lancelot et Jim, réveillés en sursaut, arrivaient à sa rencontre.

Ils le virent tituber, ouvrir des yeux effarés, brandir son fulgurant contre on ne savait quel ennemi.

Métalikus le saisit par le bras :

— Mais réponds... Qu'est-ce qu'il y a donc ? Tu as vu ?...

— Non... Non, je n'ai pas vu...

— Alors ?

— J'ai été attaqué.

— Des hommes. Parle donc...

Igor leva son beau regard pur, ce regard qui était encore presque celui d'un gosse, vers le visage impassible de Métalikus :

— Je ne sais pas, hoqueta-t-il. Tu ne vas pas me croire... Mais on m'a assailli... Par-derrière... Ou peut-être... en face de moi... Je n'ai rien vu... Je me suis tellement débattu qu'on m'a lâché... Je suis tombé dans la neige... Mais j'ai crié...

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est tout. Je suis revenu vers le camp. Vous arriviez...

Jim eut un grondement, selon son habitude :

— Fatigué, le petit... Il a des hallucinations...

Igor était furieux.

— Jim, vous n'avez pas le droit de dire cela. J'ai bien senti qu'on m'agrippait...

Et ce fut l'agression.

Jim, Métalikus, sentaient l'ennemi sur eux. Très vite, ils réagirent, frappèrent, se débattirent.

Métalikus poussa un grondement, tira son arme, et parut viser, très précisément, à travers la caverne.

Des cris, des cris inhumains, d'origine inconnue venant du fond du gouffre, répondaient aux jets de feu.

Il recula, tirant encore, créant autour de lui une auréole flamboyante, qui le protégeait.

Mais Igor et le solide Jim avaient déjà disparu, emportés on ne savait où, on ne savait comment.

Et ce fut le silence. Il n'y eut plus, devant Lancelot Scott, que les traces sur la neige, là où on avait piétiné durant ce bref combat.

Des pas. Les pas des scaphandres. D'autres pas encore. Des créatures avaient marché là. Les pieds étaient humains, assez petits. Bien nets.

— Eux, murmura Métalikus. Eux, encore...

Il regarda autour de lui.

— J'ai dû en toucher deux ou trois. Mais ils les ont emportés..., avec Jim...

Il fit effort et murmura, le cœur horriblement serré :

— ...Avec Igor.

Parce que son cœur greffé, mi-chair et mi-plastique, ne pouvait réellement pas être tout à fait une prothèse.

Ses mains tremblaient. Il avançait, chercha.

Ses yeux fantastiques, ses yeux incroyables, perçaient les ténèbres et voyaient loin, très loin.

Comme il avait vu les agresseurs, les ravisseurs de ses compagnons. Les êtres étranges déjà repérés depuis la tour des Alpes et qu'il savait être les fabricants des terribles globes rouges, ceux qui faisaient trembler la Terre, ceux qui provoquaient ce refroidissement insolite.

Mais, plus que jamais, il eut conscience de sa solitude.

Sa vivacité à la riposte, sa puissance visuelle, l'avaient provisoirement sauvé alors que ses coéquipiers étaient prisonniers.

Métalikus frissonna.

Mais il fallait lutter. Il le comprit. Il voulut être fort, dans sa solitude, comme il l'était dans ce corps semi-artificiel.

Alors, du fond de l'abîme, dans l'immensité noire, rouge, et blême, un hurlement monta, auquel d'autres hurlements répondirent. Et les échos de ces voix effrayantes se répercutèrent longuement.

Penché sur le gouffre, Métalikus cherchait à arracher ses secrets à ce domaine infernal...

DEUXIEME PARTIE

LES FAISEURS DE SEISMES

CHAPITRE VII

Il était seul. Il avançait. L'abîme s'ouvrait de part et d'autre de ce chemin vertigineux. Il n'en avait cure. Il allait.

Lancelot Scott était parti volontairement pour percer le secret des globes rouges. Il s'était lancé dans le chaos polaire, il s'était enfoncé dans les entrailles de la planète.

A présent, il n'avait encore rien découvert de positif. Mais il avait une nouvelle raison de poursuivre la terrible aventure.

Il fallait retrouver le matelot Jim Fallo. Et Igor.

L'élève-aspirant Igor Agnel, à lui confié. Igor, le frère de Corinne.

Métalikus avançait, soutenu par une volonté farouche.

Il marchait prudemment, d'abord parce que ce pont fantastique, lancé au-dessus des gouffres noirs, s'accrochant on ne savait où, était très étroit et glissant.

Ensuite parce qu'il redoutait une attaque...

Il avait un avantage sur Jim et Igor. Il voyait. Il voyait de ses yeux surprenants, qui avaient entr'aperçu des créatures et des navires spatiaux insolites. Il voyait, mais les nuées qui environnaient le pont naturel gênaient cependant sa visibilité.

Le froid sévissait et il s'était remis à neiger, ce qui rendait la progression encore plus difficile.

Métalikus pouvait donc croire qu'il marchait en plein dans un nuage de neige. Les flocons l'environnaient, tourbillonnaient autour de lui et non seulement le surplombaient, croulaient de toutes parts, mais encore ils se perdaient au-dessous de lui, vers ces abîmes que même ses regards hyper-humains ne pouvaient sonder.

A plusieurs reprises, il avait encore entendu les hurlements, sombres et rauques, se brisant lentement en échos successifs.

Scrutant les ténèbres, auditivement cette fois, il en était arrivé à penser que cette caverne était de dimensions absolument formidables.

A moins, évidemment, que ce ne fût que la première d'une chaîne de cavités sub-terrestres formant un véritable univers souterrain.

Ces hurlements étranges l'intriguaient.

— Non... Ce ne sont pas EUX. Des créatures, même venues d'un autre monde, d'une autre planète, ne sauraient crier ainsi...

Ces créatures, dont il avait une idée vague, ses visions de la clinique des Alpes demeurant malgré tout confuses et inachevées, ressemblaient bien trop aux humains. D'ailleurs, Métalikus le savait, comme tous à présent. A travers la galaxie, partout où la vie se montrait sous une forme intelligente, on retrouvait, en races incroyablement variées, le modèle unique, le moule absolu en lequel le Maître du Cosmos s'était plu à couler l'être qu'il créait à sa ressemblance spirituelle.

— Des hommes... Invisibles pour les yeux humains normaux. Ce qui demeure absolument irrationnel. Ils sont de chair et de sang, j'en jurerais. Alors ?

L'énigme l'irritait. Ils étaient là. Ils avaient attaqué. Ils avaient réussi à kidnapper Igor et Jim. Et on ne les voyait pas.

Métalikus avait voyagé à travers l'espace. Il avait, comme les pilotes, ses homologues, potassé, pendant des années, les sciences galactiques. Il savait que les êtres translucides sont extrêmement rares, et les invisibles inexistant, sinon à l'échelon microbien.

D'une énigme, il glissait vers l'autre.

— Ce ne sont donc pas eux qui hurlent ainsi. Des animaux ? C'est probable. Mais quels fauves peuvent donc vivre sous le pôle Sud ? Tout cela me semble idiot, absurde...

Il avait cru détecter également, dans ses visions, des sortes de navires.

Avait-on amené, d'une planète lointaine, une faune étrange ?

Dans quel but ? Voilà encore qui ne tenait guère debout.

Métalikus réfléchissait ainsi en avançant.

Il ne se servait plus de son fanal. A quoi bon ? Il était devenu rigoureusement nyctalope depuis l'opération réalisée par le professeur Holdwer. Il voyait. Mais, évidemment, si les ténèbres ne le gênaient pas, sa vision s'arrêtait à un mur, à un nuage, à un obstacle brisant l'élan photonique.

Dans le nuage de flocons, serrés, tournoyants, arrivant par rafales, bien à l'aise grâce au scaphandre climatisé, Lancelot Scott continuait sa route.

L'arche immense, grêle, semblait interminable, caprice fragile de la nature lancé pour aboutir on ne savait à quelle autre corniche.

De temps à autre, tout en surveillant son chemin fertile en embûches, redoutant la glissade, il cherchait à voir en bas.

Parfois, à travers les nuées, les tourbillons froids, il crut encore discerner des feux, mais c'était vague...

Finalement, il se décida à plonger encore, à descendre toujours plus profondément.

Il régla la ceinture gravitationnelle et, tel un oiseau étrange, s'élança.

Il perça la masse neigeuse, descendit, descendit...

Longtemps...

Se rapprochait-il du cœur du mystère qu'il prétendait percer ? Allait-il vers le lieu où des mains mystérieuses retenaient ses coéquipiers en captivité ? Il ne savait.

Il descendait, planant en grands cercles, afin d'embrasser la plus vaste étendue possible de l'univers cavernicole.

Maintenant, il dépassait la zone neigeuse. Il atteignait des profondeurs sans doute vertigineuses.

Métalikus estima qu'il était à plus de vingt mille mètres de la surface de la Terre, du point glacé où s'ouvrait le cratère artificiel, sortie des redoutables globes rouges.

Il pleuvait, autour de lui. Il comprit qu'à cette hauteur, la neige se résorbait, la température augmentant légèrement.

Et les myriades de gouttes se perdaient, petit à petit, s'égaillaient dans des domaines si vastes que, bientôt, alors qu'il descendait toujours, il finit par évoluer dans un milieu parfaitement sec.

Maintenant, il voyait.

Il approchait du fond de l'abîme. Une surface d'une étendue absolument impossible à déterminer. Une sorte de désert s'étendant très loin sous terre. Mais des stalagmites formidables s'y dressaient, dont certaines devaient atteindre près de mille mètres de haut.

Il y avait ainsi toute une forêt de ces aiguilles géantes, piquant vers ce ciel qui n'était qu'une voûte de pierre, sans doute à plus de dix

miles au-dessus.

Sur le sol proprement dit, Lancelot apercevait encore des rocs, des crevasses, toute une zone tourmentée, fissurée, comme si, au fur et à mesure qu'on descendait au sein de la planète Terre, on s'engageait dans un chemin d'infini, qui obligeait l'audacieux à aller plus bas, toujours et inlassablement plus bas.

Il pensa que les esprits des temps anciens n'eussent pas douté ainsi de découvrir ces enfers imaginés par leurs contemporains.

— A moins, se dit Métalikus, que d'aucuns aient vraiment visité ces lieux, et y aient trouvé en effet le domaine infernal.

La lueur rouge avait de nouveau fait son apparition. Mais très vague, très ténue, émanant de sources lointaines.

Les yeux de prothèse de Lancelot scrutaient cet horizon de cave géante.

Il se refusa à toucher tout de suite le fond du gouffre et, réglant son vol, alla se poser, tant bien que mal, sur une étroite corniche, de moins de trois mètres carrés, formée par la rupture d'une des aiguilles géantes.

Là, à trois cents mètres du sol, pour le moins, petit myrmidon perdu, il pouvait voir.

Il se reposa un peu, se dégageant du scaphandre, geste automatique des hommes volants lorsqu'ils se reposaient.

Il se détendit avec satisfaction, but une gorgée d'alcool et d'eau, respira.

Un hurlement retentit, relativement proche.

Métalikus s'aplatit sur la corniche, regarda vers le bas.

Longuement, il observa.

A l'infini, il découvrait, grâce à son exceptionnelle possibilité visuelle, ce terrain digne du chaos, fissuré, tourmenté, sillonné de fleuves inconnus, de torrents tumultueux jaillis du centre même de la planète.

D'autres fleuves coulaient, des fleuves fulgurants, des lézardes géantes ouvertes on ne savait sur quels brasiers intérieurs.

Et les stalactites formidables hérissaient leurs piliers, formant une cathédrale de cauchemar, à perte de vue.

Métalikus, la gorge sèche, découvrait ainsi le dessous du pôle, qu'aucun homme, sans doute, n'avait jamais contemplé ainsi, et qu'il n'eût pu découvrir lui-même sans le forage de l'incroyable puits-cratère pratiqué par ces êtres dont on ne savait rien, sinon qu'ils étaient les promoteurs des terrifiants globes rouges.

Soudain, il crut que la fatigue lui jouait un tour.

En dépit de son organisme semi-métallique, il demeurerait un pauvre humain soumis aux vicissitudes physiques, et il se sentait très las de cette randonnée cavernicole, dans de telles conditions.

— Je me suis trompé... Les rochers ne bougent pas...

Cela bougeait, cependant.

Passionné par ce qu'il découvrait, il s'avança à l'extrême et crut voir une ombre immense qui se déplaçait.

Un humain ? Sûrement pas, même si les lueurs rouges qui régnaient déformaient son ombre.

Ni même un groupe d'hommes. Et cela n'évoquait pas non plus une machine quelconque.

Lancelot Scott se risqua. Il régla son sustentateur et, soutenu par sa ceinture, prit son vol de nouveau.

Il cherchait, tout en progressant, à se défilier aux regards et il tournait autour des immenses aiguilles de roc.

C'est ainsi qu'il revit l'ombre immense.

Lourde, maladroite, pesante, gauche, la bête avançait.

C'était une bête. Un animal impensable. Et cependant Lancelot Scott l'identifia tout de suite :

— Un stégosaure !

Un des ces rescapés de la préhistoire comme on en avait quelquefois signalé au cours des âges. Un de ces monstres abrutis, ancêtres des reptiles, cuirassé par la nature, cornu et fourchu, et d'ailleurs totalement stupide.

Métalikus ne l'ignorait pas, à plusieurs reprises, tous les trois ou quatre siècles, un de ces géants sans intelligence, sans l'instinct évolué des animaux contemporains, s'était manifesté, sortant de son trou, ou de son océan, à la suite de quelque mouvement tellurique.

Ils avaient ainsi donné naissance aux légendes des dragons, des chimères, des hippogriffes, des harpies et autres griffons.

Naturellement, on avait ironisé sur tous ceux qui les avaient entr'aperçus, dans tous les pays, à toutes les époques de l'évolution humaine.

Près de deux siècles plus tôt, un de ces survivants millénaires s'ébattait dans un lac écossais, et le monde entier en avait fait des gorges chaudes.

Et pourtant...

— Il y en a donc encore quelques-uns... Alors qu'on n'y croyait pas plus que mille ans plus tôt, lorsque les premiers visiteurs extra-terrestres apparurent avec ce qu'on nomma les soucoupes volantes...

Mais le cours de ses réflexions changea tout à coup.

Ce n'était plus le moment d'ironiser sur la carence mentale de ses co-planétriotes, sceptiques de nature, et qui ne croient jamais qu'à ce qu'ils voient. Et encore.

Parce que l'animal, stégosaure ou non, vestige préhistorique en marche, montrait un comportement bizarre.

Il avançait comme si on le talonnait par instants, comme si

quelque bouvier gigantesque lui cinglait les écailles à coups de fouet.

On sentait qu'il était poussé, puis retenu, que sa démarche était en quelque sorte canalisée.

— On jurerait un cheval de trait fantastique, avec des œillères, un licol, un mors... Ah ! ça. Qui peut atteler une telle créature ?

Métalikus fouillait la caverne de ses yeux exceptionnels.

Il lui parut que la tête énorme et cornue était ramenée au sol, qu'on obligeait le monstre à fouiller du groin, comme une truie titanessue lancée à la recherche d'on n'osait imaginer quelles truffes.

Si Lancelot avait encore eu le sens de l'humour, cela l'eût quelque peu diverti.

Mais, depuis le drame du VZ-79, depuis qu'il n'avait plus qu'un visage factice, un corps à demi de synthèse, depuis qu'il avait dû se séparer de Corinne, il ne savait plus rire.

Il observait. Il voulait comprendre.

Le stégosaure avançait, avec une répugnance visible, vers une lézarde brûlante d'où jaillissaient des lueurs caractéristiques.

Lancelot eût juré qu'on l'obligeait à avancer, alors que, si borné fût-il, un tel animal se rendait compte du danger.

Finalement, comme propulsé, il heurta des naseaux le bord de la crevasse de feu.

Alors, douloureusement atteint, il hurla.

Et Métalikus comprit l'origine de ces grands cris tragiques, lugubres, qui avaient si souvent traversé la caverne et éveillé des échos interminables et douloureux.

Maintenant, le stégosaure reculait, geignant sinistrement, le mufle roussi, se léchant péniblement d'une langue râpeuse, verdâtre, immonde.

Mais ce qui suivit fit bondir Métalikus, lequel venait de s'accrocher au sommet d'une aiguille rocheuse, pour mieux voir, au risque d'être lui-même à découvert.

Un sillon se creusait, devant le monstre préhistorique, à l'endroit même où il avait été brûlé.

Un sillon parfaitement droit, rectiligne rigoureusement et qui, évidemment, ne pouvait être l'œuvre de la nature.

Métalikus se rendait parfaitement compte d'une chose : un autre que lui, assistant à la scène, eût parfaitement vu le stégosaure, la lézarde de feu, et le sillon en voie d'achèvement, sur plusieurs dizaines de mètres.

Mais quelque chose eût alors échappé à une vue purement humaine.

L'instrument géant qui creusait le sillon.

Il réalisait. Il voyait cette sorte de coin renversé, haut de cinq à six mètres environ qui avançait, propulsé par une force totalement

inconnue, creusait la terre, la forçait à s'ouvrir, créant une brèche formidable.

Et de cette brèche, des flammes montaient. Métalikus vit même un véritable flux de laves.

Un fleuve flamboyant commençait à se répandre.

— On dirait... On dirait qu'on torture la Terre pour lui arracher son sang...

Et c'était cela, en effet.

Mais Métalikus avait un avantage sur le commun des mortels. *Il voyait* le coin renversé, cette sorte de pyramide tenue on ne savait comment et qui formait soc, qui forçait le sol à s'ouvrir toujours plus largement à l'endroit où la bête mystérieusement asservie s'était brûlé le museau.

Or, la nature même de l'instrument rappelait sans ambages celle des astronefs mystérieux qu'il avait détectés, depuis la tour-clinique des Alpes.

Le coin était taillé dans une matière indéterminable, comme les navires spatiaux, comme ceux qui les montaient.

Tout ce que les humains niaient, ne les ayant jamais vus, à l'exception du seul Lancelot Scott.

Des idées folles passèrent en lui.

— Il me semble, murmura-t-il, il me semble que je commence à comprendre...

A ce moment, un vol lourd, formidable, passa sur lui.

Il leva les yeux, vit ce qui pouvait passer pour un oiseau.

Mais quel oiseau !...

Un géant de dix mètres d'envergure, une sorte de saurien mitigé de chauve-souris, dont les ailes vampiriques battaient en cadence de leurs membranes tendues sur les doigts de ce qui évoquait une main hideuse.

La bête volante tournoyait, affolante, et Métalikus, reconnaissant un contemporain du stégosaure, voulut éviter le péril.

Le monstre l'avait aperçu. Lancelot tira son fulgurant et, pour être prêt à se battre, embraya le petit moteur de sa ceinture, quitta l'aiguille, et s'envola, à son tour, sous le ciel de pierre...

CHAPITRE VIII

Lancelot ne pouvait évoluer très vite avec son système sustentateur prévu pour des randonnées assez longues, mais à allure modérée.

Par bonheur, l'animal volant, sans doute voisin du ptérodactyle, ne se déplaçait pas très rapidement lui-même et son vol lourd, maladroit, permettait à l'homme sinon toujours de le distancer, du moins d'effectuer des mouvements tournants, des volte-face, qui le mettaient hors de portée.

Certes, Métalikus était fasciné.

Cette irruption au centre de la Terre lui permettait de retrouver toute une faune réputée fossile qui, cependant, avait résisté aux millénaires, et demeurait pratiquement inconnue de l'humanité planétaire.

Plus d'un savant eût été fou de joie. Lancelot Scott, lui, ne songeait qu'à deux choses.

Tout d'abord, échapper à cet être volant, dont la rencontre était pour le moins fâcheuse.

Ensuite, tout en se déplaçant dans ce milieu fantastique, il en arrivait à ne pas regretter ce genre d'incident, en raison de ce que son vol forcé l'obligeait à découvrir.

Il survolait la caverne en tous sens, un peu au hasard, cherchant

en permanence à dépister le démon volant qui le poursuivait, peut-être sans hargne, plutôt, semblait-il, avec la curiosité d'un animal qui se croit seul de son espèce, qui en est peut-être le dernier représentant, et qui découvre tout à coup une créature inconnue qui, à la rigueur, évoque un congénère possible.

Mais Lancelot, au-delà des joies de la paléontologie, voyait bien autre chose, qui avait nettement rapport à sa mission.

D'abord, il percevait fréquemment les longs hurlements sinistres qui, il le savait maintenant, n'étaient que des cris de douleur.

Le stégosaure n'était pas seul au fond du gouffre. Plusieurs autres, beaucoup d'autres rescapés du monde préhistorique, y vivaient encore, et subissaient, ce qui était le plus affolant, un sort semblable.

Voletant en cercle, en zigzag, en spirale, fuyant toujours sous l'ombre des grandes ailes du vampire, Métalikus apercevait çà et là, dans des tourbillons de vapeurs, dans des gerbes de feu, les formes plus ou moins précises des vieux géants qui avaient hanté la Terre, et qui finissaient misérablement dans ses entrailles.

Mais il n'étaient pas libres, ils n'erraient pas à leur gré.

La force inconnue, invisible, mais omniprésente, impitoyable, les traînait comme des esclaves, leur amenait le mufle au ras du sol et, dès qu'ils réagissaient, dès qu'ils beuglaient lugubrement en se brûlant les naseaux, les coins formidables entraient en action.

Ils venaient on ne savait comment. Mais ils étaient là.

Visibles pour des yeux comme ceux de Métalikus, ils lui semblaient être des instruments-fantômes et il ne pouvait douter qu'ils fussent de même origine que les créatures et les engins qui lui étaient apparus depuis la tour-clinique des Alpes.

Des fantômes, c'était bien cela.

D'une transparence sans doute parfaite, ils ne pouvaient être réfléchis sur une rétine normale, alors que, par le truchement des bélinos oculaires de Lancelot, ils apparaissaient translucides, mais assez nets dans leur forme caractéristique.

Pointe en bas, ils étaient soit coniques, soit pyramidaux.

Ainsi que le premier qu'il avait aperçu, ils se matérialisaient juste à l'endroit où le monstre enchaîné avait crié et ils perforaient littéralement le sol tourmenté, échancrant les crevasses déjà existantes, libérant une formidable quantité de flammes et de vapeurs.

Lancelot était tellement intéressé par ce qu'il découvrait qu'à plusieurs reprises, tournant sur place pour mieux voir en dépit des nuages épais qui montaient dans l'ambiance lourde, il faillit être rejoint par son poursuivant qui ne le lâchait pas, s'obstinant à chercher à le rejoindre avec une stupidité d'animal à cerveau réduit.

Deux fois, pour le faire reculer, Lancelot usa de son fulgurant.

La première lance de feu manqua la bête, parut lui faire peur,

mais elle revint à la charge après un tour sur elle-même.

La seconde fois, Lancelot, malgré lui, s'écria :

— Touché !...

Il entendit un cri strident et le ptérodactyle ou assimilé battit de ses ailes membraneuses, se débattit, tourna encore, et revint, buté, vers l'homme volant.

Lancelot, lui échappa encore, fila au-dessus d'un groupe de monstres qui gémissaient, se léchaient, creusaient rageusement le sol de leurs pattes griffues, souffrant de nombreuses brûlures, alors qu'on voyait les coins-fantômes poursuivre leur étrange besogne et continuer à éventrer ce sol qui paraissait recouvrir une poche au moins du feu central de la planète Terre.

— Encore qu'on ne soit pas très profondément enfoncé sous le niveau du sol, pensait Lancelot, il y a par ici des réserves inconnues de thermie naturelle, du fer en fusion en quantités formidables...

Or, aucun doute ne lui était possible, c'était ce feu, cette énergie, cette chaleur, qu'une puissance inconnaissable était en train de récupérer, en se servant des malheureux animaux préhistoriques, asservis tels des porcs lancés sur la piste des truffes, mais sur un mode bien plus cruel.

— Mais qui sont-ils ?

Cela le torturait. Il faisait un rapprochement évident avec le mystère des globes rouges, avec la disparition de Jim et du jeune Igor.

— Et surtout : où sont-ils ?

Car on ne voyait rien, sinon les instruments immenses au travail, creusant toujours les sillons infernaux.

Soudain, Lancelot eut peur.

Il s'intéressait prodigieusement à ses découvertes. Il cherchait à comprendre. Il en négligeait son poursuivant qui, lui, ne s'inquiétait que de sa proie éventuelle.

Métalikus sentit soudain sur lui, les lourdes ailes et, à portée, il leva le bras et tira.

La bête cria encore, fit un bond dans le ciel de la caverne et son aile fouetta littéralement l'homme volant, qu'elle déséquilibra.

Métalikus tournoya sur lui-même, sentit le vertige le dominer, ne sut ce qu'il faisait pendant quelques instants.

Cela allait si vite, le trouble était si puissant qu'il n'avait même plus le temps d'être épouvanté, ne réfléchissant plus.

Il heurta une surface dure, comprit qu'il touchait une aiguille de pierre, se cramponna, un peu au hasard, ses mains saignant sous les mouffes.

L'énorme être volant tournait au-dessus de lui.

Métalikus ajusta son fulgurant. Stable, il était mieux placé pour viser, avait plus de chance de diriger le trait de feu vers le cœur.

Un hurlement éclata, au-dessous de lui, et ce hurlement fit tressauter l'ennemi en plein vol.

Métalikus, instinctivement, regarda vers le bas.

Un énorme corps, tenant du diplodocus, massif et sans grâce, se débattait, sa tête, après un cou serpentin, venant d'être mise en contact avec une mince fissure d'où jaillissaient des flammes.

Aussitôt, un coin-fantôme se matérialisait et traçait un sillon interminable.

Il y eut une véritable explosion de feu.

Métalikus, sur l'étroite plate-forme de pierre où il venait d'échouer, fut rejeté en arrière.

Il lui sembla qu'un volcan s'ouvrait et sans doute était-ce à peu près cela, sur un mode réduit.

Il vit, comme dans un cauchemar, son ennemi, placé au-dessus du sillon qui s'embrasait, se calcinait d'un seul coup, et tombait comme une feuille morte.

En bas, le diplodocus, aveuglé, affolé, râlait sa souffrance.

Mais la chaleur devenait insoutenable et les flammes, qui montaient en tourbillons, passaient à quelques mètres seulement de l'endroit heureusement surélevé où était tombé Lancelot.

— Je vais cuire, si je reste là...

Il régla sa ceinture, le cœur un peu serré.

Dans le choc, le système anti-gravitationnel n'avait-il pas été démantibulé ?

Il respira en le sentant réagir aux commandes. Il donna le point d'envol et, tout de suite, se vit entouré par le feu, l'aiguille étant près du point d'intersection de deux sillons creusés par les instruments mystérieux.

Deux crevasses immenses se formaient et il en jaillissait des gerbes incroyables de feu.

Métalikus respira fortement, prit son élan, et fonça le plus haut qu'il put.

Heureusement, le matériel résista. Il sentit sur lui, sur la combinaison-scaphandre de nylon blindé, le baiser terrible de la chaleur, mais il domina bientôt l'ensemble.

La caverne, à perte de vue, semblait embrasée, mais naturellement les fumées gênaient beaucoup la visibilité.

Il repartit, un peu au hasard, cherchant à dominer au maximum l'ensemble de la caverne, où ces singuliers travaux, accomplis par des volontés indéterminables, créaient une ambiance intenable.

Et soudain, à travers même son armure, il sentit la fraîcheur.

Il comprit qu'un courant d'air froid réussissait à traverser cet antre géant d'où on extrayait le feu.

— Il faut, pensa-t-il, que la source de froid soit bien puissante

pour que Je puisse la ressentir...

Il chercha. Il voleta, il tournoya encore...

Il réussit à situer le passage du gigantesque courant d'air et y fut aidé en regardant la voûte nuageuse qui se formait sous la crypte titanesque.

Le passage du courant froid et la direction de ce vent inconnu s'y manifestaient très nettement.

Surplombant le terrain chaotique, avec les grands sillons de feu demeurant bien droits (et donc évidemment façonnés par une main qui n'était pas celle de la nature) Métalikus fonça dans le couloir d'air frais.

Il vola une bonne heure avant d'apercevoir, alors que les nuées se dissipaient de plus en plus que, non seulement de ce côté on ne travaillait plus le sol, que le labour fulgurant ne se manifestait plus, mais encore, que la température extérieure fraîchissait de façon importante.

Il retrouva les légers flocons dansant sous la voûte, il aperçut de nouveau les aiguilles de glace, succédant aux aiguilles de pierre.

C'était un autre domaine, une autre zone, aussi glacée que la précédente était fulgurante.

Lancelot ne fut pas surpris d'entrevoir des blocs blanchâtres, toutes les eaux souterraines se solidifiant dans cet immense réfrigérateur.

La vision était autre.

Après les formes noires issant des mouvements de feu, après les bêtes esclaves gémissantes et asservies, c'était le domaine du silence, de la mort froide, d'un blanc livide impressionnant.

Métalikus était bien las de ce vol bizarre, la position de l'homme soutenu par la ceinture créant souvent des crampes, des inconvénients musculaires ou osseux.

Or, malgré tout, Lancelot était encore, pour la plus grande partie de son corps, un être de chair.

Il ne fut pas fâché de repérer un iceberg souterrain dont le sommet à peu près plat lui parut un refuge, du moins provisoire.

Il y descendit, s'y posa. Là, il échancra sa combinaison, épuisé par l'aération interne du casque. L'air vif le cingla, le revigora.

Il croqua des vitamines, il but un peu d'eau alcoolisée. Il se détendit.

Et s'endormit.

A son réveil, il crut qu'il traversait un cauchemar.

Devant lui, mais très loin, au fond de la caverne, il découvrait une sorte d'écran rouge, qui tranchait avec l'ensemble froid, blanchâtre étonnamment silencieux.

Métalikus se redressa, fit quelques pas sur la montagne de glace.

Il regardait.

Sa vue d'exception lui permettait d'observer en détails et ce qu'il voyait était fascinant.

Une masse rougeâtre, éclatante, paraissait osciller sous le ciel de pierre. Encore informe, elle émanait visiblement de nombreuses sources et, en quelques secondes, Métalikus situa ces sources.

Selon un processus qui lui échappait, les feux émanant des sillons creusés là-bas, les sillons géants qui libéraient le feu central, étaient en quelque sorte canalisés en une sorte de magma fulgurant, maintenu constant par un procédé évidemment physique, mais échappant aux normes humaines.

Il en oublia de refermer son armure. Il resta là, debout, campé sur ses jambes, ne perdant rien du spectacle qui devait se dérouler à plusieurs milliers de mètres de lui.

Petit à petit, le conglomerat flamboyant prenait une forme plus précise, moins anarchique.

Selon la grande loi cosmique, cela façonnait un cercle, aux yeux de Lancelot. C'est-à-dire, évidemment, une sphère, vue de face.

Cette sphère de feu se perfectionnait et, les dents serrées, envahi d'une émotion profonde, il comprit.

Ce qu'il voyait naître devant lui, c'était un des globes rouges, un de ces globes rouges qui intriguaient tant les humains des trois planètes, un de ces globes de feu qui avaient broyé l'astronef VZ-79, et indirectement fait de Lancelot Scott, fiancé de Corinne, le malheureux semi-humain qui n'était plus que Métalikus.

Il ne bougeait pas. Il regardait.

Il sentit, autour de lui, des courants qui se créaient. Il vit se former, sur la voûte de pierre, de véritables fleuves de glace qui paraissaient adhérer au sommet de la crypte, des fleuves gelés que, ainsi, il voyait *par en dessous*.

Il regarda tout cela. Il réfléchit. Il comprit.

La force inconnue captait le froid pour envelopper le feu et c'était un globe flamboyant qui se constituait, puis qu'on bloquait (par quel moyen fantastique ?) dans une sphère glacée, une sphère creuse.

Bientôt, il ne douta plus. Du réservoir glacé dans lequel il se trouvait, on aspirait le froid, afin de mettre la chaleur en réserve.

Et le globe rouge fut terminé.

Il le vit, de loin, il le reconnut, il ne s'étonna pas de le voir, tout à coup se mettre en marche tout seul, filer vers le fond de la caverne et disparaître.

Lancelot pensa qu'il avait filé par le cratère artificiel et que, à présent, il s'évadait au-dessus de la Terre, par le pôle Sud, qu'il partait à travers l'espace, pour une destination inconnue.

Il pensa que, de l'*Hippocampe*, on l'avait peut-être aperçu.

Et c'était pour le constituer, ce globe rouge, qu'on avait domestiqué les derniers monstres préhistoriques, creusé des sillons de feu, provoqué, par le passage des courants froids, de ces fleuves de glace qui stagnaient maintenant au plafond de la caverne .

Lancelot soudain, tressaillit.

On l'appelait.

Nulle voix ne frappait ses oreilles et sa radio, avec laquelle il avait vainement, à plusieurs reprises, tenté de communiquer soit avec le commandant Chris Wolf, soit avec ses compagnons disparus, demeurait absolument muette.

Non. L'appel était intérieur. Vraisemblablement d'ordre psychique, ou plutôt télépathique.

Métalikus crispa sa main sur son arme, pivota sur ses talons.

Ils étaient là.

Il les reconnut. Ceux qui venaient d'ailleurs. Ceux qu'il avait déjà repérés depuis son observatoire des Alpes.

Il les voyait très bien. Mais ils étaient translucides, comme les instruments géants qui labouraient le sol des grandes cavernes, pour en extraire le feu.

Ils avançaient, lentement, et Métalikus les détaillait, voyait qu'ils étaient incontestablement des humanoïdes, bien qu'ils lui apparaissaient, par la déformation optique, quelque peu stylisés dans leurs silhouettes.

Au fond de lui, la voix se fit de nouveau entendre :

— Ne craignez rien ! Nous ne sommes pas vos ennemis ! Nous ne voulions pas entrer en contact avec les hommes de la Terre. Mais puisque vous avez réussi à venir jusqu'ici, puisque vous avez vu ce que nous y faisions, il vaut mieux, sans doute, que nous vous parlions.

Lancelot remit l'arme à sa ceinture et, simplement, alla vers eux.

CHAPITRE IX

Des spectres ?... Peut-être.

Lancelot n'était plus sûr, mais plus sûr du tout, de se trouver face à des êtres de chair, en dépit de leur apparence nettement androïde.

Mais il voulait se rendre compte, aller jusqu'au bout et, puisque la voix mystérieuse résonnait en lui, montrer qu'il n'avait pas d'intentions délibérément hostiles.

Il n'était qu'à six pas lorsque la voix se manifesta de nouveau :

— Halte... Arrêtez-vous !

Il obéit, demeura sur place. Il les regardait.

Sept ou huit créatures de nature humaine, du moins, quant à la silhouette. Mais plutôt des fantômes que des humains. Translucides, imprécis, ils étaient évidemment ceux qui maniaient les coins géants, ceux qui montaient les astronefs aperçus par ses yeux de synthèse.

Il parla, instinctivement :

— Qui êtes-vous ?

Il s'aperçut qu'il avait élevé la voix. Un des êtres le fixa et il lui parut que ses lèvres remuaient. Mais aucun son n'en sortait.

Par contre, il entendait la réponse en lui :

— Vous pouvez parler tout haut, ou simplement penser. Nous vous entendons, grâce à nos appareils télépathiques. Nous savons qu'il est plus aisé à nos interlocuteurs de se servir de leur appareil vocal,

c'est moins fatigant.

Métalikus se sentait mal à l'aise, un peu irrité.

— Puisque vous êtes là, puisque vous m'entendez...

— Pardon, reprit l'être sans voix, nous vous entendons, mais nous ne sommes pas là.

Et Métalikus eut l'impression que les autres spectres se divertissaient, qu'ils riaient. Il n'entendait pas les rires, mais il voyait les faciès-fantômes distendus par une certaine gaieté et cela l'exaspéra.

Il voulut avancer encore. La voix répéta :

— Mais non..., ne cherchez pas à nous toucher ! Nous ne sommes pas là... Faut-il vous le répéter ?

Lancelot hésita une seconde.

— Est-ce une ironie ? Elle ne me plaît guère.

— Je vais d'abord répondre à votre première question. Qui nous sommes ? Les Kob. Cela ne vous dit rien. J'essaie d'ailleurs simplement de transcrire, de traduire pour vous, le vocable humain le plus aisé. Sachez que nous habitons le monde du Scorpion, une planète ignorée de vous, et sans doute de tous les Galaxiens.

— Cette planète ?...

— Kob.

— Bien. Vous venez de là-bas ? Dans quel but ?

Il perçut une certaine gêne chez l'interlocuteur, tant les transmissions télépathiques exprimaient subtilement les sentiments :

— Nous ne venons pas de là-bas. *Nous sommes sur Kob.*

— Hein ?

— Ce que vous voyez..., ce n'est pas nous. C'est seulement une projection de nous. Car nous sommes – sur Kob – semblables à vous, à tous les hommes de l'Univers. Nos savants, pour les transmissions à grande distance, après tant d'accidents d'astronefs, après les drames subspatiaux, après tant d'échecs, et surtout en raison de distances à peu près infranchissables, ont cherché, et trouvé. Ils projettent, de nous-mêmes, ce que vous appelleriez un double, un ectoplasme (je viens de lire le mot dans votre subconscient). Il en est de même pour les vaisseaux qui transportent nos outils et ces autres nous-mêmes...

Métalikus s'était repris, après l'émotion des premiers instants :

— Et j'imagine que c'est encore de cette projection, de cette sorte de matière transmutée que procèdent les instruments formidables avec lesquels vous déchirez le sous-sol de notre planète-patrie ?

— Oui, très exactement.

— Et que vous provoquez, gronda Lancelot qui sentait la moutarde lui monter au nez, des séismes, des cataclysmes, des naufrages, enfin je ne sais combien de catastrophes, sans compter la glaciation incompréhensible, du moins jusqu'à maintenant, parce que je commence à comprendre...

— Que comprenez-vous, homme de la Terre ?

— Que vous êtes en train d'épuiser notre feu central, le potentiel de thermie naturelle qui couve dans les profondeurs de notre monde et en assure l'équilibre atmosphérique en le maintenant à chaleur convenable.

Cette fois, l'interlocuteur se tut et parut regarder les autres Kob.

— Alors ? insista Lancelot, que pouvez-vous me répondre ?

Le Kob délégué eut un geste bien humain, un léger haussement d'épaules avec un mouvement évasif de la main.

— Deux choses : tout d'abord, que nous rendons hommage à votre intelligence. Vous avez vu juste : nous creusons votre sous-sol pour en extirper le feu. Ensuite..., ensuite, pardonnez-nous, nous ne sommes pas vos ennemis.

— Mais les ennemis de ma planète, cria Lancelot.

Il vit que tous les Kob semblaient protester à la fois et perçut une sorte d'émission -complexe, faite des pensées multiples des Kob qui refusaient tous d'admettre cet état de fait.

— Non..., pas des ennemis..., nous n'en voulons pas aux Terriens... Les Kob sont pacifiques par excellence... Nécessité absolue... Le feu...

Lancelot, du geste, arrêta ce flux.

— Je vous en prie... Vous m'étourdissez. Moi, je constate une chose : c'est que vous êtes responsables de la formation de ces globes rouges qui nous intriguent depuis des mois. Ensuite, que, pour ce faire, vous provoquez chez nous des dégâts considérables...

Il y eut un petit temps et le Kob héraut reprit :

— C'est vrai et je vous comprends. Mais il faut nous comprendre, ami de la Terre. Il faudrait que tous vos coplanétristes nous comprennent également. Si nous n'agissons pas ainsi, notre monde, la planète Kob, va mourir...

— Mourir ?

— Oui. Notre thermie centrale est épuisée, presque totalement, pour une raison inconnue. Sans doute ce qui s'est passé sur votre satellite que vous appelez la Lune. Si nous n'y mettons bon ordre, avant un demi-siècle, de votre temps, Kob sera, non plus un monde fertile comme il l'a été, mais une autre Lune, désolée, sans atmosphère, dévastée, et peuplée seulement de cadavres qui descendront lentement à l'état des fossiles...

— C'est donc pour cela que vous venez...

— Chercher ici ce qui nous manque. Oui, nous avons sondé une grande partie du cosmos. La planète Terre nous a paru posséder encore la pyrosphère la plus riche au point de vue thermique. Nous avons mis au point un certain nombre de procédés et, finalement, nous avons eu la chance de découvrir un groupe d'animaux

souterrains...

— Totalement ignorés de nous, d'ailleurs.

— Nous, nous les avons asservis. Ils nous servent de rabatteurs. Dès qu'ils sont en contact avec le feu que nous leur faisons chercher, leurs réactions nous renseignent...

— Je passe sur la cruauté du procédé, ricana Métalikus.

— Nous n'avions pas le choix, fit le Kob avec une certaine hauteur. Et nous ne nous en prenons pas aux humains. Seulement aux animaux.

— Sans doute parce que même à l'échelon de nos monstres préhistoriques, ils demeurent moins habilités à se défendre que les hommes.

— Je vois, dit le Kob après une hésitation, que votre ton aigre révèle que nous ne nous entendons guère...

Alors Métalikus explosa.

Farouchement, il narra l'aventure de VZ-79, la poursuite des globes rouges, l'agression au-dessus de la vallée de la Bièvre, la catastrophe finalement, ce qui lui était arrivé à lui-même.

— Comprenez-vous, lança-t-il enfin, que vous êtes, que vous l'admettiez ou non, nos ennemis, que j'aie été choisi pour vous mettre hors d'état de nuire, parce que je suis le seul à vous avoir repérés...

Les Kob étaient immobiles, silencieux. Nul message télépathique ne parvenait plus à Lancelot.

C'était tellement impressionnant, cette présence, du moins, cette vision, de ces sept ou huit personnages translucides, qui, maintenant, n'émettaient plus rien, et le fixaient de leurs yeux sans ombres, dans des visages sans relief.

Lancelot, à bout de nerfs, hurla :

— Mais répondez... Dites quelque chose ? Reconnaissez que vous avez dévasté la Terre..., que vous lui volez sa chaleur interne...

La voix répliqua :

— Oh !... Avant que nous n'épuisions votre pyrosphère, il y aura longtemps que nous aurons réchauffé la nôtre, et les accidents que nous déplorons, croyez-le, autant que vous, auront cessé sans velléité de retour.

Les yeux froids de Lancelot contemplaient les Kob.

Son visage, évidemment, n'exprimait rien, sinon par la crispation de la mâchoire, seule partie charnelle de ce qui avait été la face de Lancelot Scott.

Mais la colère qui bouillonnait en lui était parfaitement perçue, semblait-il, de ses curieux interlocuteurs.

— Calmez-vous, je vous prie...

Il s'étonna. La voix – intérieure – n'était plus la même.

Instinctivement, il chercha, et trouva, qui avait parlé ainsi.

Sa surprise fut grande. La silhouette, qu'il n'avait pas particulièrement détaillée parmi les Kob, semblait plus frêle, plus gracieuse que les autres.

Le Kob en question se rendit compte parfaitement du contact :

— Oui. Je suis une femme. Alyka, de la planète Kob. Et comme toutes les femmes de l'univers, je suis peut-être mieux qualifiée que mes camarades pour vous comprendre, pour comprendre les souffrances dont nous sommes indirectement responsables...

— Indirectement ? Voilà qui est fort. Mais vous provoquez des séismes, vous glacez les océans, vous nous fabriquez des tremblements de terre, et vous prétendez...

— Ami de la Terre...

— Je ne suis pas votre ami.

Cette fois, il sentit, nettement, l'hostilité générale.

Mais il n'en avait cure. Il avait déjà porté la main à sa ceinture, saisit son fulgurant.

— Je vous ai dit, fit la voix du Kob interprète, que nous n'étions pas là, mais à un nombre impressionnant d'années de lumière. Notre apparence...

— Me prenez-vous pour un idiot ? répliqua Métalikus. J'admets que c'est seulement votre projection qui est ici, puisque les voyages spatiaux et subspatiaux vous sont interdits, ou que vous avez préféré les éviter. Mais il n'en est pas moins vrai que vos « dites projections » sont tangibles. Ce n'est pas avec un film, en relief ou non, que vous creusez le sol, créant des fissures formidables... Ce n'est pas non plus avec des fantômes que vous nous avez attaqués, que vous avez ravis mes deux camarades. Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait ?...

De nouveau, le silence.

Le Kob héraut fit un pas.

— Il est vrai, émit-il, que tout cela est cruel, et nous dépasse. Mais vous êtes un homme exceptionnel... Voulez-vous me donner la main ? Je sais que ce geste, pour vous, Terriens, est hautement symbolique...

Lancelot hésita, mais il cherchait en même temps à brouiller ses pensées, qui, d'ailleurs, tourbillonnaient.

Il redoutait surtout que les autres, avec leurs facultés exceptionnelles, ne puissent lire en lui, ce qu'il ressentait, ce qu'il redoutait, ce qu'il préparait.

— Nous voulions simplement faire amitié avec vous, avec les Terriens. Réparer dans la mesure du possible le mal que nous vous avons fait. Et j'ai à cœur de vous prouver simplement que vous ne vous trompez guère. Il y a ici, non nos personnes, mais tangiblement « quelque chose », de nous. Ainsi, quand nous avons enlevé vos camarades, vous avez traumatisé deux d'entre nous.

— Je m'en suis rendu compte. J'ai été seulement surpris de ne pas

trouver de cadavres, ni de blessés. Ni même une trace de sang. Mais la neige était piétinée. Si bien que je savais ne pas avoir affaire à des spectres.

— Alors, insista le Kob, la main ?...

Il la tendit.

En Métalikus, les pensées filèrent à une vitesse folle.

Naturellement, d'abord, en raison de la tension qui était la sienne, et parce qu'il voulait toujours se dérober à l'introspection télépathique.

Lancelot accepta la main qu'on lui tendait, bien qu'intimement persuadé qu'il s'agissait d'un piège.

Alors, très simplement, il répondit à l'invite. Il prit la main du Kob, la main translucide et fantôme, mais malléable, mais vivante quoique froide.

Seulement il la prit de la main gauche. De sa main synthétique.

Le Kob serra ces doigts artificiels, parut légèrement surpris.

Le rire de Métalikus sonna :

— Traître !...

Et sa Jambe droite, sa jambe de métal, se détendit si violemment qu'elle envoya voltiger le félon, parmi les blocs de glace où son fantôme semi-matériel s'écroula.

Lancelot, très vite, pensait que, là-bas, quelque part dans la constellation du Scorpion, un corps humain, le support de cet ectoplasme, venait d'être violemment traumatisé par ses soins.

Parce que l'autre avait tenté de le réduire, en envoyant en lui un formidable fluide, probablement électro-magnétique, une force non naturelle, mais adjointe aux projections vivantes des Kob, d'un monde en l'autre.

Fluide qui eut inmanquablement foudroyé ou du moins assommé, un homme normal.

Mais qui s'était perdu dans le plastique et le métal constituant le membre synthétique, les médecins de Métalikus ayant, entre autres, prévu les cas possibles d'électrolyse à tous les degrés, et l'ayant immunisé par prévention.

Les Kob furent stupéfaits, et ne réagirent qu'à retardement.

Métalikus bondissait, enjambait le corps de celui qu'il venait de déséquilibrer.

Et, d'un seul coup de pouce au bouton de sa ceinture, il prenait son vol.

Non pas seul.

Lancé comme une catapulte dans le groupe des spectres, il enlaçait l'un d'entre eux, le plus fragile – Alyka – l'enlevait, fonçait déjà vers la voûte où se glaçaient des fleuves entiers, et se perdait dans l'immensité de la vaste caverne, avant que les Kob aient eu assez

de réaction pour se lancer à sa poursuite...

CHAPITRE X

Lancelot et Alyka se regardaient.

Elle était sa captive. Il l'avait ravie, à la barbe, si on peut dire, des Kob, profitant de l'incontestable supériorité qu'il conservait sur eux en raison, d'abord de sa nature exceptionnelle, ensuite des nombreux handicaps que leur position particulière « inter-monde » leur faisait subir.

Ils n'avaient pu le poursuivre, n'étant pas munis de sustentateurs. Lancelot avait filé, après avoir déséquilibré celui qui voulait si perfidement le neutraliser. Et Alyka, surprise, mal à l'aise dans sa forme extérieure à elle-même, était tombée assez aisément entre ses mains.

Pendant une demi-heure, il avait filé le long de la voûte, parmi les stalagmites formidables, les grandes aiguilles qui tombaient, émanant de ces fleuves glacés créés par les courants froids dont les Kob se servaient pour leurs expériences souterraines.

Puis, repérant un lieu qu'il jugeait propice, loin des Kob, loin des monstres asservis et hurlants, ne voyant ni astronefs-fantômes ni coins translucides, il descendait, se posait, libérait enfin celle qu'il maintenait contre lui et qui n'avait plus bougé depuis le départ, comprenant bien que toute résistance eût été dangereuse, un faux mouvement la précipitant immanquablement en bas, au fond de la

caverne.

C'était encore les grottes immenses, mais loin des torrents de feu.

Là, le froid régnait, et régnait seul.

Lancelot, épuisé par cette randonnée aérienne en soutenant le poids d'Alyka (ou de la forme translucide d'Alyka) n'était pas fâché de se reposer un peu.

Pendant le vol, leurs pensées s'étaient curieusement interpénétrées.

Il n'avait rien dit et il s'était trouvé dans cet état d'esprit spécial où l'homme prétend « ne pas penser », ce qui est un non-sens.

Il est vrai que l'action, souveraine, dominatrice, qu'il avait été astreint d'entreprendre, avait chassé le déroulement psychologique auquel il se complaisait quelquefois.

Mais son cerveau avait tout de même fonctionné, et fonctionnait encore. Et Alyka, soumise, patiente, consciente de sa défaite, pensait, elle aussi.

Maintenant, ils étaient à quelques pas l'un de l'autre.

C'est-à-dire que Métalikus était là, de chair et de métal. Et que la fille Kob offrait sa forme de femme enrobée d'une sorte de combinaison élégante et souple, mais que tout son aspect demeurerait vague, un peu comme si elle eût été taillée dans du cristal, et cela lui donnait un charme spécial, inquiétant, prenant aussi.

Il ne savait s'il avait affaire à une femme, à un fantôme. Pourtant, il l'avait tenue contre lui, mais elle demeurait froide, glacée, tant était bizarre cet état double des Kob qui, demeurant charnellement sur leur planète d'origine, arrivaient à transférer à des milliers d'années de lumière cet autre soi-même capable de travailler, d'émettre des pensées. Une sorte de relais, pensait Métalikus.

Il avait barre sur eux. Il s'en rendait compte.

Ils étaient maladroits, assez faibles, et leur vue semblait déficiente. Tout en eux était fragile, ainsi projeté si loin de leur vrai corps.

Certes, il en avait conscience, les hommes de la Terre, de toutes les autres planètes, étaient encore plus handicapés car eux ne les voyaient nullement. Dans cet état, les Kob échappaient aux regards de chair.

Mais Métalikus n'avait plus des yeux de chair.

Il pouvait les voir, grâce à l'invention d'Edouard Belin, et à celle du professeur Holdwer.

De surcroît, il commençait à croire que la télépathie n'était pas possible entre les Kob et les autres humanoïdes. Mais Métalikus, dont toute une part de l'organisme formait antenne, captait leurs pensées.

Enfin, ils étaient capables de foudroyer leurs ennemis, en agissant sur leur chair.

Métalikus, offrant un membre artificiel, avait échappé à la félonie et résisté à l'électrocution.

Il pensait tout cela.

Et il avait l'impression de penser « tout haut », et il lisait avec clarté dans l'esprit d'Alyka qu'elle confirmait tout cela, qu'il ne se trompait pas. En fait, elle devait lui suggérer ces révélations, inconsciemment, peut-être.

Il apprenait encore bien des choses. Ainsi que les Kob cherchaient le feu, mais qu'ils avaient peine à trouver le contact pour faire entrer en action leurs instruments géants menés à bord des astronefs-fantômes, alors que les êtres eux-mêmes voyageaient au besoin directement dans l'espace.

Ils avaient trouvé avec satisfaction les derniers vestiges de l'ancienne faune terrestre, s'en servant comme rabatteurs. Parce que les Kob, en cet état bizarre, étaient allergiques à toute thermie, que le chaud et le froid leur échappaient. Aussi les réactions des malheureuses bêtes leur étaient-elles des plus utiles.

Tout cela se disait entre eux, sans qu'ils voulussent peut-être communiquer.

Mais c'était dit, échangé, exprimé, et cela constituait la plus étrange des conversations.

Finalement, Lancelot n'y tint plus. Il parla.

Il parla pour entendre le son de sa propre voix, se sentant devenir fou avec cette pensée qui discutait au fond de la sienne propre. Il parla pour se libérer, pour entamer vraiment le dialogue.

Il parla parce que, malgré tout, en cette créature cristalline, palpable, mais froide, tangible mais qui vivait à des gouffres d'espace-temps de lui, il ne trouvait aucune hostilité, aucune animosité, aucune haine.

— Alyka...

— Que souhaitez-vous savoir ?

— Il me semble... que vous m'avez beaucoup appris.

— Je l'ai fait volontairement, pensa Alyka. Je sentais votre désarroi. Je comprends votre douleur. Vous avez souffert dans votre chair, à cause des Kob. Wokkim a voulu vous frapper (pas vous tuer, seulement vous neutraliser), mais vous avez résisté, ce qui est inouï.

— Je ne suis pas un homme comme les autres.

— Je m'en rends compte. Les humanoïdes ne voient pas nos projections. Ne nous soupçonnent pas. Et ne résistent pas à notre fluide.

— Alors, pourquoi ces révélations ?

— Je voulais vous expliquer..., pour que vous compreniez... Toujours, entre les êtres des divers mondes, il y a des drames, parce qu'ils ne se comprennent pas, ils ne savent pas. Ainsi, je vois bien que

les Terriens nous jugent très mal...

— Imaginez les cataclysmes dont vos faiseurs de séismes sont responsables... Et ces montagnes de glace qui croulent sur nos continents...

— Oui. C'est vrai. Mais nous devions sauver Kob.

Lancelot demeura silencieux, essaya de faire le silence dans son esprit, ce qui était bien plus difficile.

Car il parlait, il parlait, pour se délivrer, tandis qu'évidemment Alyka ne répondait que télépathiquement.

— Quel est votre but, Alyka ?

— Mon but ? Servir Kob. Les miens. Ma planète. Elle se refroidit. Elle va mourir. Je fais partie de la mission qui cherche le feu. Voilà.

— Mais, c'est à notre détriment...

— Nous aurons bientôt fini, Je l'espère.

— Mon devoir est de m'y opposer. Quelles catastrophes ne se produiront-elles pas d'ici là ?

— J'ai voulu... tenter de... faire la paix...

Cette pensée n'était qu'un souffle de pensée.

Métalikus la regarda.

Dressée sur le bord d'un roc, ne semblant nullement chercher à s'enfuir, Alyka semblait belle. Oui, elle devait être Jolie, là-bas, quelque part dans la constellation du Scorpion.

Ce fantôme séduisant le troublait, mais il devait se réattaquer :

— Il faut que les Kob cessent de creuser notre sous-sol, de voler notre feu, de provoquer des tremblements de terre...

Il crut que, sur le visage transparent, passait un sourire.

— Et vous, pourquoi m'avez-vous enlevée ?

Cette fois, il se fit dur :

— Les Kob nous ont déclaré la guerre. C'est la guerre.

— Mais non, nous ne cherchions pas à vous nuire.

— Ces désastres ?...

— Nous en sommes désolés, croyez-le.

— Difficile à admettre que vous ne vous rendiez pas compte des perturbations provoquées par vos travaux internes. Mais passons... Il y a autre chose : je ne suis pas venu seul ici, mais avec deux camarades. Or, les Kob nous ont attaqués. Moi, je me suis défendu, mais mes compagnons ont disparu.

— Oui. Ils sont nos prisonniers.

— Alors, tonna Métalikus, comprenez-vous ? La loi de la guerre. Donnant donnant, les Kob ont des otages. Je me suis emparé d'un autre. Vous !

Ce fut, entre eux, le silence pendant un instant.

Ils brouillaient leurs pensées pour ne pas sentir l'interlocuteur pénétrer psychiquement et lire le flot d'idées tourbillonnantes que

chacun entretenait en lui.

Finalement, il leva la tête et il vit le fantôme gracieux d'Alyka qui levait aussi la tête.

Il lui sembla en ce moment que cet être fantastique, si proche et si lointain, fragile et délicat dans sa projection « hors monde » mais qui demeurerait une âme de femme, trouvait auprès de son âme propre une sorte d'harmonie très rare, très heureuse.

Cela fut furtif, très bref.

Il chassa cette pensée lénifiante, sentant qu'en même temps Alyka se délivrait elle aussi de tant de suavité, sans doute par pudeur psychique.

Mais l'échange avait eu lieu, très rapidement.

— Alors, fit-elle, nous sommes d'accord ?

— Oui, dit-il. Vous répugnez au troc de prisonniers. Non parce qu'il s'agit de vous-même, mais bien parce que vous voulez à tout prix arranger les choses entre les Kob et les Terriens.

— Vous m'avez parfaitement comprise.

— Et vous souhaiteriez m'aider à délivrer mes compagnons. Mais si, ensuite, je vous garde prisonnière ?

Elle eut un geste évasif, un geste d'ailleurs infiniment gracieux que, là-bas, sur la planète Kob, devait exécuter en ce moment la vraie Alyka, la femme de chair dont l'esprit se promenait si loin de sa vraie nature.

— Je vous fais confiance...

Et cela arriva en lui comme un nuage parfumé. Des pensées qui glissaient dans son cœur, dans ce cœur qu'il eût voulu nier et qui, malgré les greffes, les prothèses, les transplantations, réagissait encore humainement.

— Alyka, dit-il, plus doucement, aidez-moi à délivrer mes amis. Moi je ne ferai rien contre vous. Mais obtenez des Kob qu'ils quittent la Terre, qu'ils arrêtent leurs travaux, que cessent les cataclysmes...

Et ce fut dans cette entente extraordinaire qu'ils s'envolèrent de nouveau, tous les deux.

Cette fois, ce n'était pratiquement plus une captive que Lancelot Scott emportait sous le ciel de pierre et de glace, mais une amie, une alliée.

Non pas une femme. Il avait plutôt l'impression d'enlacer une statue, une idole représentant cette créature qui lui semblait délicieuse et qui vivait si loin, si loin, en un monde encore inconnu des Galaxiens.

En route, elle lui apprenait encore autre chose.

Les savants Kob étaient très évolués.

Ils gardaient les organismes des chargés de mission dans des sortes de cuves de métal, où ils étaient soumis à un bombardement

intensif de particules nucléaires d'un genre insoupçonné des autres mondes scientifiques.

Ces particules avaient le pouvoir de dédoubler rigoureusement chaque cellule de l'individu, en donnant à la cellule bis une forme infiniment plus fluide, susceptible d'être aisément transférée et portée à des distances pratiquement illimitées.

Ainsi les Kob avaient pu envoyer les leurs à travers le cosmos, d'abord pour diverses missions scientifiques et d'information, puis à la recherche du feu vivant nécessaire à réchauffer leur propre monde.

Invisibles aux yeux de chair, ils étaient bien tranquilles et avaient toujours évité le contact avec d'autres humanités, bien que les ayant étudiées à l'aise en dépit de la très mauvaise visibilité provoquée par leur manque d'opacité interne, qui laissait la chambre de l'œil quasiment blanche.

Malheureusement, dans les entrailles de la Terre, ils avaient constaté qu'il leur était impossible de travailler de leurs mains-fantômes, les efforts à fournir étant gigantesques.

Les Kob avaient alors mis une nouvelle technique au point, celle des astronefs transmutés comme ils transmutaient leurs coplanétristes.

On avait ainsi transporté les coins formidables, animés depuis Kob, reflets tangibilisés d'outils ultra-puissants en action sur la planète d'origine et dont le double projeté travaillait au sein de la planète Terre et creusait les immenses sillons d'où montait le feu.

Des attelles aussi peu apparentes maintenaient les pauvres monstres, et tout cela fonctionnait depuis des mois, provoquant les catastrophes qui dévastaient la surface du globe ainsi torturé.

Et le feu, la lave, récupérés, enrobés dans une enveloppe translucide pratiquée grâce à des courants froids, formaient les fameux globes rouges, ces soleils de sang qui s'envolaient et partaient à travers l'espace, se satellisaient un instant autour de la Lune, avant de filer depuis le système solaire jusqu'au Scorpion.

Au fur et à mesure que Métalikus apprenait tout cela, volant toujours en emmenant Alyka, Alyka (double, Alyka)-fantôme, Alyka-statue, il apercevait de nouveau les zones investies par les Kob.

Il entendait rugir et gémir les monstres,

il voyait un nouveau globe rouge en voie de formation.

Alyka pensa, très fort :

— Sur votre droite... Voyez ces icebergs géants qui semblent monter jusqu'à la voûte... C'est une réserve frigorifique qui sert à la préparation de ce que vous appelez les globes rouges... Mais c'est là que sont retenus captifs vos deux compagnons..., le jeune et l'autre...

Instinctivement, Métalikus se dirigea de ce côté.

Alyka commençait à lui expliquer mentalement comment il fallait s'y prendre pour délivrer les deux garçons.

A ce moment, ils virent de loin, des cônes géants creuser d'immenses sillons dans le sol de la caverne.

Un formidable grondement éclata. Non seulement le sol, mais encore une partie de la voûte se fissura.

Les hurlements épouvantables des monstres pris sous la pluie de rocs ou projetés dans les crevasses de feu emplirent la caverne géante. Il eût semblé que ce dernier choc venait d'éventrer la Terre tout entière.

Un torrent tombait, cataracte de titans, depuis la voûte qui drainait des banquises entières, qui s'abattaient sur les fissures volcaniques que les Kob avaient si imprudemment pratiquées.

Métalikus entendit ce qu'il n'avait plus entendu depuis un bon moment, l'appel de son poste de radio personnel, placé à sa ceinture.

Il écouta. Il blêmit.

Un S.O.S. lui parvenait. Celui d'un navire. De l'*Hippocampe*.

Horrifié, il comprit ce qui était en train de se passer.

Les faiseurs de séismes venaient effectivement de crever la surface de la Terre. Mais en un endroit où cette surface formait le fond de l'océan glacial antarctique.

Une masse d'eau inouïe croulait par le gouffre ainsi ouvert et allait sans doute noyer les profondeurs du monde cavernicole.

Mais l'*Hippocampe*, entre deux eaux, saisi dans ce maelström jamais connu depuis le début du monde, serait infailliblement englouti, broyé comme un fétu...

CHAPITRE XI

Cela durait depuis des heures à présent. Igor et Jim vivaient dans la peur.

Ils étaient prisonniers. Ils ne savaient de qui, ni comment ils avaient été pris.

On les avait enfermés. Ils n'avaient vu personne. Ils avaient senti sur eux des mains solides, des étreintes fermes.

Personne, toujours. Des invisibles étaient leurs adversaires, leurs geôliers, allaient peut-être devenir leurs bourreaux.

Cela durait, pour Igor, depuis le moment où il avait été victime de l'incompréhensible agression.

Il s'était écarté pour pouvoir établir à l'aise un duplex dont, de toute évidence, il voulait que Métalikus n'eût aucunement connaissance et c'était alors que les premières manifestations de l'ennemi s'étaient produites.

Ensuite, alors que, terrorisé, il voyait Lancelot et Jim accourir, la lutte avait repris.

Brève, violente, ponctuée des coups de fulgurant lancés par Métalikus.

Dans tout cela, il y avait un tourbillon de chocs, de chutes sur la neige, la glace et les pierres, de hurlements inhumains, de sentiment de présences sans perceptions visuelles, finalement, Métalikus avait

disparu et Igor s'était rendu compte qu'on l'emmenait, à demi évanoui.

Qui ? C'était le drame. Il les sentait contre lui, ceux qui le maintenaient, qui remportaient dans les profondeurs de l'enfer souterrain, mais il ne pouvait les voir.

L'hypothèse des gens venus d'une autre planète était évidemment la plus plausible. On avait déjà parlé de la question, mais cela hérissait d'horreur la chair d'Igor, de se voir ainsi enveloppé de forces indéterminables, transporté, vraisemblablement par des être vivants, dont il sentait le contact froid, mais qu'il ne voyait pas, qu'il n'y avait pas moyen de voir.

Et il avait finalement, dans son désarroi, entr'aperçu le solide Jim Fallo qui progressait, bizarrement posé, les membres tordus, mais sans support, du moins sans support visible.

Igor avait voulu l'appeler, mais la voix s'était étranglée dans sa gorge et il avait pensé qu'on finirait bien par arriver quelque part, où les choses finiraient par s'éclaircir.

On avait cheminé ainsi, de roc en roc, de corniche en corniche, frôlant des gouffres, contournant des crevasses, évitant des lézardes, d'où montait le feu de la terre, pour parvenir dans une zone glacée, terriblement froide.

Igor s'était retrouvé dans une sorte de caverne de glace, faite d'énormes blocs empilés.

Près de lui, Jim Fallo s'étirait, en râlant contre les salopards qui l'avaient mis dans cet état.

Les deux garçons s'étaient précipités l'un vers l'autre, avec effusion, heureux de se retrouver.

Ils avaient échangé leurs impressions, lesquelles évidemment ne pouvaient que correspondre, puis ils avaient fait le tour de la situation.

Leur chef de file avait disparu et ils étaient bel et bien tombés au pouvoir de la puissance invisible qui désolait la planète Terre.

— Et c'est le chef, Scott, qui avait raison, disait Jim. Il les avait repérés, lui qui y voit mieux que tous. Des cocos qui sont en train de tout démolir par en dessous, je me demande bien pourquoi...

La grotte de glace était vaste, mais elle s'ouvrait sur un pan, du côté de la caverne géante.

Ils s'étaient naturellement dirigés de ce côté mais, ayant fait quelques pas, s'étaient heurtés à une surface invisible.

Igor s'était fait une bosse au front et Jim, qui saignait un peu du nez jurait par tous les démons de la galaxie.

— Des hommes invisibles..., et un mur invisible, ça va ensemble...

Igor, qui commençait de sérieuses études, avait murmuré que,

jusqu'alors tout cela semblait bien irrationnel, d'éminents physiciens ayant démontré péremptoirement que l'invisible n'était qu'un mot et que tout ce qui existait dans le cosmos, vivant ou non, devait être perceptible, soit à l'œil humain, soit par les instruments d'optique.

— Peste soit des physiciens, grogna Jim. Nous avons bien été pris par des invisibles, oui ? Et ce mur ? Il est ou il n'est pas ? Mon nez..., votre front, en sont la preuve...

Igor palpait :

— Mais..., mais il est... Il est même froid..., humide.

— Hein ?

Jim se rendit compte que l'élève-aspirant n'avait pas tort.

— C'est..., c'est une plaque de glace..., oui... Regardez... Elle n'est évidemment pas parfaitement polie... Il y a des aspérités...

Ils la palpèrent, y passèrent leurs doigts s'assurèrent qu'en effet le mur n'était autre qu'un énorme fragment d'eau solidifiée, grossièrement taillé, et placé là, parmi les blocs, pour former en quelque sorte un mur, celui donnant sur la caverne, les autres parties de la grotte étant formées avec des blocs entassés les uns sur les autres et nullement dépolis.

— Eh bien !..., cela est voulu... ; on nous a mis là comme au frigo...

Igor, ahuri, regarda Jim :

— Enfin..., quoi... : ce ne sont tout de même pas des anthropophages...

— Est-ce que je sais ? Rien n'a de sens. On ne les voit pas, et ils paraissent nous mettre en réserve... Voyez le tableau...

Ainsi commença la captivité d'Igor et de Jim.

Ayant perdu sa radio personnelle, Igor ne pouvait envoyer de messages et son plan était interrompu.

Jim, lui, dont l'équipement était au complet, à l'exception de l'armement, tenta les communications, mais il ne put joindre ni l'*Hippocampe*, ni Métalikus. Aucune émission ne passait.

Logiquement, au fond du gouffre, c'était assez compréhensible en ce qui concernait le navire, mais, du moins, Lancelot aurait pu entrer en contact radionique avec eux.

Par bonheur, ils avaient des vitamines, de la boisson. Ils se réconfortèrent, tentèrent de se reposer, les scaphandres climatisés résistant au froid ambiant qui devait être terrible.

Jim, dans son rôle d'aîné, proposa à Igor de dormir un peu tandis que lui veillerait, à toutes fins utiles.

Mais le frère de Corinne était trop tourmenté, trop exalté par ces aventures imprévues et il ne pouvait fermer l'œil.

Après avoir exploré la prison de glace avec Jim, ils se rendirent compte qu'elle n'était pas très vaste, mais que la vue sur le monde

cavernicole était favorable à l'étude.

Et ils s'assirent sur les blocs de glace, et ils restèrent là, longuement, derrière l'étrange mur transparent, contemplant ce qui se passait.

Les bruits leur parvenaient atténués, par des interstices de cet amas de banquises. Mais ils entendaient.

Les hurlements, toujours. Ces vibrations bizarres qui semblaient relever de la technique industrielle.

Enfin, ils voyaient.

Non pas des humains, mais avec stupeur, des monstres, tels que seuls les manuels de la protohistoire en montraient, aux chapitres initiaux. Et ils découvrirent le singulier travail auquel ces bêtes lourdes et stupides étaient asservies. Ils virent les cavernes s'ébranler, les fissures du sol éclater, le feu jaillir, ils assistèrent, trois ou quatre fois, à la formation des mystérieux globes rouges, ils les virent filer vers le haut de la voûte et disparaître dans une gerbe de lumière écarlate.

Mais leurs ravisseurs ne se manifestèrent pas.

Les heures passaient.

Jim et Igor étaient très las, parce qu'ils ne dormaient pas. Ils ne pouvaient se reposer. Ils regardaient, fascinés.

Ils subissaient l'hallucinante vision de cet univers inconnu, cependant si près du leur, où il se déroulait tant de choses incompréhensibles, où, devant eux, se dévoilait au moins l'origine des séismes qui désolaient la Terre.

La radio demeurait obstinément muette.

Et puis les tremblements de terre se multiplièrent. Ils eurent l'impression que leur prison, elle aussi, se fissurait, ils virent des blocs de glace tomber autour d'eux et n'échappèrent qu'à grand-peine à une chute qui faillit les broyer l'un et l'autre.

— Le mur de glace est fendillé, dit Jim. Tentons de passer.

Depuis le rapt dont ils avaient été victimes, ils étaient dépossédés de leurs fulgurants, à croire que les invisibles savaient parfaitement ce qu'ils faisaient.

Ils n'avaient que leurs poignards, mais ils s'acharnèrent à ouvrir une brèche dans la paroi transparente qui se lézardait.

Tout vibrait, autour d'eux et il était vraisemblable que la prison de glace ne durerait plus longtemps.

D'autre part, ils voyaient les perturbations se multiplier à travers les immenses cavernes.

Le feu montait de toutes parts et des monstres fuyaient, affolés, abêtis par la peur.

Deux ou trois fois, les grands sillons flamboyants ouverts par des forces indéterminées, mais sur un mode rectiligne qui excluait toute

intervention naturelle, engloutirent les malheureux animaux millénaires.

Et puis, après une immense contraction qui parut tordre les entrailles de la planète en un spasme effrayant, il leur sembla que là-bas, très loin dans ce chaos de nuages, de tourbillons de neige, de jets de feu, de rocs écrasés et d'icebergs croulant avec fracas, un torrent se formait, un océan furieux déferlait soudain, se précipitant comme un dieu fou vers le sein de la Terre.

Une dernière vibration fit voler en éclats la paroi qui les retenait prisonniers.

Ils gardaient leurs poignards en main. Ils avançaient, se soutenant mutuellement, parce que le sol vibrait de telle façon qu'ils risquaient, à chaque seconde, d'être rudement jetés à bas et de se blesser.

Ils avançaient. Ils voyaient devant eux un univers en mutation.

De la voûte immense tombaient, non seulement des rocs énormes, mais encore des monceaux de glace, de ces fleuves créés par les courants froids, et que le séisme détachait.

Le sol éclatait un peu partout et engloutissait les derniers habitants naturels, cette misérable race, ces dégénérés de la préhistoire qui avaient fini leur carrière en tombant sous la coupe des invisibles.

Igor et Jim marchaient, trébuchant, glissant, tombant, se raccrochant l'un à l'autre, meurtris dans leurs scaphandres, les yeux agrandis par l'effroi, par la stupeur aussi.

Des vents terribles se formaient, balayaient tout sur leur passage.

Heureusement, d'ailleurs, pour les malheureux qui demeuraient plongés dans cet enfer.

En effet, la formidable condensation, qui fabriquait jusqu'à des tempêtes de neige, si elle fût demeurée stagnante, eût rendu l'atmosphère irrespirable.

Les vapeurs montant, sans cesse des crevasses flamboyantes menaçaient d'envahir toute la caverne mais, précisément, les courants, venus de gouffres lointains, inaccessibles, montant vers des ouvertures mystérieuses donnant vers le continent antarctique, permettaient cette ventilation à l'échelon géant.

Mais la tourmente soufflait partout et les deux rescapés, comprenant de moins en moins, se demandaient dans quel chaos ils étaient jetés.

Et puis, ils virent la silhouette d'un homme. Dans sa combinaison semblable à celles qu'ils portaient, ils reconnurent Lancelot Scott.

Sans les voir, semblait-il, il venait à leur rencontre.

Ils étaient encore très loin les uns des autres et, en raison à la fois des dimensions de la grande caverne et du beau vacarme, qui s'y déchaînait, on pouvait se demander si les trois éclaireurs de

l'Hippocampe finiraient par se rejoindre.

D'ailleurs, au fur et à mesure qu'Igor et Jim, luttant sur ce sol de plus en plus instable, dont les contractions les jetaient fréquemment à terre, ensanglantés et meurtris, se rapprochaient de Lancelot, ils pouvaient constater que son attitude avait quelque chose d'étrange.

Il ne luttait pas, comme eux, pour avancer au plus vite en évitant les chutes répétées, les embûches traîtresses que le tremblement de terre multipliait sous leurs pas à tous.

Malgré le bruit, malgré des coups de tonnerre qui éclataient (car un orage intérieur se formait sous l'influence des forces magnétiques accumulées, de la super-ionisation de l'atmosphère rentrée de la grotte géante), Métalikus semblait en grande discussion.

Mais avec qui ?

Il parlait, c'était de toute évidence. On reconnaissait sa haute silhouette, sanglée dans le scaphandre, et son bras droit – le vrai, l'humain, faisait de grands gestes, indiquant un homme qui s'explique avec une certaine véhémence.

On ne l'entendait évidemment pas, il n'y avait pas moyen de s'entendre, mais Jim et le frère de Corinne se posaient la question :

— Avec qui parle-t-il ? Est-il devenu fou ?

Et cela ajoutait encore à leur terreur, à la peur formidable qui pesait sur eux depuis qu'ils s'étaient aventurés dans le monde souterrain, sous l'impulsion de Métalikus, à la recherche des globes rouges.

À un certain moment, alors que, de blocs fissurés en icebergs fracassés, contournant des gouffres de feu et évitant des chutes de glaciers, ils avaient encore progressé vers lui, ils ouvrirent de grands yeux, devant l'attitude de Lancelot Scott.

Métalikus se penchait un peu en avant, faisait, du bras droit, un geste à la fois enveloppant et doux, élégant, avançait ensuite son bras gauche (l'artificiel) comme s'il saisissait quelque chose, puis, se redressant, il repartait, ses bras bizarrement placés devant lui.

Igor râla :

— On dirait qu'il emporte quelque chose...

— Ou quelqu'un, rectifia Jim.

— Oui, mais, vous avez vu, Jim ?... Ce serait quelqu'un d'INVISIBLE.

Ils se regardèrent et instinctivement, se rapprochèrent l'un de l'autre.

C'était pis que jamais. Métalikus connaissait donc ces ennemis inconnus, qu'il avait été le premier à signaler dans le monde, étant le seul à les avoir détectés.

Lancelot avançait, avec son fardeau inexistant du moins pour les deux observateurs.

Alors le sol trembla davantage encore, le vacarme devint assourdissant.

Et l'océan englouti, ce fleuve gigantesque et tumultueux qui arrivait à grand fracas, noyant au fur et à mesure les abîmes fulgurants, y faisant jaillir des geysers de trois cents mètres de haut, éclaboussant d'une pluie brûlante ses rives dévastées, ce fleuve monstrueux arriva non loin des explorateurs souterrains.

Igor hurla :

— Jim !... Regardez !... Dans le torrent !...

Le torrent avait plus de mille mètres de large. Alimenté par l'océan lui-même qui avait crevé la voûte, il fonçait, balayait tout, éteignait les cratères, et allait se perdre on ne savait où, plus loin, plus bas, vers le centre de la Terre.

Devant eux, enlevé comme un fétu, ils apercevaient une longue forme métallique.

Le cuirassé volant, le sous-marin géant, l'*Hippocampe*.

Leur navire. Leur navire en perdition irrésistible, irrémédiable.

Oubliant spontanément leur propre sort, ils songeaient aux cent hommes, aux cent gars d'élite que commandait Chris Wolf et auxquels on avait confié cette merveille de technique qui, fragile fétu, roulait désespérément au sein de ce chaos d'horreur.

Ils ne pouvaient plus même crier. Glacés, ils regardaient se perdre l'*Hippocampe*.

Et puis la chose impossible se produisit.

Dans l'écroulement de millions et de millions de mètres cubes d'eau en furie, qui emportaient la masse du vaisseau comme un bouchon, ils virent ce même vaisseau qui freinait tout à coup, qui s'arrêtait.

Ils n'en crurent pas leurs yeux, pensèrent que tout cela leur tournait la tête, qu'ils étaient hallucinés.

Mais, l'un près de l'autre, ils se parlaient, ils échangeaient leurs impressions.

C'était vrai, l'*Hippocampe*, sous une puissance inconnue, résistait maintenant au torrent titanesque.

Mieux, il stoppait sa course folle et désordonnée, il tournait sur lui-même, il s'élevait.

Ils le virent échapper au torrent, flotter dans la caverne, et se mettre tout à coup à gouverner de façon très convenable, en dépit des geysers géants et des jets de feu qui montaient encore des profondeurs du gouffre.

Surtout, ils virent Métalikus.

Debout sur un promontoire, l'ex-fiancé de Corinne faisait de grands gestes, continuant vraisemblablement à parlementer avec l'invisible.

Et il montrait l'*Hippocampe*, et il semblait le saluer de la main.

Comme s'il savait exactement ce qui se passait.

Comme si, surtout, il y était pour quelque chose.

Igor hurla :

— Lancelot !... Nous sommes là !... Lancelot !...

Métalikus ne l'entendit pas tout de suite. Il regardait l'*Hippocampe* monter vers la voûte, se diriger, mené par une force mystérieuse, vers les cratères donnant sur le monde extérieur, et de là reprendre un mouvement des plus normaux.

Mais Igor se précipitait sur Lancelot, suivi de près par Jim.

— Vous ! s'écria Métalikus.

Instinctivement, il tendit les mains, il claqua affectueusement les joues de l'élève-aspirant.

— Vous !... Sauvés !... Ah ! j'allais vous délivrer...

Stupéfait, Igor lui cria :

— Mais tu savais donc où nous étions ?... Mais alors ?...

— Ne pose pas de questions... Tu sauras plus tard...

Son visage étrange se tourna et Igor, comme Jim, pensa qu'il était en train de s'adresser – muettement – à quelqu'un.

Pendant un moment, il parut encore discuter, puis se tourna vers ses deux compagnons :

— Regardez... Un canot volant sort de l'*Hippocampe*. J'ai fait savoir à Chris Wolf de venir vous chercher.

— Et toi ?

— Je..., je vous rejoindrai plus tard.

Jim protesta :

— Chef..., je ne veux pas être sauvé sans vous.

— Jim Fallo, c'est un ordre.

— Mais moi, je m'en fous, tant pis, cria Igor. Je proteste. Je veux rester avec toi.

Le canot volant arrivait, se posait. Métalikus poussa les deux gars.

Le sas s'ouvrait.

— Vite, dit Métalikus, dans quelques instants, la vie deviendra intenable dans la caverne. Regagnez l'*Hippocampe*. Il va lui-même remonter vers la surface.

Jim obéit et passa.

Au dernier moment, Igor repoussa la porte du sas et sauta en arrière.

— Malheureux enfant..., qu'as-tu fait ?

Igor éclata de rire :

— Perdu pour perdu..., j'irai jusqu'au bout... Je veux comprendre...

Le canot volant n'avait pu attendre.

Il filait, emportant Jim. On le vit rejoindre l'*Hippocampe*,

s'engloutir dans l'alvéole pratiqué au flanc du cuirassé, et le grand vaisseau se perdit dans la tourmente fantastique.

Métalikus regardait Igor.

— Tu as du cran, Igor, mais tu ne sais pas...

— Justement, je veux savoir...

— Viens ! Nous n'avons plus le choix.

Ils se mirent en route, à travers le chaos.

Igor rongea son frein. Il se rendait compte d'une chose, tout en marchant, Métalikus causait avec quelqu'un, quelqu'un qu'Igor ne pouvait voir, et qui devait progresser à leurs côtés.

Mais Lancelot s'exprimait muettement, ou presque. Ses lèvres esquissaient le murmure et Igor avait compris qu'il ne pouvait s'agir que d'une conversation télépathique.

Igor reconnaissait, croyait-il, cette zone de la caverne, en dépit des transformations brusques qu'elle subissait d'une minute à l'autre, surtout sous l'impulsion du grand fleuve fou qui la traversait maintenant dans toute sa longueur.

— C'est par-là que nous sommes venus au monde souterrain... Tiens, je reconnais, là-haut, le pont naturel..., la corniche où nous avons été faits prisonniers... Nous sommes au fond du premier abîme que nous avons découvert.

Métalikus ne répondait pas à Igor. Il continuait sa conversation ahurissante.

Soudain, cependant, il s'arrêta. Et Igor aussi.

Ils étaient assez loin du centre du chaos et le bruit était moindre.

Une voix s'élevait. Une voix de femme.

« ...Si tu m'entends... que se passe-t-il ?... Il y a des heures et des heures que je t'appelle... Igor, je t'en prie... Igor, où est Lancelot ? J'entends un vacarme effrayant... le bruit de mille tempêtes... Igor, réponds-moi par pitié... Si tu savais ce que j'endure... »

Métalikus eût pâli si cette faculté si simplement humaine lui avait encore été accordée.

Et Igor, accablé, baissa la tête.

Métalikus chercha autour de lui et finit par apercevoir un petit objet de métal, qui brillait entre deux pierres.

Le poste de radio d'Igor, perdu au moment de l'agression de l'invisible.

Métalikus avança, et sa seule main humaine tremblait un peu.

Et la voix reprenait, la voix de Corinne :

— ...Dis à Lancelot que je l'aime... Dis-le-lui... Malgré tout... Je prie pour vous deux... Toi, mon petit frère..., et lui..., lui que j'attends encore...

Métalikus se pencha sur l'objet, parut hésiter puis, d'un coup de pied l'écrasa.

— Lancelot, hurla Igor, qu'as-tu fait ?

Métalikus se tourna vers lui :

— J'ai brisé le seul lien qui me retenait au monde. Et puisque tu as voulu me suivre, viens avec moi jusqu'au bout.

— Et où allons-nous ?

— D'abord, vers la Lune. Ensuite, dans la constellation du Scorpion.

Igor voulut dire quelque chose, mais il y eut un tel grondement dans la caverne que ce fut impossible. Tout croula, tout se fissura autour d'eux.

Soutenus, non par leurs ceintures antigravitationnelles, mais par la force invisible des Kob, Igor et Métalikus s'élevaient, surplombaient l'ensemble tragique du monde cavernicole pris entre le feu et l'eau, et commençaient leur fantastique voyage...

TROISIEME PARTIE

LES VOLCANS DE L'ESPACE

CHAPITRE XII

Maintenant, Igor Agnel vivait dans l'angoisse.

Il ne comprenait plus. Ou il avait peur de comprendre.

Il venait de vivre des heures vertigineuses, mais où il avait été réduit, passivement, à l'état d'objet.

Igor avait résisté à Métalikus. Il avait refusé de rejoindre l'*Hippocampe*. Il avait voulu « aller jusqu'au bout », selon sa propre formule.

Le voyage n'avait duré que quelques heures. Un voyage incroyable, puisque le trajet Terre-Lune s'était effectué à bord d'un astronef parfaitement invisible, du moins pour Igor.

Accompagnant Métalikus, il s'était senti entouré par des créatures qu'il ne pouvait voir mais dont, avec un frisson, il reconnaissait la présence évidente. Il s'agissait bel et bien de ceux qui l'avaient assailli, en compagnie de Jim Fallo, et emprisonné dans le cachot de glace,

derrière le mur transparent.

Sensation bien curieuse. Ce n'était plus un engin comme l'*Hippocampe*, mais ce n'était rien, rien de visible.

Un rien à bord duquel il s'était retrouvé avec Lancelot Scott. Un rien qui l'avait entraîné, des profondeurs des abîmes du Pôle Sud terrestre à travers l'espace, et ce, jusqu'au satellite naturel de la planète.

Là, après des heures, il se retrouvait accablé, abruti de tous ces événements, grelottant non de froid, mais d'épouvante.

Le malheureux garçon, téméraire comme tous les adolescents courageux, mesurait le gouffre qui le séparait, lui humain, et tous les humains, et Corinne pour le compte de laquelle il voulait agir, de Lancelot, ou plutôt de Métalikus, l'homme au visage désormais impénétrable.

Ce masque, si parfait, reproduisant les traits de Lancelot, de l'ex-Lancelot pouvait-on dire, en dépit de sa totale réussite, demeurerait un masque et rien de plus, non pas un de ces visages qui sont les fenêtres de l'âme.

Or, Métalikus avait fait alliance avec les Kob, ainsi appelait-on les mystérieux invisibles que Igor ne cessait de sentir évoluer autour de lui.

Comme tous les jeunes gars, comme tous ceux qui se destinaient aux carrières de l'espace, il brûlait de parcourir les mondes, et, naturellement d'effectuer au moins le premier voyage spatial, celui de la Terre à la Lune.

Igor venait d'accomplir cette première étape vers l'idéal.

Mais dans quelles conditions...

Il avait eu le vertige, se trouvant lancé *sans* support apparent à travers le vide.

Certes, il avait eu le souffle coupé par la beauté du spectacle et aurait pu croire qu'il se propulsait comme un navigateur solitaire d'une planète à l'autre.

Toutes ces visions féeriques, cependant, lui avait paru dépourvues de la saveur à laquelle il s'attendait.

L'astronef invisible et les Kob insaisissables à l'œil mais bien présents les avaient amenés, Métalikus et lui, dans la région de la mer des Humeurs.

Comme tous les élèves de l'I.H.E.I., Igor connaissait parfaitement la carte géodésique de la Lune, et aussi l'emplacement des bases humaines.

Il savait que, dans cette contrée, il n'y avait que de petits postes isolés, les principales agglomérations, reliées entre elles par le métro lunaire, sorte d'Urba sous tube pneumatique, se trouvant à des milliers de miles, vers Ptolémée, Colomb et Deslandres.

C'est un de ces petits postes qui avait été attaqué par les Kob. On conçoit que les trois occupants d'une maison pressurisée en forme de dôme, pacifiquement installés près du cratère Gassendi, aient opposé peu de résistance aux mains invisibles qui les avaient neutralisés.

Maintenant, les trois pionniers lunaires, enfermés dans un des réduits de la petite base, devaient se confondre en hypothèses, ne comprenant pas grand-chose à ce qui leur arrivait.

Igor était horrifié.

Ainsi, en dépit des assertions de Métalikus, les Kob, ces Kob qu'il enrageait de ne pas pouvoir distinguer, étaient donc les ennemis des humains.

Métalikus s'était montré aux prisonniers, il leur avait dit, brièvement qu'ils ne risquaient rien, que leur captivité serait de courte durée, mais que des intérêts supérieurs dictaient ce qui se passait et que le but de tout cela était de mettre un terme aux catastrophes qui désolaient la planète-patrie.

Il était vraisemblable que les trois braves gars n'avaient rien compris à ce discours. Mais ils avaient jeté des regards à la fois courroucés, ahuris et méfiants, sur Métalikus, comme sur Igor, qui s'était trouvé horriblement gêné.

Mais Lancelot avait enjoint à Igor de garder le silence et le pauvre garçon, jeté sur une autre planète que la sienne, effrayé par ce voyage dans un navire de cristal, par ces êtres de mystère et peu rassuré désormais de l'attitude de Métalikus, avait trouvé bon d'obéir.

Les hommes de la petite station avaient été surpris et n'avaient pu envoyer aucun message. La base était donc aux mains (invisibles) des Kob.

Métalikus avait encore ordonné à Igor de rester tranquille dans la pièce principale du dôme pneumatique. Lui-même allait et venait et Igor voyait bien ses lèvres remuer, constatait que, sans cesse, il était en rapport avec les Kob.

Particulièrement avec un d'entre eux.



Auquel il prodiguait des marques plus qu'amicales, semblant aller jusqu'à la tendresse.

Et puis, tandis que Métalikus se promenait de long en large, lentement, avec l'attitude exacte d'un homme qui devise aimablement avec un interlocuteur (lequel demeurerait rigoureusement invisible) Igor avait constaté que, sous ses yeux éberlués, les instruments de la base se mettaient à fonctionner seuls, du moins seuls en apparence.

Nul doute que les Kob, qu'il sentait autour de lui, étaient en train d'utiliser le matériel des Terriens.

Dans quel but ?

Métalikus avait tout de même expliqué certaines choses à Igor, assez longuement.

Igor savait ainsi que les Kob n'étaient pas là, mais dans leur très lointaine planète et que, seuls, des fantômes tangibles d'eux-mêmes étaient projetés et agissaient pour eux.

Seulement ces fantômes demeuraient sensibles, fragiles, et les chocs contre eux engendraient spontanément des traumatismes dans les organismes des habitants de la planète Kob. Aussi fallait-il les ménager.

Métalikus n'avait pas caché les bonnes relations qu'il avait commencé à entretenir, d'abord avec une femme nommée Alyka, puis avec d'autres Kob avec lesquels elle l'avait mis en rapport.

Igor, comme n'importe quel être de chair, devait renoncer à entrer en relations avec les Kob. Du moins tant qu'il n'aurait pas atteint le monde du Scorpion. Seul, jusqu'à nouvel avis, Métalikus, eu égard à sa nature semi-artificielle, pouvait communiquer avec ce peuple énigmatique.

La vue exceptionnelle les lui faisait voir, du moins en transparence. La part importante de métal fixée à sa chair servait de support aux messages télépathiques des Kob. Il s'était rapidement entraîné à leur répondre par ce truchement et, sans effort, discutait en permanence avec eux.

Igor avait, ainsi éclairé, tenté des efforts psychiques pour lire dans l'esprit des Kob. Sans résultat. Il n'avait fait qu'obtenir une sérieuse migraine. Son pauvre cerveau, simplement humain, ne disposait pas des supports fantastiques que les médecins et les chirurgiens avaient su greffer sur l'organisme de Lancelot Scott.

Le frère de Corinne devait donc se contenter de demeurer dans une passivité qui l'exaspérait.

D'autant que le traitement infligé sous ses yeux aux responsables de la petite station avait mis en lui l'irritation à son comble.

Pour le consoler, on l'avait provisoirement installé devant un écran de télé, qui passait les programmes de Télé-Tycho, le poste central lunaire.

Il avait des cigarettes à volonté, et une bouteille de vieux whisky, mais malgré leur arôme, les quelques gorgées de Cutty Sark avalées ne l'avaient pas plus déridé que la vision d'un film et des dernières actualités du Martervénux.

Il mesurait l'immense pouvoir des Kob, ces gens qui étaient là sans y être, et qui avaient accompli sous ses yeux, alors qu'ils étaient encore dans les entrailles de la Terre, un véritable prodige, le sauvetage de l'*Hippocampe* emporté par le torrent fantastique.

Métalikus lui avait expliqué qu'il s'était adressé à Alyka, qu'Alyka avait prié les Kob de retenir le navire en détresse.

Les forces – invisibles – avaient alors joué.

Les instruments géants qui étaient capables de creuser des sillons de feu dans les gouffres, là où les malheureux dinosaures survivants servaient d'éclaireurs involontaires, étaient entrés en action pour un but absolument différent.

Comme un étau invisible, ces forces s'étaient resserrées autour de la carène du vaisseau en perdition, elles l'avaient stoppé dans sa course à l'abîme, l'avaient fait refluer, puis, le soutenant au-dessus du fleuve monstrueux, l'avaient finalement ramené à la surface de la Terre, où il avait pu retrouver son autonomie, après avoir récupéré Jim Fallo.

Brave Jim, que devait-il penser ?

Igor avait appris, en quelques heures à apprécier le sympathique Américo-Terrien et il regrettait son énergique présence.

Car il sentait combien il était seul, désarmé, au milieu des invisibles avec le seul appui de celui qui aurait dû être son beau-frère et qui, maintenant, malgré ses affirmations, commençait à l'inquiéter sérieusement.

Oui ou non, Métalikus était-il en train de trahir la cause humaine, au profit de la race des Kob ?

Ces Kob faiseurs de séismes, ces Kob qui avaient causé la réfrigération de tant de contrées prospères, qui avaient provoqué des naufrages, des destructions de villes, des morts sans nombre, et réveillé des volcans ?

Igor bâillait devant la télé. Il s'étira, se leva...

Il se dirigea tranquillement vers la sortie de la maison-dôme.

Il était à la fois effrayé et agacé d'entendre le crépitement des étincelles, le cliquettement des appareils-radio, le vrombissement des dynamos que nulle main visible n'enclenchait, ne dirigeait, n'utilisait, mais qui fonctionnaient en permanence.

Ils étaient là. Ils travaillaient. A quoi ?

— Où vas-tu, Igor ?

Igor s'efforça de répondre d'un ton enjoué à cette question de Lancelot.

— Je ne dis pas que je vais « prendre un peu l'air », étant donné que nous sommes sur la Lune. Disons que je ne serais pas fâché de me dégourdir les jambes. C'est la première fois que je viens ici.

Métalikus, visiblement, demandait l'avis de quelqu'un.

— Il parle à ces maudits Kob, à cette garce d'Alyka, se dit Igor qui se retenait pour ne pas éclater et injurier Lancelot, il leur demande pour moi l'autorisation d'aller faire un tour...

Métalikus dut avoir obtenu un avis favorable car il acquiesça au désir d'Igor, lui faisant quelques recommandations primordiales, concernant le comportement dans le monde bizarre de la Lune.

— Je suis à l'I.H.E.I., ronchonna le frère de Corinne. Je saurai me diriger. Mon scaphandre est conçu pour vivre ici, et je vais mettre les sandales à pneu.

— Bon, va ! Mais ne t'éloigne pas. Il y a toujours des traîtrises, avec ce terrain extraordinaire..., sans compter que nous ne savons toujours rien ou pas grand-chose sur les Sélénites...

Igor fit un geste d'adieu, passa à ses pieds des sandales spéciales, en permanence dans les bases. Elles formaient ventouses et permettaient aux voyageurs lunaires d'adhérer au sol, la faible pesanteur risquant de leur causer des surprises désagréables.

Ainsi pourvu, Igor se trouva au-dehors, devant la mer des Humeurs.

Longuement, il resta debout, immobile, muet, contemplant pour la première fois la Lune.

C'était beau et atroce, éblouissant et épouvantable.

Sans compter que, depuis la conquête de leur satellite, les Terriens n'avaient jamais pu entrer en contact avec les êtres qui vivaient dans les abîmes sub-lunaires, à peu près impossibles à explorer.

Des ennemis, certes. Non invisibles comme les Kob, mais dangereux et délibérément hostiles.

Qui étaient-ils ? On ne croyait guère à une race réellement originaire de la Lune. Tout portait à croire que c'étaient là des créatures venant d'un univers lointain, restées sur le satellite après quelque accident d'astronef, et qui vivaient on ne savait comment. Par habitude, on les nommait Sélénites et tous les pionniers s'en méfiaient. Mais, en principe, on ne les rencontrait jamais en surface, seulement dans les cavernes.

Igor regardait le ciel noir.

Un croissant de Terre, baigné d'une lueur bleutée du plus heureux effet glissait, énorme, impressionnant, dans ce fond de ténèbres absolues où les astres, étoiles et planètes, brillaient d'un éclat glacé.

Le soleil était couché, sinon Igor eût dû placer devant ses yeux des lunettes spéciales, prévues dans l'armure-scaphandre. Il bénit les

techniciens qui avaient doté les matelots de l'*Hippocampe* d'un véritable arsenal de cosmatelots. Ainsi, à bon compte, il pouvait affronter la Lune.

Il se retourna, contempla la petite base.

C'était, pensa-t-il, quelque chose comme une gigantesque cloche à melon installée, bien abritée contre une falaise.

Il pensa aux trois humains, captifs là, horrifiés de ces ennemis invisibles, à Métalikus qui discutait avec l'énigmatique Alyka.

Il pensa à Corinne, à ses parents, et ses yeux se mouillèrent un peu en regardant la Terre.

Igor pouvait mesurer la folie qu'il avait faite. Mais le vin était tiré et il fallait le boire.

Agir, maintenant !

Il marcha un bon moment, avec les allures du paisible promeneur qui découvre un champ nouveau.

Il pensa qu'on pouvait, qu'on devait l'observer. Les Kob, sans nul doute, le surveillaient.

Il allait, contemplant le paysage effarant, examinant les roches, sondant les crevasses.

Là-dessous, il le savait, tout un monde, fort mal connu, si difficile d'accès, où on avait retrouvé les vestiges de plus d'un passage, non de Sélénites d'origine, mais de nombreux explorateurs de l'espace venus bien avant les gens de la Terre.

Il y avait aussi de l'eau et du feu, mais en très petite quantité. Igor rêvait de faire partie, plus tard, d'une de ces expéditions dont on parlait pour aller au fond du monde cavernicole de la Lune, pour lui arracher ses secrets innombrables, pour vaincre les dangereuses créatures qui s'y cachaient encore.

Il se morigéna :

— Igor, mon garçon, tu rêves... Tu perds la tête... N'oublie pas que tu as une mission à remplir...

Une mission, en fait, qu'Igor s'était confiée à lui-même.

De sa propre initiative, il avait refusé le retour au navire, il avait voulu se lancer dans l'aventure interplanétaire, qui risquait de devenir interstellaire, si les Kob trouvaient le moyen de les amener, Métalikus et lui-même, jusqu'au Scorpion.

Mais Igor avait un autre projet. En finir avec ceux qu'il considérait comme des ennemis.

Tant pis pour Métalikus. Igor ne croyait plus en Lancelot. Il avait perdu confiance dans l'allié des Kob, dans l'ami, l'amant peut-être, d'Alyka.

Ulcéré, Igor pensait aussi que Métalikus – ou Lancelot – trahissait sa sœur Corinne, qui, malgré tout, n'avait pas cessé d'aimer Lancelot, sa sœur à laquelle il envoyait des messages clandestins au fur et à

mesure du déroulement de leurs aventures sous le Pôle Sud de la Terre.

Le poste spécial était détruit. Igor n'avait donc pas de radio personnelle.

Ce qui lui manquait terriblement à présent, puisqu'il lui fallait alerter les autorités lunaires, leur dire où se cachaient les Kob.

Les Kob qui, évidemment, avaient sauvé l'*Hippocampe*, mais après quels ravages...

Cette histoire de feu terrestre volé, de planète à réchauffer, malgré les explications techniques de Métalikus, lui semblait invraisemblable.

Et puis, tandis qu'il errait toujours dans les collines déchiquetées avoisinant la base, il tressaillit, regarda ce qui montait sur l'horizon.

Une sorte de soleil rouge. Un second soleil. Un troisième.

— Les globes... Les globes des Kob...

Il les reconnaissait, ces fruits terribles du travail mystérieux des invisibles, ces fragments de la pyrosphère terrestre, ces conglomerats de fer, de roches en fusion et de laves qu'un procédé affolant de silice en mutation permettait d'enrober et de transférer dans l'espace.

Il vit le mouvement des globes, comprit qu'ils étaient en orbite autour de la Lune.

Un autre train de trois parut et passa. D'autres encore...

— Voilà le feu de la Terre que les Kob nous volent, qui va s'en aller vers le Scorpion...

Il serra les poings dans ses moufles hermétiques et, sous le casque isolant, son jeune visage exprima une farouche résolution :

— Igor, mon petit ami, plus à hésiter !...

Son cœur battait. Il lui semblait qu'à lui tout seul il allait sauver la Terre, le Marter-vénus, toutes les planètes menacées.

Il fit de grands efforts pour « penser » la carte de la Lune, revoir les emplacements des bases. Pas de radio. Donc, il fallait y aller donner l'alerte.

Dans la base conquise, les Kob devaient œuvrer pour diriger leurs globes, les mener à leur gré.

Vraisemblablement, la base la plus voisine devait se trouver vers le Sud de la mer des Humeurs, vers Gassendi. Mais c'était, pour un homme seul une grande expédition.

Igor regarda encore les globes rouges qui, dans ce monde sans atmosphère, jetaient des astres sanglants sur le doux croissant de la Terre.

Il se pencha, arracha les sandales-pneu. Et il s'élança, en bonds de plusieurs mètres, volant et retombant pour repartir encore, à la recherche de secours, parce qu'il fallait en finir, et neutraliser les Kob.

CHAPITRE XIII

Etrange sensation que d'être seul, tout seul, dans l'immensité d'un paysage lunaire.

Igor bondissait, effectuait une randonnée d'une vingtaine de mètres, retombait en feuille morte, soulevait un peu de poussière qui, elle-même, n'allait pas retomber tout de suite, mais flottait un peu, en bizarres petits nuages.

Des cailloux sautaient aussi, dérangés par le passage de l'homme. Et ils évoluaient, la pesanteur capricieuse ne les ramenant sur le sol que comme à regret.

Et tout cela créait une ambiance onirique qui affectait désagréablement l'élève-aspirant.

De surcroît, bien qu'il fût enfermé dans une combinaison climatisée étanche en principe, aménagée pour les séjours en milieux hostiles à la nature humaine, ce n'était tout de même qu'une protection relative, non un de ces bons scaphandres pressurisés et climatisés à souhait comme en portent normalement les cosmonautes.

La réserve d'oxygène s'épuiserait rapidement, d'autant que le pauvre Igor, bloqué dans son casque, soufflait, s'époumonait.

Il sentait son cœur horriblement serré, il transpirait et, enfermé dans son propre costume, il suait sang et eau.

Mais il fallait aller, aller toujours, jusqu'à la station la plus

proche, donner l'alerte, sauver les captifs des invisibles, mettre fin, surtout, à leurs agissements criminels.

Trahir Métalikus...

Mais trahir un traître, est-ce vraiment commettre un forfait ?

Ce ciel noir, vide, où les astres semblaient des flambeaux froids, impitoyables, lui faisait peur. Chaque fois qu'il sautait, que son propre point l'emportait en ce curieux vol plané qui constitue la progression naturelle sur la Lune, il avait l'impression désagréable qu'il n'allait plus retomber mais s'envoler pour de bon, partir, seul, désespérément seul, dans les espaces effrayants, sans air, sans vie, qu'il avait déjà traversés en des circonstances inoubliables.

Le voyage Terre-Lune, dans un engin invisible, avait été un cauchemar.

Maintenant, il en vivait un autre et son sang bourdonnait dans son crâne. Parfois, des points lumineux lui paraissaient s'allumer tout autour de lui ou des brumes rouges passaient, fugaces, fantomatiques...

— Je vais devenir fou...

Il prit un peu de repos, se sentant tout drôle, debout, immobile, sur ce sol meurtri, torturé, crevassé, fissuré de partout, qui est celui du satellite de la Terre.

Il voyait la haute muraille du grand cratère Gassendi, loin devant lui. Il ne pouvait évaluer les distances, la visibilité crue du monde lunaire ne permettant pas les mêmes estimations à la vue humaine que sur la planète-patrie.

— Quand arriverai-je là-bas ?...

Et puis, même s'il gagnait Gassendi, trouverait-il aisément la première station ?

Si ses souvenirs scolaires étaient exacts, c'était CG-III. Au nord. Oui, approximativement au nord du cratère, c'est-à-dire vers cette mer des Humeurs d'où il venait.

Comme tout cela était vague, nébuleux. De l'à-peu près, rien de plus.

Et c'était au nom de cet à-peu près qu'il s'était élancé, héroïquement – ou étourdi-ment – à travers un monde qui, malgré la conquête des hommes, n'était pas, ne serait jamais le sien, celui pour lequel il avait été créé et sur lequel il devait vivre.

Des idées folles dansaient dans sa tête.

— Si j'avais su..., au lieu de fuir comme un idiot... Délivrer les trois pionniers que les Kob ont neutralisés... Oui, mais comment ? Lancelot, tout le premier, m'en eût empêché... Il est le complice des Kob... Tout cela, à cause d'une femme, comme dans les vieux romans de la Terre... Et cette femme est invisible...

Igor se demandait, s'il revenait jamais sur la Terre, comment il

pourrait expliquer à sa sœur le retournement moral de Métalikus.

Sa sœur...

Une fois de plus, il regarda l'astre Terre, qui roulait dans le ciel, éclatant de sa lumière bleutée.

Maman... Corinne... Père...

Le très jeune Igor, malgré tout le cran dont il avait fait montre depuis qu'il s'était porté volontaire pour l'*Hippocampe*, fondait et il redevenait plus près de l'enfant qu'il avait été il y avait peu de temps, que du paladin des étoiles qu'il rêvait d'être.

Mais il fallait aller de l'avant. Et il repartit.

Il avait eu la tentation de revenir, de retrouver Métalikus et les Kob, de dire très simplement qu'il s'était égaré en se promenant, après avoir voulu explorer une caverne, ou une crevasse...

Il se dit que ce serait une lâcheté, et de sa part à son tour une trahison à la cause des Terriens.

Il revit des globes rouges, songea qu'ils étaient sans doute satellisés autour de la Lune, avant de partir pour la planète Kob.

— De la base, ils les contrôlent, ils les dirigent, ils communiquent avec les leurs, Je ne sais quoi encore...

Il tendit un poing rageur, un poing enfermé dans la moufle du scaphandre, vers les disques sanglants qui filaient sur l'horizon dur et froid de la Lune.

Métalikus, à un certain moment, lui avait parlé de courants magnétiques quelque chose comme une ceinture Van Allen d'un type très différent, mais détecté par la science des Kob.

Ces derniers devaient utiliser le magnétisme lunaire pour agir sur les globes, ces masses de feu enrobées de silice stratifié, ces volcans ambulants, emportant des tonnes et des tonnes de roches en fusion, destinés à réchauffer une planète qui se mourait.

Tout cela dansait dans le crâne d'Igor tandis qu'il courait, courait toujours, de cette course étrange, faite en enjambées de vingt mètres ou plus, de passages en plein vol, de retombées qui lui semblaient chaque fois interminables, du contact curieux avec le sol crevassé et caillouteux, et finalement, de la reprise, après un nouveau mouvement des jarrets.

Et cela dura, dura longtemps, si longtemps qu'Igor, la tête en feu, le corps brisé par la différence pesantorielle, ne sut jamais combien cela avait duré.

Les globes rouges passaient toujours, par vagues.

Halluciné, il leur criait des injures, qui vibraient évidemment dans le micro prévu sur le casque, mais se perdaient dans ce désert de silence.

Et puis, il se demanda s'il ne rêvait pas.

Il avait vu quelque chose bouger, au loin.

Il était en vol plané et, dès qu'il eut atteint le sol (et la descente lui sembla cette fois durer un siècle) il regarda ce qui arrivait.

Il crut tout d'abord que c'était un rocher de l'horizon qui se détachait. Puis réalisa que l'effet optique était produit par l'absence d'atmosphère, qui fait que les objets lointains ne sont nullement auréolés et apparaissent aussi crûment que le reste du paysage.

— Un engin !...

Automatiquement, il pensa : on me poursuit.

Mais la panique fut très brève. Les Kob, s'ils avaient décidé de le rejoindre, utiliseraient un de leurs navires, et Igor était payé pour savoir qu'ils seraient aussi invisibles sur la Lune que partout ailleurs.

Très vite, il réfléchit et le malheureux baigné de sueur sourit pour la première fois depuis longtemps.

— Des hommes !...

Des hommes venus de la Terre, de Mars ou d'ailleurs, mais des humains, non plus de ces créatures qu'on ne voit pas, qu'on ne saurait entendre, mais qui sont présentes, qui vous assaillent, vous frappent, vous font prisonnier et vous emportent d'une planète à l'autre dans des engins si transparents qu'ils sont parfaitement invisibles.

Des hommes..., des frères humains... Igor était subitement fou de joie.

Alors il voulut courir.

Mais courir n'avait aucun sens. Parce que c'était encore et toujours la même progression en bonds progressifs, l'envol, la lancée plus ou moins longue, la descente, le contact avec le sol, une décomposition affolante du pas humain qui, sur la Terre, correspond si bien à la nature de l'homme que celui-ci l'exécute sans y penser.

Parce que l'engin ne rasait pas le sol comme Igor avait pu le croire tout d'abord. Il filait dans le ciel.

L'élève-aspirant l'avait cru plus proche de lui toujours en raison de cette vue faussée qui est celle d'un homme transféré sur son satellite.

Il semblait, quand Igor l'avait aperçu, épouser l'horizon alors que, en fait, il volait à une altitude de cent mètres au moins, heureusement à allure réduite.

Maintenant Igor le distinguait très nettement. C'était un cosmaviso, un de ces petits astronefs, les cuirassés et les croiseurs de l'espace, et qui servent à la découverte rapprochée des planètes ignorées, ou à la surveillance autour de celles en voie de colonisation.

Il n'y avait donc aucun doute à avoir. Il s'agissait là d'amis, non de ces maudits Kob, qu'Igor eût d'ailleurs été bien embarrassé de décrire.

Il voulait se faire repérer, il gesticulait, c'est-à-dire qu'il exécutait de grands gestes, incroyablement lents, et qui l'épuisaient encore

davantage.

Igor avait voulu goûter de l'espace, explorer les mondes lointains, voler de planète en planète.

Sa carrière commençait par un invraisemblable voyage sur le monde le plus banal (pour les hommes) du système solaire et, déjà, il pesait contre la nature locale qui lui semblait un défi à l'équilibre et au bon sens.

Le misérable pygmée, le myrmidon perdu dans le désert lunaire continuait ses pauvres efforts, sentant ses forces disparaître au fur et à mesure, et constatant avec épouvante que l'oxygène allait bientôt faire défaut, la réserve touchant à sa fin.

Il suffoquait. Il criait sottement, perdant la tête et ne songeant plus qu'aucun son n'éclate dans l'univers sélénite.

Le cosmaviso évoluait à petite vitesse, paraissant étudier le relief peut-être pour établir de nouvelles communications entre stations, voire une nouvelle ligne de métro monorail.

Igor ruisselait de sueur, ses yeux se brouillaient, il perdait presque connaissance.

Mais il voyait le cosmaviso, le petit astronef, qui arrivait dans sa direction.

Il fit un dernier bond, tendit aussi vite qu'il le put, ses bras en direction du navire spatial.

Et il hurla, dans son casque.

Parce que, dans sa course folle, dans son désir d'aller à la rencontre du cosmaviso, il avait mal calculé son dernier envol.

Il flottait sans pouvoir se poser, et il allait vers un gouffre, une crevasse immense que des rochers lui cachaient, des rochers qu'il avait franchis en prenant son élan, et le pauvre garçon volant découvrait soudain une immense faille noire s'ouvrant parmi les cailloux et les roches éclatés par le gel des interminables nuits lunaires.

Et Igor amorça une nouvelle descente, qui devait être encore plus, longue que les autres, et combien plus angoissante.

Il descendait. Ou plutôt cette fois, il tombait.

Une chute lente, une chute qui n'en finissait pas, dans une sorte de ravin encaissé, large de dix ou quinze mètres au plus, et long de deux cents.

Des pentes, des falaises à pic, ça et là, des corniches, donnaient à l'ensemble un aspect chaotique. Des aiguilles brisées ou érodées se dressaient et formaient un véritable labyrinthe.

Igor tombait là-dedans.

Le vertige le tenaillait. Non seulement, il allait échouer il ne savait où, non seulement il finirait par périr asphyxié car ses réserves autonomes s'épuisaient, mais encore tout cela se produisait au moment où peut-être, les gars du cosmaviso allaient venir à son

secours.

A présent, il ne savait même plus s'ils l'avaient aperçu.

Sans doute allaient-ils poursuivre leur étude du sol lunaire sans se douter qu'il y avait, si près d'eux, un homme en détresse, un malheureux garçon lancé trop jeune dans la grande aventure sidérale, et qui allait périr à coup sûr.

Certes pas en s'écrasant parce que, de toute façon, l'arrivée, où qu'elle ait lieu, se produirait avec cette douceur, cette lenteur exaspérante qui caractérisent les évolutions humaines sur la Lune.

Mais peut-être la combinaison-scaphandre qui finirait bien par se poser quelque part dans cet abîme ne revêtirait-elle plus qu'un cadavre.

Igor leva la tête, comme il le put, pensant qu'il devait être grotesque, vu ainsi, en feuille morte, et il aperçut comme dans un rêve la forme argentée du navire spatial qui passait juste au-dessus de la crevasse.

Il voulut crier, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Et cela se termina par un soupir à fendre l'âme, mais un soupir que nul n'entendit, si ce n'est Igor lui-même, dans le mystère de son propre casque.

Et il regarda autour de lui.

Dans son attitude de volant, il eut un soubresaut.

Des ombres...

Des ombres, qui n'étaient, certes pas, des rochers, ni des aiguilles, se dressaient sur les rives du gouffre.

Des silhouettes, vaguement humaines, mais vaguement dissimulées, tapies, accroupies, qu'il distinguait cependant.

Il râla, comprenant ;

— Les Sélénites !...

Ces rescapés d'on ne savait quel univers qui étaient venus là, qui avaient, croyait-on, fait souche dans les entrailles de la Lune, vivant on ne savait comment, et que nul n'avait jamais pu apercevoir.

Igor, une minute encore, descendit, et constata soudain qu'il allait arriver, si l'on pouvait dire.

C'est plus précisément alunir (pour employer un mot qui avait fait son chemin, en dépit des négations académiques d'autrefois) qu'il fallait dire, car Igor tombait vers une corniche.

Il y arriva mollement, ploya sur les genoux, croula, s'aplatit, et ne bougea plus.

Il se sentait à bout de forces, et, de surcroît, il n'avait presque plus d'air.

Un moment se passa.

Igor apercevait les ombres, qui se tenaient, heureusement pour lui, sur ce qu'on pouvait appeler la rive opposée du gouffre.

Il finit par se ressaisir et, appelant ses dernières ressources vitales, se dressa un peu, sur les mains, et regarda vers le ciel noir.

Alors, il hoqueta et s'effondra, évanoui.

Des hommes, des cosmonautes, sans doute ceux du petit navire aperçu par lui, descendaient lentement vers le gouffre, vers Igor...

CHAPITRE XIV

Jamais sans doute, depuis sa métamorphose, Métalikus ne s'était trouvé aussi cruellement face à face avec lui-même.

Tandis que les Kob occupaient la base lunaire et se servaient de l'installation pour diriger les globes rouges selon le magnétisme de la planète, alors qu'Igor était parti pour une « petite promenade », Lancelot avait éprouvé le besoin de se revigorer par une bonne douche.

Laissant les invisibles (qui étaient pour lui les translucides) se pencher sur les appareils fabriqués par les Terriens, il avait gagné la salle d'eau fort proprement installée et, après tant d'heures mouvementées, après ce fantastique voyage Terre-Lune, il avait goûté les bienfaits d'une pluie violente et glacée.

Son organisme, en dépit des apports étrangers, demeurait bien vif, bien sensible et, comme tout homme, Lancelot se trouvait mieux détendu, reposé, après la douche.

Il s'était rasé (son menton demeuré intact gardait le système pileux originel) et il se rhabillait, songeant à tout ce qui était advenu, songeant à Corinne, à Igor. A Alyka aussi.

Il évoquait les trois Terriens, qui, à quelques pas de lui, demeuraient enfermés dans un réduit, neutralisés et sans doute ne comprenant rien à ce qui leur était arrivé.

Son regard tomba sur un haut miroir installé dans la salle. Il était encore torse nu. Il s'approcha, soudain fasciné par sa propre image.

Il s'était examiné, sans indulgence, à la tour-clinique des Alpes, après que les savants lui eurent rendu apparence humaine. Depuis, il se contentait de se servir d'un miroir pour le rasage et rien de plus.

Lancelot, la tête pleine de pensées diverses, souvent contradictoires dans leurs conclusions, resta un instant immobile devant la glace.

Le haut du corps d'abord. Au premier abord, il semblait intact, tant la cicatrisation, comme la jonction entre l'épiderme naturel et le synthétique avait été minutieusement réalisée.

A peine pouvait-on apercevoir, autour de l'épaule une légère trace rosâtre. Le bras qui attenait, pour artificiel qu'il fût, le bras insensible mais souple et mouvant, ce bras semblait réellement faire partie de l'organisme de Lancelot.

Et il se regarda en face, ne vit plus que son visage, ce visage qu'au départ les médecins lui avaient interdit un bon moment de contempler.

— Est-ce moi, cela ?... Lancelot Scott ?... Non... Métalikus !...

Que ressentait-il ? Ses yeux de prothèse se miraient. La vue était impeccable, mais ses propres prunelles lui faisaient peur.

Et, en dépit de l'émotion qui était la sienne, ses traits, admirablement modelés, mais figés à jamais, ses traits ne reflétaient rien.

Cette face, ce chef-d'œuvre des maîtres de la chirurgie esthétique ce serait, jusqu'à sa mort, un masque et rien d'autre, bien que la souplesse des tissus ait été soigneusement adaptée à la boîte crânienne, aux méplats, aux maxillaires...

La seule réaction visible qu'il pouvait avoir, il l'exprimait en ce rictus qui déformait un peu sa bouche, sa bouche d'homme.

Et puis il baissa les yeux.

Il voyait, en bas du torse au-dessus de la ceinture, la chair qui palpitait légèrement.

Le cœur.

Son cœur, cet organe réputé le siège des passions de l'homme.

Le rictus s'accroissait, devint grimace.

— Un cœur... Mais il est faux mon cœur, ce n'est qu'un morceau de plastique, un objet qu'on a greffé là...

Et cependant, et c'était cela qui le bouleversait, ce cœur continuait à frémir, à lui faire mal. Cette pompe (ainsi voulait-il croire que ce n'était que cela) vibrait mystérieusement malgré tout. Viscère vrai ou factice, le cœur de Lancelot battait dans la poitrine de Métalikus.

Il pensait à Corinne.

Ainsi, elle l'aimait toujours. Elle avait dû influencer Igor, qui ne demandait que cela pour qu'il fût volontaire sur l'*Hippocampe*. Et le jeune élève-aspirant, scrupuleusement, restait en liaison-radio avec sa sœur, la renseignant sur le déroulement de leurs aventures.

Mais les Kob avaient interrompu le duplex et, quand il avait entendu résonner la voix de celle qui avait été la bien-aimée, au fond des gouffres polaires, il avait broyé le petit appareil intempestif.

— J'ai voulu tuer tout sentiment en moi... Et je frissonne encore en pensant à elle...

La présence des humains captifs le gênait aussi terriblement.

Ces hommes, que devaient-ils penser ? Ils n'avaient évidemment pas vu leurs agresseurs, invisibles pour eux. Ils pourraient cependant accuser deux Terriens de forfaiture : Lancelot Scott et Igor Agnel.

— Igor... Igor sera mis en accusation..., en jugement peut-être...

La main de Métalikus, la main qui semblait vivante et n'était qu'un morceau de métal camouflé, vint frapper la poitrine, et les ongles factices s'implantèrent dans la chair, à hauteur de ce cœur qui refusait de n'être qu'une prothèse.

Exaspéré contre lui-même contre l'univers entier, Métalikus acheva de s'habiller et rejoignit la salle centrale.

Il vit Alyka, ou plutôt le spectre translucide d'Alyka, venir vers lui.

Elle pensa, et il l'entendit, et il lui répondit sur le même mode :

— Tu sembles tourmenté ?

— Je me demande..., ce qu'est devenu mon jeune compagnon.

— Il est parti dans le désert lunaire. Nous commençons à trouver son retard inquiétant.

— Crois-tu qu'il s'est égaré ?

— Mes coplanétriotes pensent plutôt qu'il cherche à alerter les autres bases terriennes, qu'il nous trahit...

Lancelot pensa, très vite :

— Nous trahir ? Mais c'est nous, c'est moi qui trahis. Igor, s'il agit ainsi, ne fait que son devoir... Il faudrait que je lui explique le dessein des Kob, et ce que je veux faire... Il comprendrait alors... Mais il faut le rejoindre...

— Nous allons aller à sa recherche, dit Alyka. De toute façon, on ne peut le laisser ainsi sur la Lune, ce serait dangereux...

— Oui, oui, pensa Lancelot. Le rejoindre... vite... Et je lui expliquerai ce qui va se passer... Il m'aidera, au lieu de se dresser contre moi.

Alyka, cependant, lui fit savoir que les Kob étaient mécontents :

— Tu nous as donné ta parole, Métalikus...

— Douterais-tu de moi, Alyka ?

— Tu sais bien que non...

La pensée était pleine de tendresse et le fantôme translucide se rapprocha de Métalikus, presque amoureusement.

— Moi, je te crois. Mais les Kob doutent. Ils disent que ton ami Igor va tout faire rater, s'il réussit à joindre les Terriens et à bloquer avec leur aide le mouvement des globes rouges.

— Et naturellement, moi aussi, on doute de moi ?

Le spectre fut près de lui et les mains quasi invisibles, sinon pour lui, se posèrent sur ses épaules :

— Métalikus... Moi, je crois en toi... Mais tu as raison. Il faut aussi que les Kob t'admettent, pour que nous ne soyons plus séparés. Et pour cela, il faut retrouver Igor, très rapidement...

A ce moment, un des Kob déclara, en « pensant » à la fois pour ses congénères, pour Alyka, pour Métalikus, désormais entraîné à converser avec eux :

— Engin terrien survole mer des Humeurs. Direction est-sud-est.

Bien entendu, il y avait, dans la grande salle, une carte lunaire et, instinctivement, Métalikus regarda.

Déjà, des contrôles jouaient, un repère lumineux se manifestait, indiquant, grâce au branchement-radar, la position de l'appareil signalé.

— Pas très loin de nous, direction Gassendi.

Alyka lui expliqua aussitôt après un bref échange de pensées entre les Kob (ces Kob qui demeuraient si loin tout en agissant autour de Lancelot) qu'on allait partir à bord d'un astronef kob.

— Je veux y prendre place... Je rejoindrai Igor... Cette fois, je lui dirai tout. Il sait que nous irons vers le Scorpion, mais il ne sait pas encore (je n'ai pas osé le lui dire) que nous n'en reviendrons jamais.

Un instant après, un astronef kob, invisible aux yeux humains, s'envolait de la base et filait au-dessus du désert lunaire.

Métalikus était à bord.

Près de lui, il y avait plusieurs spectres kob, et le spectre Alyka.

Il avait peur de ses pensées, gêné qu'il était de se sentir en état d'introspection permanente de la part des Kob télépathes.

Heureusement, ceux-ci étaient très occupés à manœuvrer leur engin et à repérer à la fois le fugitif et l'astronef ennemi.

Quant à Alyka, quelles que fussent les idées qui traversaient Lancelot (qu'elle n'appelait que Métalikus), elle semblait l'approuver en permanence.

Et c'était pour lui la plus étrange, peut-être la plus troublante de toutes les sensations jamais connues.

Il pensait, et une femme, une femme à la fois lointaine et présente, ressentait cette pensée, si intime fût-elle.

Chaque fois, il trouvait en Alyka un écho très doux, très compréhensif, une harmonie, un équilibre, qu'aucun être humain ne

lui avait jamais donnés.

Il n'éprouvait pas une sympathie irrésistible pour les Kob, mais elle, elle seule, lui apportait des effluves mystérieux, un parfum d'âme jamais imaginé.

Métalikus se disait que Corinne, des sentiments de laquelle il ne doutait pas, il n'avait pas le droit de douter, avec tout son amour, ne lui aurait jamais apporté un pareil bonheur : celui de sentir une pensée qui arrivait à une union totale avec la sienne propre.

Près de Corinne, il avait connu des moments très tendres, très heureux. Près de Corinne, il avait pu dire : nous sommes deux, et c'était là pour un homme de la Terre, un bonheur merveilleux.

Avec Alyka, il en arrivait à tout autre chose.

Nous sommes deux, avait dit Lancelot. Avec Alyka, il pouvait dire : nous sommes UN.

Cette interpénétration lui apportait une félicité ineffable et il se disait, après les moments de doute, après les scrupules et le désir de rompre, de briser tout lien avec la planète-patrie, avec la fiancée à laquelle il voulait épargner d'être la femme de Métalikus, qu'il était encore bien aise de sentir vibrer son cœur de plastique.

— Ainsi donc, l'homme n'est donc pas seulement un amas biologique ? Et ses réactions, si elles se transmettent à des éléments organiques, qu'ils soient de chair ou non, viennent donc d'AILLEURS ?

Et s'il avait pu vraiment sourire, il aurait souri. Parce qu'il sentait que tout cela, Alyka le pensait à l'unisson de son esprit.

Sa bouche ne grimaçait plus, mais esquissait le mouvement qui eût correspondu, sur le visage normal à une expression heureuse.

Le Kob observateur de l'astronef émit :

— Engin terrien au sol. Au bord grande crevasse. Par 77°...

L'invisible astronef fila de ce côté.

Bientôt, il survola le gouffre près duquel, en effet, s'était posé le cosmaviso.

Les Terriens ne voyaient rien et ne prêtaient pas attention à une silhouette d'homme évoluant dans le ciel de la Lune.

Métalikus, bien visible lui, mais tout petit dans l'immensité, eût été apparent pour un observateur attentif, puisqu'il était le seul élément tangible dans un navire invisible que montaient des êtres invisibles.

Mais, ainsi qu'on s'en aperçut un instant après, les cosmatelots du petit navire avaient d'autres occupations.

Les Kob survolaient le gouffre à basse altitude et Métalikus, comme Alyka et les autres pouvaient distinguer ce qui s'y passait.

Lancelot jeta un cri d'effroi.

Une fois encore, son cœur artificiel se contractait, cette fois sous l'impulsion de l'épouvante...

CHAPITRE XV

En voyant les cosmonautes descendre vers lui, Igor s'était cru sauvé.

Ils étaient encore loin, sur le rebord supérieur de l'abîme. Le frère de Corinne, à demi assommé par sa chute, n'avait perdu connaissance que peu de temps.

Il ne tarda pas à revenir à lui, chercha un instant à réaliser ce qui lui arrivait, où il était puis, se relevant péniblement, en prenant garde d'éviter un faux mouvement qui l'eût précipité cette fois au fond de l'abîme, il chercha où se trouvaient les hommes du cosmaviso.

Oui, ils étaient là, à quelques dizaines de mètres. Igor recommença à gesticuler, à faire des signes, à s'égosiller dans le micro, mais vainement, le son ne portant toujours pas.

Par contre, alors qu'il se mettait en route pour tenter d'aller à la rencontre des hommes de la Terre, il constata qu'il n'était plus seul sur la corniche.

Les ombres, aperçues tout à l'heure assez loin de lui, commençaient à s'y agiter.

Les Sélénites étaient là, toujours aussi peu visibles, d'ailleurs, selon une habitude bien connues des pionniers de la Lune.

Des ombres, des sortes de larves à allure vaguement humaines, tous très noirs, très sombres, sans doute revêtus de combinaisons

couleur de nuit, indistincts, et multipliant les précautions pour ne pas être vus de très près.

Mais ils étaient là.

Ils rampaient, ils glissaient entre les rocs, se faufilaient derrière les aiguilles. La faible pesanteur ajoutait à leur aspect bizarre, si bien qu'Igor pouvait croire les apercevoir en rêve, formes souples, à peine humaines, semblables à d'énormes serpents noirs qui se rapprochaient de lui en un mouvement d'ensemble fort bien réglé.

Ils avaient franchi, pendant le temps de son évanouissement, une assez grande distance, contournant totalement la crevasse, de façon à le rejoindre en évitant de se trouver du côté où arrivaient les cosmonautes.

Igor se leva, cria en direction des Terriens, mais se rendit enfin compte du fait qu'il se cassait les cordes vocales absolument pour rien.

Par contre, ses gestes attiraient l'attention et il vit les sauveteurs là-bas, qui répondaient à de tels signes.

— Je suis sauvé..., s'ils arrivent à temps...

Igor se décida à courir le long de la corniche, mais il savait que c'était risqué, chaque pas le portant bien plus loin qu'il ne le voulait, le faisant flotter imprudemment, jusqu'à frôler le bord du gouffre dont il ne pouvait évaluer la profondeur.

En raison de la présence des Sélénites, tout portait à croire qu'en bas, c'était leur domaine, ce royaume ténébreux, sub-lunaire, où ils avaient trouvé refuge depuis des générations, là où les pionniers n'avaient jamais pu, ou n'avaient jamais osé s'aventurer.

Tout de même, alors que les larves noires resserraient leur lente progression en étau autour d'Igor, ce dernier crut voir diminuer la distance qui le séparait d'un petit groupe de quatre humains, bien visibles, qui, eux aussi, tentaient de descendre vers lui, mais avec autant de précautions, encore que leurs scaphandres fussent munis des sandales-pneu, adhérant au terrain, et permettant une avance assez lente, mais plus sûre.

Igor se croyait déjà hors de péril lorsque les jets de feu tracèrent leurs redoutables fulgurances.

Immédiatement, les quatre cosmonautes s'étaient aplatis dans les rocs.

Comme tous les pionniers lunaires, ils connaissaient l'arme terrible, et d'ailleurs de nature totalement inconnue, dont se servaient les larves noires.

Igor avait vu plusieurs traits flamboyants d'un beau bleu ardent, qui cherchaient à atteindre les cosmonautes et ne réussissaient qu'à fracasser des aiguilles, à fendre des rochers de haut en bas, ce qui indiquait leur puissance.

Les Terriens avaient provisoirement disparu, aplatis dans les

anfractuosités du sol ou de la muraille.

Igor, lui aussi, se jetait à terre, lentement, avec cette cadence exaspérante que la pesanteur imposait aux mouvements, si vifs soient-ils.

Il se mit à ramper, toujours dans la direction des cosmonautes.

Ceux-ci risquèrent une nouvelle incursion. Aussitôt, le barrage de feu couleur d'azur se manifesta et Igor sentit, au-dessus de lui, les javelots flamboyants qui se croisaient, formant une sorte de terrible grille, tandis que de nouvelles déprédations se produisaient dans le décor du gouffre.

Lentement, les fragments des rocs, les sommets des aiguilles, tombaient comme dans un cauchemar, et se perdaient vers le fond de l'immense crevasse, où les ténèbres les engloutissaient.

Igor n'en pouvait plus. Il était baigné de sueur, de sang aussi, tant il s'était cogné, heurté, meurtri, aux rocs lunaires.

Enfin, sa respiration devenait haletante, l'air lui manquant et menaçant de disparaître totalement du scaphandre.

Les cosmonautes ripostaient et brandissaient leurs tubes à infra-rouges, ces pistolets désintégrateurs à rayons, d'une portée quasi illimitée et certainement aussi efficaces que les feux bleus des Sélénites.

Dès que les larves noires se remirent à attaquer, les quatre cosmonautes ouvrirent le feu à leur tour.

Et Igor, aplati au sol, se traînant au bord de la corniche, y voyant de plus en plus mal sentant partir ses dernières forces, perdait ses regards dans ce tourbillon de flammes bleues et rouges qui illuminaient tragiquement et féeriquement à la fois l'immensité du gouffre lunaire.

Et soudain, quelque chose se produisit.

Ni Igor, sur le moment, ni les Terriens, ne comprirent.

Brusquement, Igor maintenant inerte, fut enlevé, soulevé, emporté, tandis qu'une pluie de rochers croulait en avalanche sur l'endroit où se cachaient les larves noires.

Stupéfaits, les cosmonautes terriens virent, comme soutenu par une force invisible (et sans doute était-ce bien cela) le malheureux qu'ils désespéraient de sauver qui leur était amené, tandis que les pierres et les rochers bombardaient les Sélénites.

Lorsque ces derniers, profitant d'un moment de répit, recommencèrent à lancer les flammes bleues, les cosmonautes avaient déjà fui et regagné le cosmaviso, en compagnie du pauvre Igor, maintenant inconscient.

Au moment où le petit vaisseau spatial s'envolait, ceux du bord, qui débarrassaient Igor de sa combinaison et s'occupaient de lui placer sur le visage un masque à oxygène, assistèrent à un spectacle

surprenant.

Sur l'horizon parut un globe rouge, un de ces soleils écarlates qui intriguaient tant les hommes de la Terre, de la Lune et de leurs voisins du ciel, et qu'ils désespéraient de réduire.

Du fond du gouffre, les larves noires continuaient à tirer au feu d'azur, cette fois en cherchant à atteindre le cosmaviso qui prenait la route du ciel.

Devant les Terriens abasourdis, le globe rouge, qu'ils tentaient d'éviter, connaissant les terribles effets d'une collision, passa sans les toucher, arriva au-dessus du gouffre lunaire, s'immobilisa.

Puis, d'un seul coup, il tomba et écrasa toute la partie de la corniche où se tenaient les Sélénites.

Horriifiés, au moment où le cosmaviso filait et dépassait l'angle de vision possible les Terriens aperçurent un rejaillissement de lave fulgurante, un torrent de flammes qui paraissait exploser, un volcan spontané qui apparaissait là.

Et tout se perdit dans le gouffre.

Le cosmaviso emmena Igor à Séléné-City où il fut tout de suite conduit à l'hôpital de la ville lunaire.

Mais, dès qu'il fut revenu à lui, il se débattit, comme un beau diable, criant qu'il avait des révélations à faire. D'ailleurs, sa présence insolite en plein désert lunaire, entre la mer des Humeurs et Gassendi, sans la moindre trace d'astronef, et loin des bases, était pour le moins intrigante.

Les autorités se rendirent à son chevet et furent vivement intéressées en apprenant qu'il était justement le jeune élève-aspirant disparu au pôle Sud de la Terre.

On savait tout de même beaucoup de choses, Jim Fallo ayant raconté ses aventures cavernicoles. Mais la surprise était grande de retrouver le disparu justement sur la Lune, et dans d'autres abîmes.

Naturellement, on envoya tout de suite deux cosmavisos en armes vers la base investie par les Kob. Ceux-ci n'étaient plus là et les trois pionniers, délivrés comme ils avaient été assaillis, par des mains invisibles, étaient au bord de la dépression nerveuse.

Cependant, on signalait sans cesse des globes rouges autour de la Lune.

Par trains de dix ou douze, les énormes sphères étaient sur orbite, à très haute altitude. Mais interdiction était faite aux astronefs de ligne de les attaquer, la catastrophe du VZ-79 demeurant dans toutes les mémoires.

On s'affolait, en haut lieu. Et la population de Séléné-City et des bases lunaires exigeait des mesures. On ne pouvait vivre avec cette menace permanente, le ciel lunaire devenant impraticable.

Les globes, croyait-on, devaient être plusieurs centaines et les

communications spatiales avec les planètes et la Terre étaient interrompues.

Finalement, le haut Etat-Major prit les mesures demandées et une escadre spatiale qui croisait du côté de Vénus, fut rappelée de toute urgence.

On s'attendait à une bataille d'envergure. Il fallait en finir. Igor avait tout dit, du moins tout ce qu'il savait et les Terriens étaient décidés à mettre fin, une fois pour toutes aux agissements des Kob, des faiseurs de séismes.

C'est alors qu'Igor, toujours en traitement à Séléné-City reçut, par le petit poste placé sur sa table de chevet, un message-radio personnel.

Cette voix, il la reconnut, c'était celle de Lancelot Scott, ou plutôt de Métalikus.

Il régla le petit écran et vit, en effet, le masque impénétrable de l'homme semi-artificiel qui se précisait :

« ...Mon petit Igor, je sais que tu m'entends, que tu me vois. C'est la dernière fois que je te parle. Tu as fait ce que tu as cru être ton devoir en t'enfuyant de la base, en disant ce que tu savais, et je ne saurais t'en blâmer... Tu es courageux et loyal... »

Métalikus s'interrompt et Igor se demanda, une fois de plus, s'il était ému ou non.

Mais Lancelot reprenait :

« ...Je n'ai pas trahi, comme tu le croyais. J'ai seulement signé un pacte avec les Kob. Je me suis permis (et cela tu dois le dire hautement) de traiter avec eux au nom de toute la Terre, de tout le Marter-vénux. On te dira que je suis un orgueilleux, un fou, un mégalomane... Mais je l'ai fait parce que j'étais le seul, en raison de ma nature à demi métallique, à pouvoir non seulement contempler les Kob invisibles pour tous, mais encore à communiquer télépathiquement avec eux, mes membres factices formant antenne. Et je sais maintenant que les Kob, avec les humanoïdes de nos planètes sont à jamais incapables de s'entendre, du moins tant qu'ils se manifesteront sous la forme de projections qu'ils utilisent pour venir du Scorpion. »

Igor, fasciné, écoutait la gorge sèche.

« ...J'ai donc pactisé. J'avais un otage : Alyka. Non pas la femme de chair qu'elle est, là-bas, si loin. Mais sa projection en ondes de force. Et cette projection est fragile, malléable. A partir de cela, je suis entré en contact avec eux. J'ai ainsi appris qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention contre la Terre. Ils voulaient le feu central, ces torrents de minerai de flamme, tout ce fer en fusion qui réchauffe notre sol. Ce qu'ils nous en ont pris, finalement, ne représente que peu de chose eu égard à la masse formidable de la pyrosphère. Ils ont provoqué des dégâts considérables, et ils le regrettent. Mais ils

emmènent, avec les globes rouges, ces masses de lave et de feu enrobées de chondrites selon un procédé inventé par leurs savants, de quoi redonner un peu de vitalité à la planète Kob en voie de refroidissement...

A ce moment, la communication fut interrompue.

Igor devait savoir, un peu plus tard, que l'escadre de Vénus arrivait et commençait à attaquer les trains de globes rouges.

Des volcans s'ouvraient dans le vide, quand les globes éclataient sous les projectiles atomiques ou sous l'action des terribles rayons infra-rouges.

Mais les Kob, et cela confirma les dires de Métalikus, refusèrent le combat.

Sans doute, avec leurs astronefs invisibles, avec leur force mystérieuse, celle avec laquelle ils avaient creusé les sillons au fond des abîmes de la Terre, celle qui avait retenu l'*Hippocampe* dans le torrent furieux, celle qui avait finalement arraché Igor aux larves noires, ils auraient pu aisément entamer avec l'escadre humaine un combat d'autant plus à leur avantage que leurs vaisseaux demeuraient invisibles.

Ils ne le voulurent pas et se contentèrent, utilisant sans doute les courants magnétiques circumlunaires, de grouper les globes rouges en une seule masse géante.

Igor, qui, comme tous, suivait maintenant le combat par la télé, reçut encore un appel de Lancelot Scott :

« ...Tu diras à Corinne... »

Et puis ce fut tout. La voix de Métalikus s'était tue, du moins en ce qui concernait sa planète-patrie, le monde où il était né.

Devant le navire amiral de l'espace, devant les croiseurs spatiaux, les cosmavisos, et la flottille de soucoupes qui les escortaient, six globes rouges se détachèrent de l'ensemble et se formèrent en un double triangle, deux gigantesques figures de trois soleils rouges, en plein ciel.

Et avant que l'escadre pût avancer, les six globes éclatèrent à la fois.

Pendant quelques instants, ce fut à travers le grand vide l'éblouissement d'un sextuple volcan, la formidable masse de feu éclaboussant littéralement l'espace.

L'amiral donna ordre de reculer, pour éviter le contact avec ces flots de lave, ces pierres brûlantes, qui formaient un terrible danger pour les astronefs.

Et quand enfin le grand vide eut refroidi tout cela, que les débris des six globes, lentement, se furent satellisés tout naturellement autour de la Lune, on ne vit plus trace du reste des globes rouges.

Les soleils écarlates, les astronefs invisibles et, avec eux, un

homme, un seul, visible lui, mais à bord d'un navire translucide, un homme tout petit, perdu dans l'espace, partaient avec les Kob en direction du Scorpion, par des routes mystérieuses, connues des seuls habitants de la lointaine planète.

Sur la Terre, il y avait une jeune fille qui pleurait, comprenant que, cette fois, Lancelot était à jamais perdu pour elle.

Sur la planète Kob.

Le froid règne mais on espère. Bientôt, un formidable potentiel, promis par ceux qui reviennent de mission, qui sont en route vers Kob, va venir réchauffer le sous-sol, rallumer les volcans éteints, redonner vitalité à ce petit monde que recouvrent lentement les neiges et les glaces.

Dans une cité fantastique, enrobée de givre, il y a un laboratoire extraordinaire.

Des savants kob veillent sur des cylindres couchés dans lesquels des corps humanoïdes, des Kob, hommes et femmes, sont placés en état de sustentation sur ondes fortes.

Ils sont en catalepsie. Apparente, seulement, car leurs esprits demeurent éveillés, et communiquent avec ceux qui les soignent.

Mais ces esprits subissent une pression terrible. En effet, ils animent de véritables robots translucides qui sont projetés, à partir d'eux-mêmes, vers des mondes lointains, en même temps que des astronefs, des instruments, des machines formidables, le tout traité de la même manière que les corps, soumis à d'étranges radiations, à des mutations translatrices qui permettent de les faire agir à des dizaines d'années de lumière.

C'est là toute l'armada réelle que les Kob ont envoyée pour glaner le feu de la Terre et dont Lancelot Scott n'a en sorte jamais connu que les fantômes.

Et parmi ces Kob aux corps neutralisés, et dont les esprits sont expédiés si loin, il y a un corps de femme.

Immobile. Stagnant comme les autres. Mais sur son visage peut se lire petit à petit une expression de bonheur ineffable, qui transgresse l'impassibilité générale des traits des Kob en mutation temporaire.

Parce que cette femme, dont l'esprit revient d'un autre monde, dont la pensée va cesser d'animer son robot-fantôme, cette femme qui est en voie de retour avec ses coplanétriotes, après la mission accomplie, alors que les globes rouges voyagent dans l'espace pour venir au secours de Kob, cette femme attend un homme, un homme de la Terre, qui arrive sur Kob avec l'expédition. Un homme qui ne songe plus à se venger des Kob.

Cette femme s'appelle Alyka.

FIN

Imprimerie Artistique de Monaco - Dépôt légal : 1^{er} trim. 1969

P. I. E.
Palais de la Scala
MONTE-CARLO
Principauté de MONACO